

## RÊVES DÉROBÉS



Gérard BOUVET

# Rêves dérobés

 ditions Baudelaire

© Éditions Baudelaire, 2014

Envois de manuscrits :  
Éditions Baudelaire – 27, place Bellecour – 69002 Lyon

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## PROLOGUE

J'ai une colère tenace qui me gangrène le caractère que j'ai, par ailleurs et selon les dires complaisants de mon entourage, plutôt facile et arrangeant.

C'est peut-être de la jalousie, mais je ne peux plus supporter ces personnes qui racontent chaque matin, de manière sereine, dans un plaisir indécent, les exploits détaillés de leurs rêves de nuit. Certes, ils sont souvent absurdes, dépourvus de logique, empruntés maladroitement à de douteuses provenances, et aboutissant aux épilogues des plus incertains. Ils avouent ainsi la stupidité d'un cerveau qui échafaude des inepties déplacées, un peu floues, comme composées à partir d'une déconcertante magie folle. Cela m'agace, je suis frustré, moi qui ne garde d'eux que la lie, quand je cherche à savoir, à creuser, à me torturer les méninges, pour trouver, il ne me reste que la dernière action, celle cauchemardesque, qui m'a réveillé.

C'est souvent une chute dans un escalier, je suis poursuivi, et les marches du premier virage s'enfoncent. Je tombe dans un trou sans fond, absorbé par le vide, privé de l'aventure qui se dérobe, déconcerté, trahi par cet escalier qui semble être celui de la maison de mon enfance. C'est l'amputation brutale d'un espoir, d'une certaine planche de salut. C'est tellement insupportable que cela me réveille.

Je suis alors apaisé par le soulagement de me sortir de ce mauvais pas, sauvé par mon retour à la réalité. Saisi dans ce réveil soudain, je suis en perdition dans une peur résiduelle abstraite, ambigüe, idiote. Car rien ne se justifie : Qui me poursuivait ? Pourquoi ? Je ne sais pas. Si j'insiste, à mesure que je creuse, que je cherche, s'éloignent de

secrètes vérités qui se planquent derrière des ambivalences sombres et indéfinissables.

Comme il serait souhaitable que la réciprocité nous renvoie de belle manière l'ascenseur, quand dans notre vie quotidienne tout va mal : être sauvés par un brutal envol dans un rêve où tout s'interrompt et s'arrange. Il faut se soumettre à la raison : gommer la navrante réalité n'est malheureusement pas envisageable, quel dommage !

Mes amis, eux, pour me narguer, continuent de me raconter des rêves complexes parfois amusants et intéressants, souvent boiteux ou sordides, certes, mais avec des déroulements surprenants, qui pour devenir plausibles, s'avèrent précis : à les soupçonner d'avoir colmaté les lacunes de l'histoire, par leur propre et subtile invention, pour que tout devienne justifié et explicatif. Je dois subir l'écoute de ces prolifiques aventures, alors que de toute mon existence nocturne de rêves agréables, il ne me reste rien ou presque rien, à part mon vieil escalier vermoulu.

Pour souffrir encore plus de ma frustration, comme pour me donner l'eau à la bouche, grâce à un exemple sublime, quelques bribes de rêves confus traversent mon rideau hermétique. Dès mon adolescence, elles se manifestaient, et pour ne pas se laisser oublier, pour me rappeler avec insistance ce que mes nuits sont sensées me dissimuler, me revient à intervalles réguliers ceci :

Je suis seul tel un oiseau sans ailes, qui se propulse et plane par miracle, dans un silence saisissant. Je suis partagé et hésitant dans le désir de vouloir, et d'enfin pouvoir mettre fin à ce voyage pourtant délicieux. Je survole tout, la terre ronde, ma demeure, mon jardin, je prends de la hauteur par ma seule volonté, à moins que je ne profite de l'objectif réglable d'un « zoom » perfectionné. Je peux ainsi me sentir supérieur aux objets, aux choses, aux personnages de mon choix, en un mot au monde entier. À moins que ce ne soit la recherche instinctive d'un hypothétique et inaccessible bonheur. Pourquoi cela ? Après quelle circonstance ? Vers qui ? Pour atterrir où ? Je ne sais

pas, c'est un néant, un néant d'explications, devant une kyrielle de questions sans espoir de la moindre réponse. Je n'ai jamais opéré un quelconque atterrissage, à croire que je suis toujours en vol, dans une nuit diffuse inexorable, sans fin, sans commencement, sans logique, et cette nage aérienne, dans l'air sombre, s'interrompt d'elle-même dans une profonde désillusion.

Dans ce rêve, le sol n'existe pas, il est étranger, il ne veut ni me connaître, ni m'avaler, il ne s'intéresse pas à moi, il n'a pas d'attraction, il fait de la dérobaade, il ne veut plus me reprendre. Pour insister encore sur mon désarroi, il ne m'apparaît que de manière visuelle et fuyante. Il se tapit dans une cruelle indifférence, fier de son infériorité incomprise mais subtile, il semble vouloir me persuader d'être inutile à son histoire, dans le coupable but de conforter son incohérence.

Serait-ce une prémonition ? À 20 ans, je me suis retrouvé parachutiste, mais ce rêve a continué d'encombrer mes aventures nocturnes. Je le perçois d'ailleurs beaucoup plus agréable que mes expériences en stupide parachute militaire. En effet, piètre comparaison de se retrouver devant l'insoutenable regard inquiet de mes camarades soucieux et mal à l'aise, tous interdits de capituler devant autrui : orgueil oblige ! Accaparés et terrassés par le stress occasionné par notre bruyant tas de ferraille. S'en extirper et plonger dans le vide n'était guère rassurant, il fallait se raisonner de motivation de façade. Le plus grand souci était alors à venir, le doute de l'ouverture et le sol qui monte, rapide et inexorable. À regretter amèrement celui du rêve, car a contrario, celui-ci se vantait d'une exubérance gloutonne, d'un appétit soudain et progressif pour nous avaler.

Ne me racontez plus vos rêves, je ne veux plus rien entendre, les miens, on me les a dérobés ; si je trouve ce voleur, il va passer un sale quart d'heure ! C'est la substitution appliquée et performante d'un tiers de mes nuits, ce délit répétitif se joue de toute sanction

éventuelle ; comment l'atteindre ? Il n'est même pas question de le cerner, il est fuyant et sournois comme une nerveuse anguille.

Chaque matin, je me sens démuni, amer d'être impuissant devant ce vol évident, car j'ai la certitude d'avoir rêvé beaucoup. Cela me dérange les jours, car dans mon existence diurne, ils reviennent en miettes disparates incompréhensives, me brouiller l'esprit, se mélanger à ma vie de jour, me perturber pour mieux me certifier leur affligeante existence, s'immiscer par surprise, pour distraire mon essentielle et indispensable activité. Ils apparaissent après un mot, une situation, ils s'interposent entre mon interlocuteur et moi-même. Ils viennent tacher mon paysage, déranger le cours de ma pensée, interrompre une conversation. D'un seul coup, sans justification, c'est un flash qui m'interpelle, qui me certifie le vol, cette nuit même ou dans une nuit récente. Ils se targuent d'intervenir dans mon esprit par une allusion : c'était pour te préparer ! Et moi, je déduis plutôt : c'était pour me déconcerter, pour me perdre.

De toute façon, ce ne sont que quelques bribes, quelques petits morceaux insignifiants, inadaptables, et le sentiment de rêve dérobé surgit à nouveau.

Tous les matins, j'essaie de reconstituer mon puzzle, mais comment finaliser une histoire, lorsqu'on ne possède que deux ou trois petites pièces inadaptables ? Il faudrait que je l'identifie, que je le localise cet imposteur, ce crabe sournois qui ronge mes neurones du souvenir du rêve.

Comme je voudrais, moi aussi, restituer à mon entourage mes supposées merveilleuses évasions de nuits, rivaliser enfin dans l'abondance et le croustillant du surnaturel. Comme je voudrais en devenir le prolifique complice, me sentir le devoir d'en colmater les lacunes, et comme un faussaire qui retouche un tableau défectueux, rajouter quelques précieuses et déroutantes situations.

De toutes les autres fonctions de ma mémoire, je n'ai pas le droit de me plaindre, les images, les mots, les souvenirs me reviennent sans difficulté. Tout est bien rangé, tout est bien en ordre, je sais

trouver dans ma bibliothèque mémorielle tout ce que je désire. Je sais savamment dissimuler mes faiblesses, occulter mes travers, c'est alors agréable de ne pas devoir admettre toutes mes perfidies, en me confectionnant des matelas de zones d'ombre. Je me venge, je suis moi aussi capable d'orchestrer des connexions impossibles, et dans une même suite d'intelligence, je me jette dans mon évaporation préférée : l'imagination.

Alors, je ne me prive pas de me raconter de savoureuses histoires, en quelque sorte des rêves éveillés. Tout ce que je traverse, tout ce qui m'entoure est prétexte à une lointaine évaporation.

Le fourmillement d'une idée devient alors original, extravagant et inattendu, c'est la porte ouverte pour un courant d'air frais, nouveau, un appel vers des horizons inépuisables.

Dès mon plus jeune âge, je me suis distingué par les exploits de cette échappatoire. J'élevais bien au-dessus des autres enfants, des règles de jeux originaux et complexes, avec des distributions de personnages pour chacun de mes copains. Se montaient autour de moi des aventures de toutes sortes, des pièces de théâtre, des jeux olympiques factices, mais je ne m'embarrassais pas de réalisme, il y avait là des scénarios loin des standards de « Racine » ou de « Molière ». Les épreuves physiques étaient concoctées à mon avantage, il me fallait compenser mes insuffisances, mes faiblesses. Les cow-boys et les Indiens fantastiques et fantaisistes rivalisant d'absurdités avec les gendarmes et les voleurs, mon univers se complaisait uniquement dans le rêve.

À l'école, si le maître me parlait d'un sujet qui ne me convenait pas, notamment tout ce qui ne me paraissait pas nécessaire d'apprendre, je partais en voyage dans un rêve, je n'étais plus là dans cette réalité inintéressante. Calcul, science, géographie, rédaction, je reste, mais impossible de m'imposer les intrigues surannées des rois de France, ou les méandres de la préhistoire. Il en était de même pour les règles de grammaire, de conjugaison ou d'orthographe. Écrire devait rester

simple, comme ça se prononce, contrarier le déroulement naturel du mot qui a déjà du mal lors de l'écriture à suivre ma pensée galopante, me semblait injuste et dommage.

Toutes ces matières à la remorque de la rédaction, c'était une entrave inutilement compliquée, passant par des règles souvent stupides et infondées.

Alors, le nuage entrevu par la fenêtre de classe m'attirait dans un voyage autour du monde que je ne connaissais pourtant pas. Peu importe, je me fabriquais mes océans, mes montagnes, mes îles, mes forêts profondes, de superbes vallées creusées de rivières capricieuses, en un mot des voyages parmi de séduisants paysages assortis d'histoires extraordinaires.

Je subissais alors un brutal épilogue : c'était la règle de l'instituteur qui rebondissait sur le bout de mes doigts. Je ne répondais pas à une question, soi-disant primordiale, de conjugaison ou d'orthographe.

De cette manière violente, il me reprochait mon insupportable comportement d'enfant outrageusement distrait, totalement évaporé dans une autre dimension. Après l'orage, il me restait à compter les minutes, les heures qui me séparaient des vacances. Cela m'était déjà contrariant de m'être fait dérober mes rêves de nuit, voilà que l'on m'embrouillait ceux que je me concoctais le jour.

Je ne supporte plus ce monde réel qui me tombe dessus, alors que je suis suspendu au niveau des étoiles, parmi mes hallucinations buissonnières, façonnées à ma manière avec mes couleurs, mes sentiments et mes profondes controverses.

Depuis, la réalité m'exaspère, elle est trop froide, trop simple, dépourvue d'élégance, comme emprisonnée dans des attitudes qui deviennent décevantes de morosité.

Tel un confiturier qui met ses meilleurs fruits en conserve, je vais devoir composer, rassembler mes historiettes, reprendre les racines de mes nombreux sujets, pour les condenser dans mon écriture, afin de me lancer dans la délicieuse fabrication de rêves de composition. Il faut bien trouver une issue positive, un retour réaliste d'écriture,

témoignant de l'existence légitime de ce monde parallèle. Cela ne sera pas facile, c'est modeler des résidus épars de folies extravagantes, pour les faire apparaître plausibles.

Ainsi vous allez pouvoir profiter de mes délires, de mes hallucinations, partager le saugrenu de mes lumières, comme celui de mes ombres. Pour cela il faut que je concentre tout ce fourmillement de petites idées sur une prochaine période qui est celle de mes vacances. Par le fruit d'une conjoncture familiale particulière, j'ai devant moi, six semaines d'oisiveté à habiller, et ce n'est pas pour me déplaire. Je suis avide de noircir le terrain vague de mes pages blanches, ce grand vide est composé de solitude, d'inaction et de liberté, situation adorable et rêvée.

Je m'attaque ainsi à la reconstruction de l'injuste dérobadé.



*Un matin de vacances, joli,  
J'ai soudain eu une grande envie,  
Celle d'aller au sommet des montagnes  
Pour trouver la solitude épargne.*

## VACANCES FORESTIÈRES

Je suis en congé depuis ce vendredi soir dernier, 26 juin 1999, j'ai occupé ce week-end de préparation de vacances pour débiter ces écrits. Ce lundi 29 juin, j'ai évacué les dernières retombées du stress du travail, je suis prêt pour attaquer, tel un guerrier, ce long temps libre.

Ma main machinalement tourbillonne ma tasse de café, elle a besoin pour cela de cette petite cuillère. Je suis tellement détendu que je perçois au travers de celle-ci, le crépitement en mini-soubresauts comme convulsifs, sur les grains de sucre. C'est une incroyable sensibilité du sens du toucher, qui s'estompe, pas le sens du toucher, c'est le sucre qui fond. Sa substance va bientôt se dissoudre dans ma bouche, après avoir averti mes doigts, il va réveiller mon sens du goût. Cette dissolution discrète de petits grains dans la chaude rivière du café, alarme définitivement la journée et passe le relais à mon cerveau.

Les rêves et les cauchemars de ma nuit ont mis tous les fichiers en ordre. Ce repos bienfaiteur permet le rêve éveillé et léger du matin. Et pourtant cela devient contradictoire, le rêve n'aime pas la sérénité, ni la certitude.

Il se plaît dans l'égarément, dans un étrange déconcertant, qui nous laisse interdits et pantois, à se chercher au fond de soi-même, une quelconque provenance, une éventuelle et peu probable utilité.

À la surface du café, l'amalgame de mousse bulleuse tente de suivre la cuillère sans se laisser écraser et mon cerveau, enfin, part en rêve, en fixant ce manège insignifiant. J'ai l'espace pour un rêve de jour, un rêve imaginaire à construire, comme pour me venger une fois encore, de ne plus pouvoir retrouver les rêves de la nuit. Comme d'habitude (pas celle de Claude François), comme d'habitude il ne me reste de ceux-ci, que quelques flashs épars, de ridicules miettes incertaines, illogiques, inexploitable et décevantes. Je ne suis sûr que d'une seule chose, avoir rêvé encore généreusement, au point de déstabiliser la réalité du jour. Je suis dérangé dans mes raisonnements, dans mes certitudes, à cause de ces songes trop puissants, déjà enterrés, mais juste insuffisamment pour laisser apparaître l'aspérité d'une évidence résiduelle.

Vaporeuse, une partie de mes neurones s'est égarée dans le labyrinthe tortueux et trompeur de mon cerveau. Trop de détente favorise sans doute un sommeil trop profond, la durée a fait un travail de multicouches d'oubli. Cela va entraîner le verrouillage de mon imaginaire, habituellement débordant d'histoires croustillantes, surgissant pratiquement tel le geysier fou d'une source d'eau gazeuse chaude et pétillante.

Ce matin est trop réel, trop frais, trop nouveau, trop vif, pas assez épuisé, à croire que les rêves sont les enfants de la fatigue.

Il est impératif de remplacer l'épuisement du travail, par celui du loisir, réussir le premier jour de mes vacances est un devoir, comme pour augurer une prolifération de découvertes intéressantes. Pour débusquer enfin la source de ma cruelle frustration, je vais devoir provoquer des idées, déclencher des évaporations, et par un effet d'alambic, rendre jalouses mes nuits au regard et au savoir de mes rêves éprouvettes de jour. En brassant mes dualités diurnes, je veux pouvoir détricoter les sournoises cachotteries de mes nuits, leur faire honte, les punir pour leur incapacité à franchir la lumière du matin.

Je vais me procurer la fatigue nécessaire à cette élaboration, par une évasion sur les hauteurs du Jura, avec le prétexte déguisé de la

recherche de champignons. Je sors, je mets le nez au ciel qui est bleu net, de ces bleus parfaits, qui par effet soi-disant miroir, reproduisent le bleu de la mer ou de l'océan. Comme il serait agréable, à l'aide d'un majestueux stylo à encre blanche, de pouvoir écrire mes grandes vérités sur ce ciel vierge, sur cette page bleue. Pour l'instant, je me perds dans des images fausses, cette page semble tendue à l'envers, entre la denture du voisin d'en face, pour venir, tel un plafond suspendu, s'agripper fortement aux arbres, qui encore comme des dents acérées, dessinent le pourtour des cimes du Jura.

Il serait presque permis dans ce dessin précis, de compter les sapins. Il est attirant d'imaginer possible de caresser les courbes de ces collines, par quelques mains allongées d'un bras monstrueux ; effleurer de la paume le sommet des arbres semble une délicieuse promesse.

Pourquoi le ciel est bleu, à part la petite tache bleu clair du Léman au soleil du matin, tout est vert alentour, je dois subir l'imposture d'un miroir déformant les teintes. Les verts eux, ont à peine le droit d'exister, ils ne sont jamais parvenus à imposer leurs couleurs au ciel, ils viennent timidement teinter l'eau de certaines calanques ou lagunes, pour en composer quelques turquoises. C'est encore une fois une histoire d'habitude, toujours pas celle de Claude, c'est irrémédiable, seuls les bleus ont le droit d'être profonds. Les verts, eux, doivent rester définitivement superficiels, voire même éphémères, l'automne rouille la feuille, et notre jeunesse ne reste jamais très longtemps verte.

Je dois promouvoir mon aventureuse journée, il me faut préparer un casse-croûte appétissant : que ma pause soit assortie d'une dégustation savoureuse ! Je fends la baguette de pain frais et odorant, sur toute la longueur, je recoupe en tronçons réguliers, je ne veux pas déclencher une zizanie jalouse entre les différentes matières, le jambon, le pâté, mais gardons aussi la place indispensable pour le fromage. Je m'adonne à une préparation méticuleuse, je me sers du couteau comme d'une spatule à enduire, je mastique très

régulièrement les alvéoles de pain avec le pâté qui en devient brillant de plaisir.

Il faut m'infliger violence pour ne pas déjà entamer, avant mon départ, ce sandwich alléchant de la mi-journée, il faut tenir bon, il faut mériter ce réconfort. Tout est bien étalé, je déteste en mordant, tomber sur une zone de pain sec. Le fromage a été récalcitrant, de texture nerveuse, il se tord de douleur et dégage une transpiration repoussante, sans doute pour m'affirmer que ce n'est pas l'heure pour l'apprécier. Pour finir de composer un sympathique petit sac à dos, j'ajoute une pomme, une grande bouteille d'eau fraîche et gazeuse, une canette de bière.

Décidés, insoucians et légers, ce sont mes premiers pas, l'air est doux, partagé entre froid et tiédeur, par instants un petit courant d'air se souvient de la nuit fraîche. À mesure que je m'éloigne, les bruits familiers du village et de la route s'estompent, s'enfonçant dans un écho imperceptible et lointain. La beauté du paysage environnant devrait suffire à m'occuper l'esprit, et pourtant je ne peux m'empêcher de penser, de rechercher le sujet de mes rêves supposés de la nuit. Du peu que je me souviens, je les trouve pour ma part plutôt fades, je ne peux en distinguer la trace d'aucune couleur. Mon cerveau égoïste, en plus de très peu me restituer d'action, ne sait pas colorier mes rêves, à moins que la nuit impose uniquement et logiquement, que du noir et blanc. Déduction discutable, tous mes petits endormissements de jour ne sont pas plus colorés, je suis donc un infirme du rêve, condamné à la privation de teintes, heureusement la nature alentour est beaucoup plus généreuse. Je charge mes yeux de multiples nuances de vert, avec l'impression d'être sous la domination d'un coloriste talentueux, désigné sans doute par le dieu de l'arc-en-ciel.

Je suis bien peu de chose, comme disait la rose, au milieu de la grande effervescence de ce début d'été, le soleil est radieux et inonde les énergies flamboyantes. Me vient l'envie de quitter mes chaussures, pour marcher à pas feutrés sur ce doux tapis, et ainsi me permettre un

massage d'orteils à la crème liquide de l'ultime humidité de la rosée matinale, et enfin me fondre dans le miracle des forces souterraines.

Ce ne serait pas très raisonnable, seuls les animaux ont droit à cette grâce particulière, d'ailleurs, quelques vaches ça et là me regardent de travers, j'en ai une inquiétude mesurée. Sous leurs yeux de douceur curieuse et le zigzag de la rumination continue, elles réfléchissent au bien-fondé de ma présence. Elles rêvent elles aussi à l'herbe du pré d'à côté, qui est toujours plus verte, à se demander comment un vert peut être plus vert, meilleur ? C'est une science parallèle à celle du poète qui recherche toujours le meilleur vers. Mais pour elles la cause est plus juste, consommer de l'herbe leur donne du lait, alors que pour nous, il en survient des hallucinations. Une queue se soulève, s'ouvrent les portes du trop-plein, l'an prochain, l'endroit sera plus riche, surtout après ce dernier arrosage. Pour sombrer dans la pauvreté, il faut encore être humains, nous avons l'exclusivité des placements toxiques, elles, elles poussent leur zèle généreux à la fécondation prolifère, herbue, fleurie et champignonnière.

Le soleil devient mordant, pénétrer un premier sous-bois est un soulagement, c'est celui qui dissimule au mois d'avril, quelques-unes de mes morilles.

Un petit ruisseau s'éparpille de manière désordonnée sur ce faux plat. Il s'apaise nonchalamment entre cailloux et vieux troncs couchés, le cresson y a choisi sa villégiature, il en occulte méticuleusement la présence de l'eau. Il y a quelques années, il n'était que très peu répandu, mais il s'est épris de liberté, il s'étale, longe le ruisseau, à croire qu'il veut remonter à sa source, vampiriser la moindre de ses humidités. Je soupçonne Dame Morille et Monsieur Cresson devenus complices, l'envahisseur conquérant lui réserve sa protection. Propriétaire d'un territoire devenu sans limite, dru et heureux, sous la monnaie verte de ses feuilles, Madame, discrète, sera au printemps prochain presque impossible à débusquer.

Pourquoi faut-il que l'habitude s'empare aussi de mes ballades ? Je me rends compte que je traverse toujours les mêmes endroits, j'emprunte systématiquement les mêmes passages. Je me reproche intérieurement de respecter scrupuleusement un itinéraire bêtement traditionnel pour toutes mes escapades, à me priver de découvertes, de toutes originalités. Tous ces lieux successifs ont trouvé leur place dans mon esprit, chacun a eu droit à sa dénomination particulière, le tout à ma propre convenance, et dans un ordre bien établi. Après le bois « morille-cresson », un couple inséparable, respecté et convenu, c'est le pré « boutons de guêtre », ce petit champignon ne m'a laissé que son nom, je ne le trouve même plus, ma vue baisse à mesure que l'âge monte.

Le petit bois des « écailleux » sera vite traversé, ce champignon de fin d'été ou d'automne n'est pas au programme de ce jour.

Il ne me permettra que ma pose coutumière, sur ma pierre du repos. Ici je me suis tout approprié, tout est à moi, et pourtant, il est courant que je me fasse dérober la moindre espérance de cueillette, se trouve toujours plus féru et plus motivé que soi. Peu importe, mon confortable caillou plat m'accueille, un pincement nostalgique s'anime à l'intérieur, mon regard se pose sur un tronc majestueux, il a l'écorce anciennement gravée, je distingue à peine l'écriture, même la mousse aide à la cicatrisation. La forêt ne sait plus, l'arbre ne se souvient plus, l'écorce a craquelé, les initiales s'estompent, c'est un colmatage intelligent et parfait, le temps a accompli son travail de décapage définitif. Comment savoir du cœur ou du cerveau, qui est supérieur, qui dans sa paisible faiblesse ne sait pas oublier ? Après réflexion, il n'y a guère que dans le cœur, que les amours demeurent indélébiles.

Le bois du « mouton » m'attire pour un nouveau départ, je m'applique à conserver au mieux le picotement rafraîchissant des bulles d'eau pétillante dans ma gorge. J'arpente assidûment, mais de mouton, il n'y a pas, enfin je veux dire que quelques pieds-de-mouton auraient suffi à mon bonheur. Il me faut porter mes espérances pour

plus tard, plus haut. C'est là que commence le gros des hostilités. Je m'applique à passer en revue tous les petits coins de mes précédentes trouvailles, et malgré mon acharnement, la récolte est très mince.

Je ne trouve que quelques giroldes isolées, imprudentes et extraverties qui soulèvent leurs feuilles mortes. Le plaisir n'est pas suffisamment intense, je me confronte à d'éternelles et traditionnelles hésitations, la pénurie me laisse décider de ne pas insister. Les derniers regrets en intermittences m'abandonnent, je renonce à poursuivre cette tentative de laborieuse cueillette.

Ce pré de mi-montagne s'aborde comme une récompense, le spectacle ne rentre pas entier dans mon champ visuel, la vue y est magnifique. Le ciel d'un bleu limpide promène çà et là quelques minces écharpes de soie, qui s'assemblent en subtils cumulus. Je les soupçonne, dans leurs secrètes intentions, d'avoir pour projet d'arroser dans quelques heures, toutes les peintures de la toile de maître qui resplendissent devant mes yeux ; à la peur de cette dilution, je perds mon insouciance.

Impassible, le mur du Salève paraît bien modeste ; derrière lui, pour le ridiculiser s'étalent les dents blanches de la chaîne des Alpes. Je vérifie dans mon esprit s'il ne me reste pas un résidu de rêve de dentiste, j'imagine ce matin des dents partout ! Serait-ce encore à la menace d'une morsure que le ciel se barde en prévention, de pansements blancs. Au fond, à gauche, la langue du Léman semble caresser Genève ; dans cet échange d'amour, il tente de rendre son eau au ciel. Vu d'ici, le jet d'eau, c'est une petite plume d'oie, plantée dans l'encre du lac, dommage qu'elle ne sache pas écrire, l'histoire serait sans doute ravissante.

Je me présente, je m'appelle « Rhône », je vais te raconter ma vie et ma provenance, c'est indispensable pour te rassurer. Je suis né en haute montagne, mon père s'appelait « Saint-Gothard », il a eu deux enfants, j'ai un frère qui se nomme « Rhin ». Il a marié une bien belle jeune fille en Allemagne, elle s'appelle « Constance ».

Je suis composé d'eau fraîche de glaciers, d'eaux patientes de neiges éternelles et de l'eau fougueuse de pluies méchantes, froides et battantes. J'ai eu une jeunesse rieuse, entre roches et cailloux, j'étais turbulent, torrent vif au caractère impétueux, cachant sous mon écume bondissante, de savoureuses truites. Depuis ma relation avec toi, on m'appelle « Léman » ! C'est une contraction du mot amant, l'amant, ton amant, je veux le rester et t'épouser.

Sa conquête répondrait : moi je me nomme « Genève », je suis une fille fière et respectée, je suis très ponctuelle, mes horloges sont toujours à l'heure. J'adore le chocolat, mais je reste toujours raisonnable, je suis très prudente dans mes dépenses, le monde entier me confie ses économies, ici, elles sont en lieu sûr. Je suis résolument très calme, j'aime par-dessus tout, vivre en paix, c'est dans les murs de prestigieuses organisations internationales, que viennent ici les grands hommes du monde entier, pour essayer de s'entendre et de se comprendre. Donne-moi ton eau et viens caresser mes rives, et de notre union, jaillira la force symbolisée par ce jet d'eau.

Pour ma part, humble spectateur, je voudrais m'immiscer dans cette idylle et devenir grâce à un magicien, un géant qui serait témoin de ce mariage. Je serais alors pourvu d'un bras assez long pour écrire, à l'aide de la grande plume d'oie blanche qu'est ce jet d'eau, dans la langue de chaque pays et dans leur ciel respectif, un universel message de paix et d'amour. Tenter ainsi de transmettre le bonheur qui se dégage, de ce que j'ai la chance d'avoir sous les yeux.

Mais toutes choses en ce monde sont éphémères, en serpent liquide, le Rhône adulte s'évade, c'était inévitable, aucune femme, si belle soit-elle, ne peut retenir un séducteur aussi charmeur et fougueux. Il va se dégouter encore de multiples maîtresses, de la Saône à la Durance, avant de se chauffer les eaux sur les plages du Sud. Je suis rassuré, sur mon tableau tout est en place, de ma hauteur je suis un demi-dieu, je me sens propriétaire des montagnes, des lacs, des fleuves, des merveilles que je viens de traverser. Instantanément, je redeviens raisonnable, ce rêve éveillé s'estompe, je ne suis qu'un

petit locataire de paysage meublé, je n'ai rien signé et personne ne peut me prédire la fin de mon bail.

Mon pas devient lourd, le soleil n'a besoin ni d'aiguilles ni de chiffres pour marquer le centre du ciel. À l'orée du bois suivant, je sais un arbre imposant, planté dans une mousse épaisse, il est l'heure de tester mon appétit.

J'ai l'impression d'avoir été invité dans un restaurant hautement prestigieux, qui se cache des institutions pour ne se voir accorder aucune étoile. C'est une adresse qui doit rester confidentielle pour préserver ses hautes prestations, tout est haut ici, nous sommes dans les altitudes. À commencer par la climatisation qui, non contente d'y être parfaite, a su se parfumer au passage, de discrète manière, de tous les doux effluves de la nature.

Il a été préféré pour ne pas déranger la clientèle, un service extrêmement simple, d'une discrétion qui le ferait paraître inexistant. Le décor est original, indescriptible, il n'y a pas de mot pour espérer vous représenter ne serait-ce qu'une esquisse de ce cadre inimitable. Pour la musique d'ambiance, c'est une nappe de sons menus, elle reste légère, venue de nulle part, c'est une symphonie européenne, une réplique honorable à sa concurrente, la symphonie équatoriale. Les musiciens composés d'insectes et d'oiseaux, ont la pudeur d'espacer et de fondre leurs prestations, comme pour nous laisser dérouler nos propres pensées imaginatives de savantes critiques musicales.

Sans le zinc d'un bar, ni l'environnement de généreuses, absurdes et bruyantes conversations, le sandwich et la bière sont encore plus appréciables. Le cuir tendu de mon siège a un aspect particulier, de couleur grisâtre, il est strié horizontalement et me fait penser à la peau d'un éléphant, je suis gratifié de l'option « appuie-tête ». Son diamètre impressionnant impose à cet arbre de s'accrocher, de s'amarrer fortement au sol, par de solides mains de racines, qui occupent son pourtour. Enfoncé dans l'espace de deux de ses puissants doigts, j'ai l'impression de bénéficier d'un fauteuil de présidence.

Je perçois avec bonheur, la détente universelle de mon corps, il semble apprécier la rémission de la saine fatigue du matin. Je soupçonne un courant de forte vie, remontant par la sève, le meilleur de la puissance de la terre. Comme emporté par ce mouvement d'élévation, mon esprit s'évapore, et pour savourer pleinement mes impressions intérieures, il devient indispensable de me laisser fermer les paupières. S'installe alors, de manière naturelle, une nuit artificielle. En journée, dès que l'on s'assoupit, le rêve est là, immédiat, en bordure de la réalité, à la limite de la dernière pensée réelle, cette sieste bucolique n'échappe pas à la règle. Je les surprends mes rêves, ils sont là, tapis comme en embuscade, guettant le moindre sommeil, si près, et néanmoins parfaitement inatteignables.

Et malheureusement, celui-ci, conforme à l'habitude, fait l'essentiel de mon courroux, il ne me restera de cet endormissement diurne, qu'un brin bizarre et inexploitable, je sais d'avance me faire dérober mon piètre magot. Alors j'en appelle à mon intarissable imagination, et pour compenser cette carence, je ne vais me priver d'aucune extravagance. Je vais devoir créer, céder à l'imitation, et me servir des mêmes relais, curieux et contradictoires :

*Mes paupières me donnent la nuit, dans leur abandon s'éteint la lumière brute du soleil, celle des étoiles qui la remplace est féerique, dansante, comme celle d'une boîte de nuit. Une certaine humanité s'empare des arbres qui entourent cette clairière.*

*Sur leurs troncs, des bouches aux rictus de sourires moqueurs, se sont dessinées. Ils parlent avec le bruit de leurs branches, et pour se donner un regard, ils se sont emparés de quelques étoiles, leurs yeux scintillent. Ce sont maintenant des personnages bien réels, leurs racines se sont détachées du sol, transformées en jambes, genoux, chevilles, je distingue même les doigts de pieds, jusqu'au plus petit des orteils. Un vent tourbillonnant affole leur feuillage, ces arbres humains se lancent dans une ronde, une danse endiablée accompagnée d'un bavardage qui ne se révèle clair et audible que pour eux-mêmes. Leurs échanges se transforment peu à peu*

*en un chant envoûtant et à la fois railleur, au rythme de leurs pas surprenants et souples. L'arbre, qui est devenu le mien, semble être le meneur de la soirée. C'est le plus fort, le plus grand, le plus beau, le plus plausible, mais c'est aussi, et de loin, le plus humain.*

*Paradoxalement, je suis restée prostrée en son creux, comme prisonnière, comme un otage de ce simulacre curieux. Cette phrase je viens de l'écrire au féminin, ce n'est pas une faute, je suis devenu femme. Le bal des transformations bat son plein, le ciel lui, s'est rétréci en son intimité, il s'est arrangé pour s'accaparer des lumières, des étoiles, bien rangées sur son pourtour. Il est devenu miroir de star, je dois entrer dans le jeu, finir mon maquillage, l'éclairage est parfait, et la star c'est moi. Je m'éblouis de mon image, je suis belle et attirante, je me surprends de gestes lents, gracieux et efféminés, je prends l'aura d'une princesse.*

*Je voudrais que ce tourbillon s'arrête, et soudainement je succombe au paradoxe de me sentir étrangement bien. J'apprécie ma nouvelle identité, ma respectueuse beauté féminine. Les branches de tous ces arbres se sont transformées en bras, et leur feuillage est devenu doigts. Je me perçois délicieusement fragile et vulnérable, singulièrement heureuse de l'être, je suis seule dans une soirée volubile, étrange et indéfinissable.*

*La clairière lentement s'assombrit, les chants s'adoucissent pour devenir agréables, des voix se perdent dans la profondeur de la nuit. Ne va rester qu'une seule voix, tendre, douce, encore inaudible, mais par faiblesse, par timidité. Elle est devenue belle, de cette beauté qui ne peut apparaître qu'avec la tendresse du plus merveilleux amour. Ce chant langoureux a pris la tonalité d'une berceuse mélodieuse, cette voix est tout près de moi, c'est celle de mon arbre.*

*Nous sommes seuls, le silence est parfait, ses hautes et grandes mains sont devenues délicates et mignonnes, elles caressent mon corps qui tremble, il frissonne d'incertitude, et pourtant ses mots sont rassurants et apaisants. Je suis bien obligée de me convaincre que ses yeux sont devenus doux et séduisants, une petite peur leur*

*échappe, cela lui donne un regard de soudure, je ne peux m'en défaire, il devient nécessaire que je m'y cramponne. Tout à coup, tels des éclairs surgissant dans ma tête, se placent en moi des impressions singulières, comme le toucher de son écorce étonnamment souple, ses formes deviennent harmonieuses, son odeur change et se parfume d'attirance.*

*Comme une écharpe arrachée par le vent, mon chemisier et toutes les étoffes qui me protégeaient, s'envolent dans une ombre valseuse. Les deux globes tendus de mes seins sont prisonniers de ses mains agréables. Dans mon tournis, je me rassure à ses gestes lents et prévenants, censurant toute intention d'une tentative de repoussade.*

*Toutes proches, j'ai soudain eu envie de connaître ses lèvres, si fortement que j'en suis exaucée, posées sur les miennes, ouvertes, mélangées, longtemps, profondément. Elles en ont appris mon langage, son timbre de voix harmonieux est maintenant parfaitement audible. Ses paroles sont soyeuses, les mots lents et hésitants sont imbibés de désir, de plaisir, mais prudents, de la discrétion d'un chuchotement. Une brindille aventureuse se trémousse sur mon bas-ventre, nue, éprise de tremblement et de chair de poule, je vis intensément, et je me trouve clouée dans un consentement ambigu. Singulièrement, cette douce chose me pénètre et croît en moi, prenant une importance qui parvient à me faire vibrer d'une incontournable et bienvenue jouissance. Dans ma brûlante intimité, quelques gouttes de sève, chaudes, désormais m'appartiennent.*

La lune et les étoiles, soudainement se rallument, non, c'est beaucoup plus violent que cela, c'est le dérangeant Dieu Soleil. À peine éveillé, je veux me lever, mais je n'en ai pas la force, pas la volonté. Je demande à ma main de bouger et de tirer hors de cette torpeur le reste de mon corps.

Je me bute à un refus, le refus de céder aux ordres de mon cerveau, celui-ci est d'ailleurs imprécis dans ses commandements. Il en est de même pour l'autre main, toutes deux se jalouent une révolte

commune et convenue. Dans cette contrariété, mes doigts encore plus volatils se sont mis à se battre, comme dans une rébellion, ils se disputent pour revendiquer l'exclusivité de ne pas entreprendre. C'est une grève, personne ne veut s'élever, ni mes bras, ni mon corps, ils fuient leurs fonctions, désappointés et déçus de devoir abandonner ce rêve. Impuissant, je suis terrassé par l'amertume atroce de n'être plus que moi-même, avec mes champignons approximatifs, mon sac à dos, ma canette de bière vide, un restant d'eau gazeuse devenue tiède.

Mon regard s'étire vers l'azur, apeuré par la masse montagneuse des nuages, les réalités sont bouleversées, comment savoir dans les turbulences de mon esprit, si j'ai rêvé ou imaginé ? Des modelages dans le ciel semblent vouloir me construire des personnages mouvants, vivants, mes yeux sont pris dans une écume céleste. De temps à autre une goutte de pluie, lourde, frappe à ma tête, comme pour vouloir se faire ouvrir une porte. Derrière les voiles de coton translucides, je devine le soleil qui reste comme un point flou, presque invisible. Il se cache pour ne point souffrir de la honte de me lâcher, ému de sa pâle lueur, il m'aspire dans un vol aérien. Cela me donne un pas léger, je m'impose une rapide descente, le chemin m'effleure à peine.

À l'Ouest, derrière moi, au-dessus des sommets du Jura, les nuages se teintent de gris purulents, foncés, farouches, ils se gonflent de mauvaises humeurs, de méchantes intentions. Le pointillé des éclairs s'intensifie, les arcs électriques ont la politesse de se répondre, c'est une bataille de canonnade, qui se dispute la décoration du ciel. À croire être en présence de deux guerriers, lesquels à chaque semonce, montent le ton de leurs détonations. Ils semblent se précipiter, se rapprocher de moi, s'incruster dans le ciel qui en frémit, sa peur parvient à une contagion qui envahit la mienne.

Je m'arrête et me retourne une fraction de seconde, histoire de vérifier si mon évasion est utile, faut-il être inconscient ! S'abriter sous un grand arbre, au feuillage abondant et protecteur, serait-ce suffisant sous ce monstrueux orage ? Je ne ressens plus rien de

l'embrassement du soleil, je vogue dans une lumière irréaliste où des musiques inconnues scandent mon avance. La forêt m'apparaît comme un temple étranger qui cherche à maîtriser un doute obscur, l'orage a installé la peur sur l'autel de l'incertitude. Je creuse en moi pour retrouver de la force, de la motivation, il me faut reprendre ma course, repousser avec peine la tentation de capituler. S'installe comme une évidence, de devoir bientôt subir une violente douche froide, et si ce n'est que cela, ce ne sera que moindre mal.

De temps à autre, je retourne le regard, pour savoir où en est mon poursuivant ; plus haut, ça tombe droit ; coléreux, fier et têtu, un rideau dru vidange le ciel, des ruisseaux improvisés remplissent les sentiers et les chemins. Dieu Orage se vide de sa rancœur, de ses inflammations, ce n'est pas de la tristesse, ce n'est pas un pleur, c'est une rage, ce n'est pas une infiltration, c'est une chute d'eau, un Niagara. Curieusement, je pense à mon arbre, je dois avoir besoin de distraire mes inquiétudes, je me sens coupable, je l'ai laissé seul là-haut, dans les sommets de la tourmente. Sa domination va-t-elle lui coûter le sacrifice de sa vie, j'éprouve le besoin de savoir, avant la fin de mes vacances, j'irai le retrouver, mais plus jamais je ne m'endormirai sous ses ombrages.

En même temps, je m'interroge, faut-il avoir peur de la résurgence du bien-être, de la nostalgie de l'illusion de mon étrange aventure rêveuse ? L'humidité des sueurs gagne mon dos et mes talons, je suis essoufflé, à bout de force, je lâche mes enjambées comme des projets inutiles d'espérances. Les arbres de plus imposantes frondaisons semblent encore me proposer leur alléchante protection, je m'impose de ne pas céder à cette dangereuse facilité. Je leur voue une admiration mitigée, seraient-ils habités par des projets de trahison ou de vengeance jalouse ? Je dois traverser les dernières prairies qui annoncent le village, je regrette déjà de ne pas avoir succombé à la tentation de m'abriter. Je devine le flanc de montagne couvert de forêts, secoué par des éclats de rires moqueurs, à l'encontre de ma lâcheté, de mon inconscience et d'une certaine infidélité.

La sentence tombe, soudaine, brutale, je dois subir plusieurs centaines de mètres d'une douche piquante et acharnée, je me surprends à me croire conçu uniquement de liquide, à avoir peur de me dissoudre. À chaque impact de mes lourdes chaussures, une explosion jaillissante s'échappe de l'herbe, de plus en plus profonde, de plus en plus collante. Ma demeure apparaît comme une oasis de sécheresse, il faut que je me raisonne pour ne pas craindre d'être sous l'emprise d'un mirage. Je suppose maintenant, toutes les girolles et autres champignons, éclore de joie et après de mystérieuses patiences, se louer d'avoir su attendre mon précoce et sec passage avant de se montrer.



## SAINT-GOTHARD

Cerné de neiges éternelles, faire l'amour avec le ciel  
Recevoir ses pluies violentes, voir s'évader de mes pentes,  
Le Rhin, le Rhône, mes torrents, Saint-Gothard, j'ai deux enfants.

Jeunesse qui écume, sous les clairs de lune,  
L'aîné part au Nord, sa constance l'endort,  
De douceur le tient jusqu'aux chutes du Rhin,  
Il fera son lit entre deux pays,  
Il efface le sang des rancœurs d'antan,  
De sa main ouverte, son eau douce offerte  
A sa mer du Nord qui d'amour le dévore.

Cerné de l'Europe nouvelle, aux couleurs de l'arc-en-ciel,  
Les drapeaux de mes pays, d'Ouest en Est, sont amis,  
Le Rhin, le Rhône, mes torrents, Saint-Gothard, j'ai deux enfants.

Chez copain Léman, le Rhône perd son temps,  
Son adolescence va troubler ses sens,  
La Saône le caresse, multiples maîtresses,  
Jusqu'à la Durance, savourer la France.  
De riz et de larmes, baigner la Camargue,  
Finir l'aventure, dans le bleu azur  
Et mourir d'aimer sa Méditerranée.

Le Rhin, le Rhône, c'est mon sang, Saint-Gothard, j'ai deux enfants.



## GUÊPE INFÂME

Ne me parlez pas des nuits qui ont suivi ma ballade arrosée, aucun rapport, aucun raccord, quelques stupidités habituelles, juste venues pour augmenter mes éternelles colères. J'ai eu besoin de repos, de deux jours de repos, une transhumance d'idées me retourne l'imagination, je veux m'éloigner à tout prix, et le plus possible, par le temps et les occupations, de cette prime aventure vacancière. Il faut que je passe à autre chose, pour me distraire, je prends la résolution d'opérer un tri, de ce que, comme tout le monde, j'accumule d'années en années.

Parfois étonné de mes découvertes oubliées, je range des tiroirs poussiéreux où de vieilles paperasseries réveillent et secouent mes souvenirs. Me passent devant les yeux des photos, de celles qui interpellent, qui déclenchent encore de petites évaporations dans les rêves, des visages, des instants, de petites aventures surprises dans leur espoir de s'effacer discrètement. Comment ne pas avoir reconnu alors, vivre dans un certain bien-être, celui que l'on ne retrouvera sans doute jamais ? Les mêmes circonstances ne se représenteront plus, les années vieillissent et interdisent de semblables opportunités. Immédiatement, comme en compensation, ma pensée suit un chemin contraire, me vient l'idée que l'on a toujours tendance à enjoliver notre passé, à le croire comme le bon vin, se bonifier en vieillissant. Spéculation mensongère, si on devait décrire nos souvenirs, on se perdrait, à l'image des étiquettes de vins, en de flatteuses considérations, dissimulées sous des phrases exubérantes.

Par des gestes épris d'automatismes, saccadés d'hésitation, une partie de mes trouvailles rejoignent lentement la poubelle. L'instant d'après, des vagues secouées d'émotions et de nostalgies, dérangent le cerveau, émoussent le cœur, alors la main cherche à nouveau dans la poubelle, pour une certaine réhabilitation, un sursis jusqu'à la prochaine crise de rangement, un rendez-vous à la prochaine mise en ordre des résidus mémoriaux. Comme il est cruel et délicat de jeter son passé, il faudrait d'abord l'avoir effacé totalement, restent encore sans doute quelques sentiments pour tenir fermée la porte de cet oubli.

Comment se séparer définitivement de ce qui a tracé, imprimé, délimité les épisodes successifs de notre vécu, et qui reste les racines de notre temps présent ? C'est une lutte interne et sournoise, quelque chose nous dit de sectionner ces vieilles branches usagées, elles pourraient compromettre l'apport suffisant de sève nécessaire à l'élaboration des prochaines, tendres mais hautes tiges de l'arbre de notre existence. C'est en quelque sorte la taille hésitante, savante et indispensable à la résurgence de jeunes pousses, c'est la maîtrise de l'explosion des bourgeons du nouveau printemps de vie qui s'annonce.

Décidément mon histoire d'arbre encombre encore mon esprit, voilà que je suis tourmenté par une aventure que j'ai imaginée de toutes pièces. J'en éprouve un doute, je ne sais plus distinguer l'abstrait du concret, le réel de l'imaginaire. Finalement on ne trouve l'oubli, que par l'empilement, par couches successives, de nouvelles tribulations ; l'isolation de nos souffrances, passe par cet amoncellement, par ce mille-feuille. La qualité d'isolation devient semblable à celle d'une isolation phonique, particulière et tributaire de la diversité des sujets et surtout de l'épaisseur inégale de ses couches. Se côtoient alors d'inoubliables feuillets de minces passages de bonheurs, largement engloutis dans l'opulence regrettable des jours sombres. Ces inévitables épreuves restent extrêmement saillantes et impossibles à enfouir totalement. Ce matin, je sens monter en moi,

toutes les mèches de mes réflexions, tout le brassage de certaines périodes de mon passé.

C'est alors une étrange mélancolie nostalgique que je parviens à peine à gommer, telle la tache qui, sous le chiffon imbibé de mes larmes retenues, s'étale en une auréole tenace.

J'avoue avoir dédié ces vacances à la recherche de mes illusions perdues, il faut que je m'investisse pour un nouveau scénario, de quoi éradiquer le précédent. Transparaît immanquablement dans ces écritures, une pose dans ma vie personnelle, une page douloureuse à tourner, un bilan à assumer, un cheminement nouveau à engager.

Aube nouvelle, envoie-moi, propulse-moi dans l'occupation ordinaire, jette-moi dans la préparation appliquée de mon repos de mi-journée ! Le soleil est revenu, encore fier de sa disparition irresponsable, il chauffe l'humidité de mes sous-bois, il semble vouloir me convaincre : — Retourne aux champignons, j'appelle mes amis les nuages.

Je ne suis pas du genre à me faire prendre deux fois au même piège, je vais déjeuner dehors, certes, mais sur ma terrasse couverte !

Quand mon boucher m'a vendu ces trois côtelettes, il s'est lancé dans des explications, à croire qu'il avait vécu toute sa jeunesse au côté de cette famille de moutons. Au déferlement de détails précis, mon agneau était déjà le plus tendre des enfants, il devait avoir un doux regard et les yeux bleus. Je vais inévitablement retrouver cette particulière tendresse, cette exquise saveur au pourtour de l'os. Il faut que je poursuive le respectueux cheminement, d'un tel début de vie, par une préparation culinaire attentive et précise. Le tout sera accompagné de pommes de terre rôties et de légumes de mon potager.

Cette dégustation sera bonifiée par l'accompagnement d'un bon vin rosé frais, qui, sans être de ma vigne, s'apparente à celui que mon père savait obtenir, nostalgie de mon enfance ardéchoise oblige. Un appétit dévoreur a rapidement démuné mon assiette, mon dos glisse sur mon siège, les jambes s'étirent sous la table. Ma bouteille, en riant, me libère un dernier verre, la descente se distribue dans la parcimonie

de multiples mini-gorgées, aussi nombreuses que délicieuses. Mes paupières lourdes ferment la fenêtre du paroxysme de mon bien-être, le fourmillement de ce que je crois être une mouche me chatouille le dessus du poignet. Je me frappe violemment de la main gauche, il est trop tard, la guêpe a été plus rapide.

Par quelles instances supérieures, suis-je condamné à être privé et interdit de plaisirs extérieurs, faut-il reprendre le travail, pour avoir droit au respect de mes choix bucoliques ? Je capitule et opte pour le canapé du séjour, accompagné du café, cela me réconcilie avec une certaine bienheureuse plénitude. Je m'allonge, le son anodin, monocorde, superficiel et approximatif de la télévision m'endort. C'est un appareil soi-disant voué à la distraction, mais à force de se vautrer dans la dégénérescence de ses programmes, elle est devenue d'une efficacité soporifique redoutable. Tous les éléments propices à la constitution d'un rêve inédit sont réunis, l'imaginaire reprend ses droits, je me venge à ma manière, je deviens une guêpe.

*Je prends l'habit or rayé de noir, et le caractère trempé de ruse, je suis puissante, téméraire, courageuse et surtout intelligente.*

*Je ne supporte ni faiblesse, ni passivité, je ne veux pas de la vulnérabilité de l'insecte commun, soumis et fragile. J'ai besoin de distraction, de jeux et de gloire, il me faut pour cela la complicité d'un chaud et franc soleil, avoir ainsi des sucres torrides à déguster, de la fleur d'oranger, du jasmin. En l'occurrence, j'ai choisi comme terre d'accueil : la Tunisie, Gabès, ville du sud en plein essor, en cette année 1979, un rêve ne se prive jamais de surprenants retours en arrière. La construction d'une immense usine de traitement de phosphates a entraîné les propriétaires du cru, à l'affût de substantiels profits, à ajouter à leur villa, pour location, la construction de maladroits étages supplémentaires.*

*Devant moi, se dresse un de ces petits chantiers, l'outillage de ces ouvriers maçons est rudimentaire et fait appel à une savante débrouillardise. Ils ont mis en place un modèle ingénieux de petite*

*grue manuelle et improvisée, sur la terrasse qui va être le sol du nouvel étage. Cette simplissime mais performante installation, projetée au-dessus du vide, une imposante poutre de bois munie d'une poulie, deux hommes costauds en attendent l'arrivée pendulaire des charges. La corde accomplit un aller-retour sur la poulie, avec à son extrémité, une palette de transport astucieusement et solidement attachée. Deux autres ouvriers de stature équivalente, chargent méticuleusement cette palette, corde tendue, reliée à un pieu ancré dans le sol. Dans ce rêve burlesque, il ne faut pas oublier que je suis une guêpe, je regarde cette scène, avec cette particulière perspective, mais tout en ayant gardé une bonne proportion d'intelligence humaine.*

*Une croustillante idée me fait vibrer les ailes de plaisir, je vois arriver l'instant propice pour agir. Les deux personnages, inférieur du tableau, viennent de cesser de remplir leur chargement, ils l'estiment bien assez lourd. L'un après l'autre, se crachant dans les mains, ils vont se saisir de la corde, en la détachant du pieu. Par un geste accompagné d'un regard, ils ont averti leurs collègues à l'étage, de l'arrivée imminente de la palette de matériaux, promise. Ils ont mis en route la cadence assurée de leurs puissants efforts, la palette semble attirée par les cris menteurs de la poulie qui réclame simplement de l'huile. La charge hoqueteuse monte en saccades, au rythme assuré des coudées qui apprivoisent la corde en raide soumission. On sent une certaine assurance, la force et l'habitude se normalisent dans l'évidence, que ce type de grue possède la vertu naturelle de la simple, mais haute sécurité. Les matériaux sont arrivés à quelques décimètres de la poulie, l'instant devient crucial, cette vision va être l'une des plus croustillante de mes vacances.*

*C'est une sorte d'apothéose de plaisir, qui se déverse en moi, à la simple prévision concrète de ce qui va, de manière incontournable, se dérouler. Je me trouve parfaitement légitime, une guêpe qui se respecte doit être performante, dans la cruauté et la perversité. Je rassemble une forte dose de venin dans mon dard, et je choisis le*

*plus costaud des deux tireurs de cordes, engagés dans leurs œuvres, à la façon déterminée de valeureux combattants de commandos militaires.*

*Elle est luisante de sueur, appétissante et salée cette main velue, gonflée dans son attachement cordesque, sa brillance me tend sa zone d'atterrissage. Mon vol est puissant, de toutes mes ardeurs, j'empale et traverse l'épaisse peau, je me réjouis délicieusement de l'agressivité malsaine de mes talents d'avionneur en rut. Une petite peur m'invite à me réfugier à distance réfléchie, le spectacle va être gratuit, surprenant et néanmoins évident et imparable.*

*Instantanément, saisie par la douleur, dans une plainte discrète, d'impuissance et de regret, ma victime lâche la corde. L'effet est immédiat, son collègue s'envole dans la version verticale et ascensionnelle du colibri. Il reste toutefois vertueusement agrippé à la corde qu'il se refuse à lâcher, conscience professionnelle oblige, sans comprendre le détail de ce qui lui arrive. Les images du spectacle s'affolent, à demi-parcours l'aspérité de son coude heurte violemment la palette chargée qui descend. Ses doigts aspirés, se coincent dans l'entonnoir que forme la gorge de la poulie, il ne lâche pas, il a la présence d'esprit d'imaginer sa chute qui serait immanquablement encore plus dangereuse. Le chargement heurte violemment le sol, une bonne moitié de son contenu s'en échappe, notre voltigeur est dorénavant plus lourd que la charge. Il descend, crispé au bout de sa corde, en tourbillonnant, au passage le coude valide dit un bonjour appuyé à la palette montante.*

*Mises à part les douleurs de la fracture des jambes, l'arrivée au sol est un soulagement, dans le relâchement de ses pensées il s'abandonne à une capitulation évidente, et lâche enfin la corde, certain d'avoir atteint l'épilogue.*

*En papillon libre, le restant du chargement et la palette vont, en l'assommant, lui faire comprendre, par cette violente surprise, que la supposée fin du scénario était prématurée. Impuissants, les trois autres ouvriers n'en croient pas leurs yeux. Celui qui est resté au*

*sol est submergé du sentiment de culpabilité, sa main généreusement enflée lui donne l'excuse d'un bien maigre mobile. Pour ne pas trop souffrir de la mienne de culpabilité, il faut que je me rende à l'évidence, dans ce rêve je ne suis qu'une guêpe, qu'une malheureuse et détestable guêpe. Je dois payer ce spectacle au prix fort, j'ai laissé mon dard dans cette main, la vie m'échappe inexorablement.*

Pour le temps de la publicité, la télé a augmenté la puissance du son au bon moment, je ne suis pas mort, je ne suis que brutalement éveillé. Ce sursaut me pose dans une panique absurde, je me surprends à vérifier, inquiet, la présence de mon dard ! Le juste raisonnement du réel revient et se positionne, cela fait 20 ans que je suis revenu de mon année de coopérant en Tunisie. Abasourdi, je repars néanmoins en vagues imaginatives, je souris bêtement à la pensée de l'image de l'accidenté sur son lit d'hôpital. Les bandages ont dû s'avérer d'une longueur largement supérieure au cordage de la savante grue, partie prenante de l'accident. Du visage, il ne doit rester visible, que les yeux, la bouche et le nez ; le dessus du crâne et les cervicales se cachent pour souffrir. Les bras et avant-bras, de plâtre raidis, ne sont plus que deux baguettes de pain, faussement blanches, car parfaitement dures et sèches.

Quelques zones de peau, libres, laissent entrevoir deux poignets parfaitement inutiles, si ce n'est pour tenir attachés, huit doigts totalement emmitouflés. Deux pouces nus, impérativement maintenus levés, semblent dire : ça suffit ! De l'aîne des cuisses, à la pointe des pieds, les membres inférieurs exposent une démonstrative et ravissante image, ce sont deux momies identiques et suspendues en hauteur à la sagesse d'une potence.

Reste intacte, la partie centrale du corps, mais il faut toutefois que les fessiers s'adonnent eux aussi, à la contribution générale du malheur. Ils seront le terrain de jeux favoris pour les infirmières, adeptes chevronnées de piqûres, c'est une raison de maudire

davantage cette prison-hôpital, qui n'est autre que l'essaim de ces infirmières, une catégorie particulière de bonnes guêpes blanches.

L'amusement est à son comble, lorsque la séquence de publicité télévisuelle vante les mérites d'une soi-disant inégalable assurance complémentaire santé. Il deviendrait presque nécessaire que je retourne à mon rêve, pour en faire profiter ma pitoyable victime. J'interromps ces menteuses propositions publicitaires et je reviens à mes vacances ordinaires, l'esprit submergé d'incertitudes, de doutes et de questions.

Ma main gonflée a pris forme, je ne sais plus exactement quel était mon rôle dans ce rêve vagabond, le lancinant et persistant petit mal, me rappelle être coupable de lâcheté, j'ai abandonné mon valeureux compagnon à son malheur. Pourtant au souvenir, j'étais plutôt la créature injuste, sournoise, vicieuse, habitée de la plus déplorable intention. Ce qui finalement ne peut provenir uniquement que de l'intelligence machiavélique humaine.

Me reste de cette pitoyable histoire, le choix embarrassant entre deux moralités peu engageantes, est-il plus valorisant d'être lâche, ou de se réjouir de devenir pervers ? Dans le cheminement ordinaire de nos vies, on est parfois confrontés aux options de ce même casse-tête, est-il plus sage de subir le mal ou de le donner ?

*Dans mon état second, je me crois le premier,  
J'ai les yeux qui s'en vont rêver au monde entier  
Et dans tous ces voyages, je perds la raison,  
Je suis dans les nuages de cet état second.*

## CONSIDÉRATIONS ÉCRITORIALES

Il me faut relativiser, reprendre le cours normal de ces quelques semaines de repos, reprendre le cheminement ambigu des ambivalences. Je me trouve dans la situation du randonneur qui vient d'escalader deux montagnes, deux importantes difficultés. Après ces deux aventures successives, je suis épuisé, comme avoir réellement vécu intensément ces deux rêves de composition. J'éprouve le besoin de traverser une grande plaine reposante, une zone plate dépourvue d'aspérités, façon de me préparer dans la sérénité à de prochaines escapades. C'est une pose, un bilan intermédiaire, je dois faire le point et maîtriser au mieux le déroulement de mes futures extrapolations que je me dois de composer, à mon habitude, de manière extravagante et bizarre. Depuis ces quelques jours de vacances, j'ai l'amère impression de vivre délibérément faux et absurde.

À vouloir se fabriquer des rêves d'improvisation, je me constitue une archive dérangeante, disparate, déstabilisante, elle en encombre mes pensées. Pour mettre de l'ordre dans mes rêves manquants, je parviens à l'effet contraire, je compose le désordre, j'en suis désorienté, ai-je sans le savoir, bousculé le peu de rêves sans souvenirs, qui occupaient mes nuits ?

Que pourrais-je faire d'autre que de vagabonder intensément dans ces décadences, je passe par accident de vie, ces vacances, cruellement seul. Cette solitude peut se supporter en occupant les bras, pour le jardinage par exemple, mais comment, parallèlement

retenir ma pensée, elle qui part systématiquement dans de lointains voyages ou dans de proches virtuosités extraordinaires. Faut-il pour écrire juste, se réfugier dans des états seconds, se résoudre à utiliser tant d'éléments de faussaires ? Ces absurdités, je les affectionne, parce que les rêves utilisent parfois ce même genre d'ingrédients et de circonstances, il me faut, même pour arriver à leur hauteur, les travailler volontairement machiavéliques. Je voudrais grâce à mes égarements bizarres, parvenir à une certaine divinité, me retrouver parfaitement contraire à toute logique, c'est la chasse aux évidences qui sont, elles, le terreau de la platonique et écrasante réalité. Finalement, j'écris mes absurdités pour compenser le côté terre à terre de la normalité, à se complaire dans la béatitude elle en devient provocante, elle déclenche en moi une révolte. Je ne veux aucune assurance, je veux du risque, car dans le risque, on risque aussi d'être bien, d'être mieux, de s'élever au-dessus, dans cette perspective, on se bat, et ainsi on vit fort, intensément.

Rien n'est plus lancinant et lassant que la certitude, il me faut à tout prix la contredire, la dénigrer, l'obliger à mentir, pour me nourrir enfin d'irrationnel.

Ainsi, je sais approximativement, l'ordre et le déroulement de ce que je vais vous raconter, à quelques mensonges près, j'ai déjà imaginé l'essentiel. Mais à tout moment, je laisse la porte ouverte à mes affabulations, intervient alors la surprise d'une historiette annexe qui vient s'agglutiner par le plus pur des hasards, au sujet principal. Je malaxe ces ombres pour trouver plus de reflet à moi-même, je suis surpris d'étranges découvertes, je rencontre une nouvelle idée, pour peu qu'elle soit surprenante et lumineuse, cela me permet d'orgueilleusement me prendre enfin pour une lumière. C'est important et primordial, d'ores et déjà je me fais plaisir et j'espère, par une espèce de porosité naturelle, parvenir à éventuellement faire profiter du même plaisir, le lecteur.

Je suis ainsi parti dans une croisière exotique qui me donne le vertige, lorsque se lève le stylo, que mon papier reste obstinément

blanc, c'est pour interroger par la pensée la suite de mon histoire. Si je n'ai pas de réponse, le silence s'installe, insistant et déprimant, interrompu par un bruit tout à fait étranger et stupide, un cri d'oiseau, un chien au lointain qui répète bêtement ce qu'il disait les jours précédents. Étrange constat que de s'apercevoir que nos évaporations internes sont bruyantes au point de couvrir parfaitement les bruits inutiles venus de nos extérieurs. À réfléchir, ce filtre ténu veut dire : tu n'auras pas la suite, débrouille-toi, je te laisse dans ton désert sidéral.

Je ne peux me résoudre à mettre déjà un point final à mes histoires, c'est beaucoup trop tôt, jusqu'ici, c'est dépourvu de tête, s'il n'y a pas de queue, cela deviendra inexploitable, un vol d'oiseaux migrants, sans idéologie climatique, sans décollage, sans atterrissage, sans but. Finalement nous avons un ordinateur puissant dans la tête, les idées nombreuses, variées, multiples, il les possède, mais il nous les distribue dans une parcimonie avare, fier de sa supériorité qu'il veut nous affirmer, par sa distance suspecte, intimidante et silencieuse. Nous n'avons aucune rupture de connexion avec lui, mais à cause de son ininterrompue dysenterie cérébrale, on s'embourbe dans de provocantes contradictions.

Pour subir une telle profusion de malversations, il doit y avoir au moins deux personnages là-haut, le patron et sa secrétaire, je les soupçonne même parfois, d'user d'une relation extra-conventionnelle, ils se cachent de moi, ravis de ne pas tout me dévoiler. Ce sont certainement deux âmes complices ; ils se défendent d'exister, et insidieusement se permettent de m'apparaître parfaitement réels, sensibles, sentimentaux, humains. Noyés dans leurs propres neurones, ou habitants clandestins de ma propre cervelle, ils manœuvrent les fichiers de ma mémoire, de mon intelligence, classent sans arrêt, mais dans un ordre et suivant des critères qui sont les leurs. Quand je cherche une idée, une suite, ils me donnent, non pas ce que je réclame, mais volontairement et malicieusement, que ce qui m'interpelle et m'embrouille, c'est leur manière de m'imposer une absolue soumission à leur dépendance.

C'est la seule plausible explication, pour justifier nos relations avec nos pensées intimes, personne n'y est épargné, nous avons souvent l'étrange impression d'être plusieurs au moins, habités de deux perturbateurs patentés. L'un d'eux agit, l'autre observe, critique ; quand on se tape sur un doigt en enfonçant un clou, ne se dit-on pas : tu le savais, tu t'y es mal pris, t'es un idiot, tu ne t'écoutes même pas. On se rend alors compte que nos pensées volages et secrètes sont contaminées par une autre dimension que nous ne contrôlons plus. On se satisfait, sans la comprendre, de cette brume, sans nous méfier de cette petite joie immatérielle, de regarder d'un air moqueur, notre être parallèle et animal, qui accomplit des actes tellement anodins et évidents, qu'ils en deviennent futiles. On est ainsi partis, sans nous en rendre compte, dans une séquence de distraction profonde, on a un objet dans les mains dont on ne sait que faire, ou, on se déplace vers un endroit, pour, on ne sait plus pourquoi.

Pour l'écriture, combien de fois, lorsque l'on cherche désespérément un mot, un des deux locataires de notre haute tête, peut-être même les deux, pour nous faire enrager, envoient un ou deux mots voisins, tout en dissimulant parfaitement le mot juste. Il en va de même lors d'une conversation, on en arrive même plus à nous exprimer correctement, le bon mot nous manque définitivement. Une telle pertinence prouve leur capacité sensorielle, avec une suite parfaitement logique, dans leur démarche de faussaires avertis. L'air de rien, dans un hasard suspect, demain ils vont nous envoyer le fameux mot manquant, mais alors ce sera dans une nouvelle phrase, là où il n'a pas non plus tout à fait sa place.

Parfois, dans une affolante euphorie, les idées et les mots arrivent à pleine vitesse, dans une espèce d'avalanche, serrés et enchevêtrés ; ils sont impossibles à contenir, à retenir, on ne peut les dire, les suivre ou les écrire, c'est une hémorragie totalement désordonnée. Pour nous parvenir avec une telle vélocité, ils doivent forcément avoir été préparés de longue haleine, avec de subtiles précautions, de telle manière qu'il nous soit inenvisageable d'espérer arriver à en

prendre un quelconque contrôle. Et pourtant, ce n'est pas faute de ne pas avoir essayé : dans mon cas, pour l'écriture, ma plume se hâte, légère, facile, heureuse, déconcertée par cette soudaine agilité, mais très vite, vient l'amertume de savoir, dans un tel éparpillement, avoir perdu l'essentiel.

Je ne peux contenir cette cascade débordante, qui force, impose et passe, poussée par les rêves pour réhabiliter les lointaines et autres déclinantes nostalgies. Dans ce flot, les trois quarts des idées, astuces et autres pépites, sont perdus à jamais, dans un déplorable gâchis. J'ai alors la désagréable impression que ma tête s'est condensée, les vapeurs intéressantes qui s'en échappaient se sont transformées en gouttelettes insipides, neutres, renfermant un alcool insignifiant, fade et figé. Lui qui s'annonçait puissant et goûteux, il m'aurait été agréable de le savourer, je vous en aurais gardé les plus subtils bouquets, les plus inattendus parfums. Et voilà que je ne sors de cette vapeur froide, que d'impénétrables glaçons. Plus rien ne vient, je suis devant un mur gelé, la page reste désespérément blanche. Je ne capitulerai pas, j'ai trouvé la parade, l'échappatoire constructive à cette nouvelle impasse, je vais parler, de tout et de n'importe quoi, dans le désordre, cela deviendra incompréhensible, indéfinissable, même pour moi.

Je laisse reposer cette inextricable broussaille jusqu'au lendemain, ou, jusqu'à avoir la force de remettre le nez dedans. Et là, comme par enchantement, comme si un lutin distrait avait négligé la protection du code secret, la clef du mystère, soudainement, en recoupant, regroupant, ajoutant, cela prend un sens inattendu, surprenant et finalement intéressant. Cette réussite m'interpelle, d'où vient-elle ? De ces deux personnes là-haut dans ma tête qui se moquent de moi, se servent de moi pour rire, pour jouer, pour se distraire. Après m'avoir outrageusement piqué mes beaux rêves de nuit, voilà qu'elles me composent des labyrinthes confus d'historiettes dans le désordre le plus total, cela afin de me mettre à l'épreuve, de me tester. Alors

comment s'étonner de la construction informelle et déroutante de nos vrais rêves de nuits ? À notre insu, nos deux personnages s'en donnent à cœur joie. Dans leur nuit qui est finalement la nôtre, sans notre contrôle, ils font absolument tout ce qu'ils veulent, ils s'éclatent sans jamais se laisser débusquer.

Dans leurs jeux préférés, il y a aussi ces réveils en plein cafouillage, lorsque l'aube surprend et trouve notre esprit totalement retourné, dans une panique affolante. Je les soupçonne de rire aux éclats, à se parfaire dans leur talent pour endoctriner nos neurones, ils jubilent quand ils nous entendent dire que nous ne savons pas où nous sommes, avant notre café, on ne sait plus qu'elle est notre page. Ils nous ont laissé la bibliothèque en friche, plusieurs fichiers volontairement abandonnés, éparés au milieu d'un désert brûlé de la torpeur de la nuit. Je me sens perdre lamentablement à ce jeu de dupe, et pourtant, j'en suis heureux, cela prouve que je suis le moins fou des trois.

Après tout, je suis assez content de ma thérapie, je me rends compte que je dérange, je suis à contre-courant de leurs malicieuses perfidies, je parviens à bouger les lignes.

Il ne faut pas pour autant que je baisse la garde, je me dois de composer dans mes vagabondages de pensées de jour, des histoires aussi improbables et complexes que les leurs, je dois imiter leurs recettes, les confondre aux miennes, afin que, aucun de nous ne devine où finit le rêve, où commence la réalité.

*Seul dans ma peau, je me trouve trop, je suis plusieurs,  
Je me restructure, je me rebrûlure, je me froideur,  
Je suis le héros de ma vaste peau, je suis vainqueur.*

## ENCYCLOPÉDIE

Mon embarrassante situation intermédiaire me pose devant le besoin de m'octroyer un répit, j'analyse mes récents écrits, et je suis bien obligé de concevoir que je m'expose à la vulnérabilité de mes incompétences. Je crois avoir été imprudent de me raconter, de vous raconter ces rêves fabriqués de toutes pièces, sans me documenter davantage sur le mécanisme complexe du rêve réel. Il est toujours fortement conseillé de bien connaître un ennemi, pour espérer parvenir à prendre le dessus, lors du combat. Il me faut consulter minutieusement le chapitre consacré aux rêves, dans une honorable encyclopédie de médecine, que j'ai la chance de posséder. Je vais essayer de vous transmettre des extraits, de ce que je crois important de vous révéler. Ce qui va suivre va être largement influencé, par cet apport de connaissances sulfureuses.

J'apprends qu'il y a un contenu manifeste du rêve, ce serait la partie dont on se souvient ; dès cette première information, je me sens en cruel déficit. Je n'ai en effet, de mes exploits de nuit, qu'un résidu de souvenir comparable à celui de la célèbre mémoire déficiente du poisson : dès les premières secondes de mon réveil, il ne me reste plus rien. Il nous faudrait paraît-il creuser et analyser ce contenu (celui que je n'ai plus) pour remonter jusqu'au contenu latent, donc réel. Cela revient à dire qu'il faut accomplir le mouvement inverse du rêve, moi qui pense que mon cerveau est déjà limite en marche avant, qu'advient-il en marche arrière ? Cette manœuvre est

indispensable pour trouver nos erreurs, elles sont la raison de notre inconscient, ainsi pour devenir raisonnable, on doit nager parmi nos fautes. Drôle de signification, complexe et limitée, car le rêve paraît-il ne prédit rien, il réalise un souhait et construit à sa manière notre sommeil.

Tout ceci ne nous permet pas d'accéder aux profondeurs de l'âme, elles sont trop abyssales ; par rapport, notre corps n'est alors qu'un mince vêtement de chair. Nous n'avons pour toutes idées claires, que de minuscules îles qui surgissent au milieu d'un océan d'idées obscures. Tout ce que l'on ne sait pas, tout ce que l'on ne veut pas se donner la peine d'expliquer, devient l'inconscient, à comprendre cela, le mien est incommensurable. Hors de cette conscience, nous n'avons paraît-il aucune vie psychique, cela ne m'étonne pas, notre mental nous prouve à longueur de vie, son incroyable puissance. Le rêve n'est que la traduction d'un vouloir inconscient, véritable exutoire des faits refoulés évitant ainsi l'installation d'une ravageuse névrose.

Ouf, j'ai eu chaud ! Même en ne me souvenant pas de mes rêves, j'ai pu reconstituer, avec un arbre ou une guêpe, déjà deux histoires qui m'ont sauvé d'une ravageuse névrose. Si je veux échapper à ces atroces débordements, à la fin de ce paragraphe intermédiaire d'apprentissage, il me faut impérativement repartir dans les délires de nouveaux rêves de composition. Au fil de mon instruction, je vais de découvertes en surprises, le cerveau est paraît-il une machine, une usine : un ensemble complexe qui parfois fonctionne, parfois lutte, parfois succombe. Si j'analyse le mien, je le soupçonne de fonctionner mal, peu et fou, il ne lutte plus, il a dû déposer les armes, et surtout, il doit avoir succombé depuis longtemps. On est paraît-il parfois conscient de ses gestes, mais on en ignore la raison, heureusement que cette logique ne s'applique que pendant nos rêves !

Mais cet inconscient travaille tout de même dans la logique, même de manière mathématique, de manière concrète et avisée, avec

une bonne proportion de ruse. Ce travail en coulisse nous amène des idées, des propositions, des exemples, pour ma part, il y en a à profusion, jusqu'à m'embrouiller. On y trouve des actes de méprises (erreurs) et des actes du hasard, mais cela garde un certain sens, et peut s'interpréter, ce sont des intentions que l'on veut cacher à notre conscience. Elles ont leurs sources dans les désirs et les complexes refoulés, semblables à ceux des symptômes, des fantasmes et des rêves.

Voilà que je commence à comprendre comment j'ai pu me faire violer par un arbre. Notre activité sexuelle, dite normale, contient toujours une part de perversion, chaque individu que l'on croise, d'apparence équilibrée, ne l'est que de manière fragile.

Il porte en lui les germes ténus, d'une ou de plusieurs variétés de névrose. On possède à la source une certaine et souterraine excitation du corps et les racines de ces névroses latentes ; cela a pour but de les supprimer, ainsi que leurs excitations. Pour parvenir à la rémission de mes curieuses névroses, il a donc été nécessaire de me mesurer à une forêt de pervers, et à une guêpe infâme !

Pour décrire correctement tout ceci, on manque de vocabulaire, l'homme de jour n'arrive donc pas à expliquer ses propres dérives de nuit, la juste manière n'est pas à sa portée. Pour nous cela devient en quelque sorte, trop irréel, trop merveilleux, trop terrifiant, mais il est toujours trop. Dans l'essai d'un récit de rêve, notre réduction obligatoire transformera malheureusement le sublime en vulgaire. Chez le commun des rêveurs, il y a rabotage naturel de toutes aspérités intéressantes.

À apprendre cela, je deviens vraiment content de moi, je ne réduis pas, je multiplie, du confetti disparate de ces brisures de photos nocturnes ou siesteuses, je reconstruis des histoires complètes, extravagantes et inimitables. Je vous ai mis en scène une guêpe intelligente, avec tous les revers incontournables de cette intelligence, comblée par un machiavélisme exécrable et vicieux. Quant à mon arbre, il était plutôt exubérant et avait des tendances sexuelles

entreprenantes. Dans mes prochaines inventions, je promets de me tenir, et en même temps, je souhaite ne pas y arriver !

J'apprends également que les scènes de rêves, les pièces de théâtre en plusieurs actes, ont en quelque sorte des ratées évidentes qui peuvent paraître presque volontaires et destinées à nous déstabiliser.

À un point tel, que l'on a du mal à les expliquer correctement, on se croit alors obligés, pour les compléter, d'inventer des raccords approximatifs. Je me trouve ainsi dans mon intervention préférée, j'adore profiter de ces ratées, pour les combler, non pas de raccords approximatifs, mais de wagons plus lourds et plus spacieux que la locomotive. Il est vrai que l'idée surprenante du point de départ du rêve, reste extravagante, il y a des vues et des choses qui n'ont pas d'équivalents dans notre existence. C'est justement ce qui a retenu notre attention, ces aberrations, on va les considérer à tort comme des mensonges divins, alors qu'il ne faut pas comprendre cela de cette manière primitive. Ils veulent nous faire adopter des coutumes bizarres ou barbares, mais ils ne dévoilent finalement qu'une aventure individuelle qui ne veut se plier à aucune règle.

Le rêve c'est une autonomie, une voie royale pour nous mener à notre inconscient, on est surpris par le sujet du rêve, mais on s'accoutumera facilement de l'absurdité de ce qui s'y passe. Par deux fois j'ai déjà bien creusé cette ineptie, mais je me rends compte qu'il est de mon devoir d'aller plus loin. Pour être pris au sérieux, un rêve se doit d'être emporté par l'égarement, la folie et l'inimaginable. Si je veux prouver cet imaginable constructible, il me faut pour cela remettre en creux chacune de mes idées, recommencer encore, me surprendre moi-même de mes profondes pensées originales, curieuses et inattendues.

Le rêve légitime est quant à lui, dépourvu de moralité, il n'a aucun bon goût, il se dit franc, mais il a pris des chemins détournés pour s'exprimer.

Il a su se faire comprendre par un certain langage de l'inconscient ; la difficulté vient quand on doit définir de l'inconscient son contenu.

Les rêves semblent posséder une connaissance infiniment large de tous les événements, de toutes nos possibilités. Ils paraissent habiter en notre centre de réflexion, d'où il peut appréhender les plus proches et les plus éloignées réalités humaines, il nous reste à se demander comment en traduire l'étonnante controverse.

Le rêve devient ainsi le conservateur omniscient d'une immense bibliothèque, il est le dirigeant de l'instance, qui choisit le matériel d'une manière sûre, et le compose dans une stratégie habile. Dans sa bibliothèque dont il faut se demander si ce n'est pas plutôt la nôtre que l'on a, dans une confiance totalement aveugle et imprudente, confiée à un gérant que l'on appelle cerveau. Selon quel critère va être choisi le sujet de nos délires, dans quel objectif vont-ils habiller nos nuits, comment savoir entre ces rêves et le cerveau, qu'elle est leur étonnante manière de fonctionner ? Avant d'aller dormir, il ne nous vient pas à l'idée de commander sur mesure, et dans un but précis, le rêve de notre nuit prochaine.

Dans cette réflexion, on se découvre les malheureux et stupides propriétaires d'une usine, dont on ne possède ni les clefs, ni les commandes. Mais de toutes les façons, sont alors conservés dans ce temple de la connaissance, les rapports concernant tous les événements de notre existence, toutes les petites remarques de notre vie quotidienne, ainsi que l'état exact de nos entreprises.

Les impressions déduites par nos sens y figurent également, notées immédiatement, stockées, reléguées, classées dans un ordre secret, dans le refuge de l'une des nombreuses étagères. Lorsqu'on en demande une consultation, cette instance supérieure va se faire prier ne pas nous aider dans cette recherche, prendre plaisir à nous voir repartir bredouilles. Cela je l'avais deviné.

Les informations sont réservées aux créations et aux créateurs de rêves, ils vont, eux, saisir au passage et rapidement, le nécessaire avec grande perspicacité. Il y a pourtant là nos propres informations : observations de nos vies citadines et complexes, de notre implication

envahissante dans le travail, de nos rapports avec la nature, avec nos lectures, romans, revues, journaux, échanges avec les autres, conversations et réactions multiples venues de l'extérieur. Ce sont mille détails qui semblent inutiles et seulement entr'aperçus, qui néanmoins restent disponibles, toute notre éducation, tout notre passé, soi-disant oubliés mais qui sommeillent en nous. Personne ne peut savoir ce qui pourrait, ce qui paraît être à tout jamais enfoui dans les archives de son âme.

Mais cet archiviste puissant tient tout cela, non pas à notre disposition, ou de façon parcimonieuse, mais à la demande gracieuse de nos rêves. Il peut à tout moment faire jaillir ces éléments dans un de ceux-ci, les animant à nouveau de sa force. Ce grand archiviste n'a pas seulement à son service les faits et les images de notre passé, mais il semble encore posséder la connaissance de tout ce qui n'a jamais pu se produire. Serait-ce dans une curieuse transmission générative et héréditaire, qu'il a pu s'entourer de puissantes images ancestrales de toute l'histoire humaine ?

Même si l'on se résout à une affirmation aussi audacieuse, l'existence du rêve n'est pas résolue, quel est son pourquoi ? Quel machiavélisme sollicite notre esprit, et donne sans réfléchir, carte blanche à ce grand archiviste, comment, pourquoi et pour qui travaille-t-il ? C'est là que réside le problème essentiel. On a même l'impression que cet inconscient travaille volontiers de jour, le moindre endormissement diurne est habité par le rêve, à croire celui-ci avide de compensation ; ce vacarme lumineux semble le déranger dans sa continuité dans un premier abord, mais cette lumière semble en même temps l'alimenter en énergie. La partie du rêve dont on ne se souvient pas est inexploitable, mais semble bien plus importante. L'archiviste n'a-t-il pas occulté le plus compromettant, le plus inavouable, ne faut-il pas, par l'imagination, le compenser ?

C'est exactement ce que j'essaie de concocter depuis le début de ce livre, avec plus ou moins de bonheur. La tâche est loin d'être facile, d'autant plus que l'iceberg de mes rêves a une proportion de

partie immergée, et donc invisible, encore plus disproportionnée que la normale. À savoir maintenant cette immense partie occulte être uniquement composée d'éléments inavouables et compromettants, je me retrouve dans des interrogations amères. C'est apprendre que se déroule en nous et à notre insu, une conférence nauséabonde sur des sujets qui nous restent inconnus. C'est en quelque sorte un jugement de nos travers, sans nous donner la possibilité de nous défendre. Venu d'un extérieur douteux, le rêve se manifeste sous la forme d'une succession d'images à la fois nettes et imprécises. À l'intérieur de ces images, il y a des détails minutieux, des vagues de brumes et des obscurs impénétrables, qui nous posent dans des interrogations récurrentes.

Les rêves semblent être pensés en couleur et vécus en noir et blanc, voilà pourquoi je ne me souviens d'aucune couleur de mes rêves, ce sujet me déçoit donc m'intéresse, il va falloir que je développe ! Le rêve renvoie à un absolu aux actions douteuses, dans un ordre volontairement discutable qui a pour but essentiel de perturber notre pensée logique. Perdu dans les contours peu tracés de l'esprit, il évoque des significations symboliques innombrables, multiples et contradictoires, il ne dit pas, il suggère et malicieusement nous laisse dans le vide.

On rêve ainsi 4 ou 5 fois par nuit, en oubliant jusqu'à la racine de la grande majorité des sujets, et même parfois tous, avec une impression toutefois incertaine de n'avoir jamais rêvé. Sommeil et éveil sont faits d'une structure très proche, seules quelques secondes les séparent. Pourtant cet intermède minimaliste semble amplement suffisant, pour que ce rêve cachotier garde tout son mystère. La privation du rêve semble pratiquement impossible et en tout cas dangereuse, mais la question du pourquoi n'a pas sa réponse. Donc totalement utile et même indispensable, il reste pernicieux, il sait nous tromper, il possède une malice performante, il va même nous offrir des fantasmes avec des symboles opérant des comparaisons aux attributs du sexe, mais va savoir trouver des fonctions poétiques

pour parvenir à tromper notre censure. Il garde une représentation saisissante de nos problèmes, il condense divers éléments de notre vie affective pour exprimer un conflit, le tout réalisé en peu de temps, dévoilant un savoir particulier pour tenter précipitamment d'apporter une ridicule et étonnante solution.

Le rêve sait et peut s'accaparer d'un bruit réel, il s'accommode par exemple de la sonnerie du réveil, il l'intègre astucieusement, la saisit au vol ; dans son scénario en cours, il va ainsi décider à notre insu, si cela doit ou non déclencher notre éveil. Où trouver dans le monde pourtant érudit de la cinématographie, un personnage aussi astucieux de l'improvisation ? Ce performant mystificateur va savoir réussir l'intégration parfaite de ce bruit dans sa propre imagination, et permettre l'accaparement de celui-ci, au point de nous laisser poursuivre paisiblement notre sommeil. À l'inverse, il va pouvoir nous réveiller en pleine nuit, en mettant en scène des situations désagréables, insupportables au point de déclencher notre révolte par un sursaut qui nous surprend terrassés d'angoisse et de peur.

Dans un autre registre, il va encore élever sa capacité de fringant dominateur pervers et averti. Après avoir lui-même mis en œuvre une délicieuse situation, dans laquelle on se vautre dans un plaisir rare, il casse soudainement le film, sacrifiant son œuvre à son meilleur moment, pour nous poser dans la frustration d'un réveil brusque, injuste et injustifiable. Néanmoins, bien que plus rarement, il se range parfois à nos côtés, il peut ainsi nous permettre une compensation, gommer notre timidité, il va nous aider, éloigner les tabous, nous procurer ce qui habituellement se refuse au réel. Il se peut même que certains rêves deviennent lumineux, et apportent de justes solutions à nos problèmes, il faut alors savoir mettre à profit cet enseignement sans toutefois être totalement sûrs de suivre le bon filon.

Certaines personnes sont capables de grands rêves, quand elles s'en souviennent, elles aiment les raconter, ces rêves sont :

La liquidation du passé, la compensation dans le présent, la préparation de l'avenir, avec toujours le contenu manifeste (ce que le rêve raconte) et le contenu latent (ce que le rêve cache).

Cet éclairage encyclopédique va sans doute m'aider pour la suite de la réalisation de mes écritures. Je vais essayer de m'appliquer à composer des rêves, aussi près que possible de l'irréalité, je vais tenter de sournoisement confondre, et de me faire confondre au point de me perdre.

Finalement, j'avais raison lorsque je parlais de deux personnes dans ma tête, un farfelu et sa secrétaire, mais à bien réfléchir, l'archiviste nous dévoile une bande de copains. C'est en quelque sorte le club des cinq, non pas au bord de la mer, mais au fond de moi-même, de nous-mêmes. Comment savoir exactement qu'elle est la distribution exacte des rôles ? Qui est archiviste, qui est patron, qui sait le mieux rêver : le cerveau, le cœur, l'âme, la pensée ou l'esprit ? Je n'ai pas la réponse et malgré certaines de nos affirmations, malgré certaines déductions incontournables de sommités, on nage dans des interrogations sur notre propre inextricable et définitive complexité.



*Genève tu es heureuse, fille d'eau généreuse,  
Et ton Léman fidèle, veut rendre l'écume au ciel.*

## **J'AI DES FOURMIS AU PILIER**

J'abandonne mes tendances bucoliques, le charme rare de l'oisiveté s'apprécie en variant à l'infini nos nombreuses activités.

Cependant je ne peux ni ne veux quitter ma région, les images de cet environnement familial sont idéales pour me composer du rêve nouveau. Revenir sur ce qui a marqué les jours de mon chemin de vie est pour moi une thérapie des plus profitables, la nostalgie est l'une des plus douces caresses.

Même en plein centre de la ville de Genève, la nature est encore là, entreprenante mais contrariée par la prétention des hommes. Ils ont mis en route, comme toujours à la belle saison, un immense brumisateuseur qui distribue généreusement une ambiance de rafraîchissante humidité. Sous les taches mouvantes de l'ombre bienveillante de diverses essences d'arbres majestueux, s'étirent les parterres de roses. Dans la candeur matinale, elles arborent leur fier regard coloré de splendeur. À mesure que la journée monte, elles courbent leur posture pour s'incliner au soir sous le poids de leurs parfums et de leurs peines secrètes. Comme pour mettre le temps en vacances, tour à tour, les nombreux touristes immortalisent dans leurs photos, les bouquets approximatifs de l'heure fleurie mais fatiguée, de l'horloge nonchalamment allongée sur la pelouse. Quelques voiliers se balancent sur la peau tendue et ourlée du lac qui se prend pour une main ouverte, tremblante et attirante. Elle est chatouillée par le picotement de quelques cygnes qui se bercent en semblant

picorer du moucheron. Quand mon regard se pose sur le couchant du soleil, cette douceur langoureuse se change en soupirs. Le soir va venir effacer ce miroir d'acier étincelant mais tremblotant, comme apeuré par l'émail noir de la nuit.

J'ai passé la journée de promenade dans cette ville qui est le berceau de mon travail depuis bien longtemps.

Pour le repas de midi, j'ai rendu une visite appuyée à l'un de mes plus chers enfants : le bâtiment du « BIT » ; sa construction, idéalement posée en mes souvenirs, est restée sans doute comme le plus important édifice auquel j'avais participé. Il a marqué définitivement, tel un caillou monumental, ma vie des métiers du bâtiment. En s'évaporant, la sueur du travail donne de l'importance aux tâches pour lesquelles elle s'échappe. Dans chacun de ces chantiers, et dans celui-ci en particulier, il y a des images, des souvenirs, des mots, des actions, des controverses, des hésitations, des collègues, des jours qui ont pesé plus que d'autres, telles des marques de virages ou d'intersections. Quand je viens en ces lieux, tout redevient actuel, le mot « hier » se distance soudain de plusieurs années, pour rejoindre aujourd'hui. Tout revient en vagues successives, inattendues, avec des mèches d'écume qui clignent au fond du cœur.

Le jour de l'inauguration de ce monstre reste comme un jour de naissance, contrarié par un bizarre sentiment de frustration imputable à la fin du chantier, cette inévitable terminaison était aussi synonyme d'irrémediables séparations. Cette ambivalence marquant définitivement ce jour d'une façon inoubliable et indélébile, après plusieurs années d'acharnement au même labeur, c'était le vertige du vide du mot « fin ».

L'esprit embrumé, ce soir je m'endormirai avec une multitude de petits souvenirs et de croustillantes anecdotes, et la certitude que certaines images marquantes de cette œuvre heureuse, viendra titiller les racines d'un rêve que je me promets de déclencher. Il faut que je brasse ma tête, que je secoue mes neurones, que je bouscule

la danse des songes, ceux qui se refusent à me rendre mes nuitées merveilleuses.

Je vais donc commettre, non pas un meurtre, mais une volontaire diversion, échafaudée de toutes pièces, jusqu'à arriver à me surprendre, à me déstabiliser, mélanger enfin ce que je vis à ce que l'on me cache. Il n'est pas facile d'être crédible dans la confusion d'un faussaire ! Comme je voudrais arriver à un tel point d'égarement, à ne plus savoir moi-même si ma supercherie est réelle ou fausse.

Incurvé dans sa longueur d'une courbe de 250 mètres, il est bombé dans sa largeur, c'est une embrouille heureuse et fière de la monotonie de la ligne droite. Vu de loin, ce bâtiment donne l'aspect d'une étrange et immense pièce métallique aux couleurs d'un acier structuré, le tout posé dans un environnement verdoyant et naturel. Un plan d'eau artificiel couvre les parkings ; les canards qui pataugent au travers des joncs et des nénuphars semblent être les gardiens appliqués des 1 800 fenêtres. Derrière celles-ci, les onze étages de bureaux sont de minisalles de conférences, pour discussions muettes, entre les secrétaires et leurs ordinateurs, pour la justice du travail dans le monde entier.

Allègrement, leurs doigts délicats dansent sur les touches de centaines de claviers, dans le pointillé d'un crépitement, les imprimantes accouchent de pages encombrées de mots. Après avoir été filtrés dans l'ombre de nombreux traducteurs, ces mots proviennent de quelques cerveaux de sommités internationales, orateurs talentueux des véritables salles de conférences, situées au pied sud du bâtiment, en rez-de-chaussée inférieur et supérieur. À l'opposé de cette zone de conférences, comme un deuxième pied à l'imposant bloc de bureaux, sont rassemblés les services généraux qui comprennent l'indispensable à l'autonomie de cette ville concentrée. Il y a là, restaurants, poste, banque, chaufferies, ateliers de maintenance, centre de contrôle pour la sécurité et la climatisation.

Pour suggérer un vide inquiétant entre ces deux blocs, sous le bâtiment principal, au centre, derrière de monumentales parois de façades vitrées et fixes, préside un immense hall des pas perdus.

Les 20 majestueux piliers donnent à cette liaison un air de cathédrale moderne baignée de lumière et de soleil. Toute la beauté et la particularité des lieux résident dans la forme tourmentée et élégante de ces piliers. D'une base ovoïdale plutôt modeste, ils s'élancent de leurs 9 mètres, comme autant de gerbes de pierres blanches en béton et graviers éclatés, contrariés par des nervures qui restent gracieuses, tout en s'élargissant à leur sommet pour porter comme autant de mains, la base du lourd bâtiment principal. S'ajoute à cette réussite architecturale, l'alignement courbe de l'ensemble des deux rangées de ces structures, donnant à penser à une concentration étrange de menhirs en cristal figé.

Cette prouesse technologique a fait douter d'incertitude, l'équipe d'architectes et d'ingénieurs en béton armé, en charge de ce projet. Pour se rassurer eux-mêmes, et surtout pour rassurer les clients : le « Bureau International du Travail », il leur a paru nécessaire de construire dans le parc, un pilier échantillon. Celui-ci, à la faveur du temps passé, s'est offert en décor environnant, une frondaison exubérante de taillis. Cet énorme tuteur en béton semble appeler les arbustes alentours à une vaine élévation pour un camouflage sérieux.

Aujourd'hui, j'en ai encore fait le tour et comme à chacune de mes visites, c'est pour moi un pèlerinage, une tradition, un symbole. Une immense fourmilière, grouillante de vie, s'est installée sous la protection du taillis entourant ce menhir moderne. Nerveuses et tourmentées, ces travailleuses semblent encore appuyer la signification de cette organisation internationale sur le sujet du travail. Animées par une ardeur qui pousse au respect, totalement absorbées par des acharnements courageux et convulsifs, leurs missions souterraines et secrètes veulent obéir à une urgence étrange et confidentielle.

En m'éloignant, je ne peux m'empêcher de m'évaporer dans la mélancolique nostalgie de ce jour de l'inauguration qui avait été l'occasion d'une mémorable farce.

L'équipe d'architectes était composée de sept personnes, un responsable général assez âgé, son suppléant et cinq collaborateurs

beaucoup plus jeunes, qui se partageaient la responsabilité de diverses spécialités de compétences complexes, de cette remarquable réalisation. Sans remettre en cause leurs valeurs professionnelles de haut niveau, cette jeune et joyeuse équipe composée également de collaborateurs, de secrétaires, imprimait à l'ensemble de l'imposante organisation de la construction, une communicante décontraction. Le plus érudit, mais aussi le plus exubérant et extraverti du groupe, était le premier suppléant du chef. Freddy se donnait avec saveur, une personnalité à deux visages, et malgré le sérieux et le respect vis-à-vis du grand chef, il restait le roi de la déconnade dans les rapports avec ses collègues proches en âge. Tout au long de la laborieuse construction, malgré le travail toujours accompli, l'habitude était prise pour des farces presque quotidiennes.

Le soir de l'inauguration, les successifs, ennuyeux et interminables discours avaient fini de trier et de séparer en groupes, les diverses affinités de l'assistance. Délégations de ministres du Travail du monde entier, représentants des mairies de Genève et du Grand et Petit Saconnex, fonctionnaires internationaux de tous organismes qui ne manquent pas en ce cœur de l'Europe.

Plus près des cocktails et des amuse-bouches en nombre que des discours, nous avons pris une certaine mais légitime précaution de nous tenir à part. Quand je dis nous, c'était le groupe d'architectes, de dessinateurs, leurs nombreuses secrétaires et les responsables d'entreprises liés à la construction, dont je faisais partie. La soirée de cocktails variés et à volonté ajoutait à l'exubérance des lumières de la cathédrale futuriste des pas perdus. Des spots intelligemment disposés donnaient encore plus de relief en nuit sur ces gerbes de piliers.

Les visages de tout cet entourage familial de constructeurs défilaient floutés dans leurs contours, mais nets dans leur présence, dans leurs rires de joies pures, mélangés de connivence subtilement alcoolisée. Les conversations s'entrechoquaient, s'enflammaient, chacun apportant une croustillante anecdote concernant les galères

de l'ouvrage de longue haleine. Cela ne manquait pas de déclencher des éclats expressifs bruyants et exagérés.

Les derniers verres se vidaient, les lumières de la fête s'effaçaient à la manière d'étoiles qui s'évaporent, dégradant avec elles le niveau sonore. Le bâtiment se chargeait de sombre solitude, à mesure que l'assemblée se dispersait, notre groupe entreprenant et volubile fermant la marche pour donner enfin foi à la fin de soirée.

La fraîche nuit nous donnait un coup de fouet bienfaiteur, les parkings se vidaient mettant en évidence ce que l'entourage de Freddy attendait avec une impatience discrète. Tournant le regard dans tous les sens, notre gai luron se grattait la tête, instantanément, le voilà pris d'une rage folle, celle de ne plus retrouver sa voiture. Amis sournoisement très conciliants, on l'accompagnait en évitant d'approcher le pilier échantillon et en prenant bien soin de ne pas diriger le regard en son sommet. Volontairement on le guidait vers des endroits de détournement, là où bien évidemment, il ne trouvera rien.

Avec des clins d'œil, cachés par des sourires convenus, on lui suggérait d'abandonner les recherches pour ce soir, là tout le monde consent à une grosse fatigue. Il va finir sa soirée en insultant sa mini, coupable de vouloir se dissimuler, et va se résoudre à s'en remettre aux bonnes grâces de la nuit, celle qui donne bons conseils, l'un de nous se faisant un malin plaisir de le raccompagner.

Copieusement inauguré, notre bébé n'en n'était pas pour autant totalement terminé, la liste des retouches était longue, et le lendemain, assidu, tout le monde se retrouvait, l'euphorie de la veille encore bien présente.

Tout le matin, l'esprit préoccupé, inquiet, Freddy chercha avidement sa monture, prêt à alerter la police mais hésitant à cause des doutes sur les effets des vapeurs d'alcool de la veille. Dans son entourage, nous avions de la peine à retenir nos rires : la mini trônait de manière triomphante sur le pilier échantillon. La dernière grue, complice, avait pris son travail bien à cœur, pour venir la déposer

délicatement sur cette plate-forme. Tout en se prenant au jeu, il a fallu l'intervention du chef des architectes pour arrêter la croustillante mascarade. En fin de matinée, il a fait afficher dans le couloir de leurs bureaux, une note de service interdisant au personnel de se parquer de manière illicite sur les ouvrages d'art du chantier. Il était temps, l'entreprise de maçonnerie avait programmé le démontage de sa dernière grue pour l'après-midi.

De tout ce monumental chantier, reste comme plus tenace souvenir, cette farce d'inauguration, j'étais heureux de remuer tout ceci, ainsi cette journée dans une ambiance citadine prenait fin. Je retournai à mes vacances ordinaires, dans ma demeure villageoise de frontière. Un repas du soir minimaliste en tête à tête avec moi-même, étrange dans mes pensées de solitaire, à peine dérangé par les épurations systématiques d'intelligences, attribuées par un programme de télévision quelconque. Je savais avoir accumulé suffisamment de fatigue et de brassage de mélancolie dérangeante, pour espérer me concocter de précieux rêves.

Cependant, en me couchant, j'avais déjà le stress de la certitude de demain : rien me souvenir ; c'était comme avoir préparé méticuleusement tous les ingrédients nécessaires à la constitution d'un repas gastronomique destiné à mon intelligence nocturne, en sachant pertinemment, le cuisinier attendu ne pas venir. À moins qu'il ne vienne à chaque fois, pour se régaler seul, en catimini, de sa secrète et savoureuse cuisine, avec l'égoïsme de ne rien me laisser partager.

Pour me donner l'eau à la bouche, peut-être me restera-t-il que quelques images floues, celles d'une entrée froide et lointaine, venue de la mer. Quelques petits relents de saveurs d'un plat principal, celui préféré d'une superbe volaille envolée et pour finir, quelques douceurs mielleuses d'un dessert subtil. Ainsi je vais bien encore rêver au moins trois fois cette nuit, et l'archiviste ne va me restituer, comme à son habitude, que trois malheureuses miettes. Alors comme maigre consolation, il me reste à vous raconter le rêve que j'ai fait,

ou que j'aurais dû faire, et en tout cas, voici le rêve dont j'aurais dû me souvenir :

*Je la détecte enfin, avec sa peur, parce que plus marquante en lumière, c'est l'étoile floue et inachevée du rêve. C'est le matin, j'arrive comme à mon habitude, parmi les premiers sur le chantier. Pourtant, déjà un attroupement autour du pilier échantillon se forme et s'interroge, mon regard se lève, le spectacle est saisissant. Tout son sommet est rongé comme déglingué, grignoté, décapité ; se désolidarisent et s'écroulent des morceaux de béton de toutes tailles. La voiture s'est enfoncée et s'enfonce encore, embrochée de toutes parts par les fers du béton restant, qui semblent la brandir comme un trophée. C'est une espèce d'usure rapide et nerveuse, le pilier fond comme neige au soleil, abandonnant au passage le trop-plein de ses ruines qui forment en son pourtour, comme un rempart conique composé de gravats. Il nous faut s'approcher pour comprendre ce qui se passe, pour savoir quelle est l'origine de cette imparable gangrène. Par milliers, par milliards, de monstrueuses fourmis épousent le pourtour des fers, avidement, elles s'infiltrant entre fers et béton, pour se nourrir de la rouille. Ce coton, poussiéreux et brunâtre, est immédiatement englouti, à les croire tenues par politesse, de faire honneur à un festin royal, elles en sont fourmillantes de plaisir. Comme de l'acier sorti d'un atelier de sablage, les fers libérés, décapés et lustrés de la zone supérieure, scintillent au soleil.*

*Le phénomène est loin de s'estomper, il s'intensifie, telle une déconstruction bien organisée, obéissant à une destruction systémique, la mini s'embrochant de manière inévitable et appliquée. Dans l'attroupement déjà déstabilisé de stupeur par ce spectacle incroyable, chacun de nous pense, inquiet, à l'arrivée imminente de Freddy. Que faire pour tenter d'adoucir sa première réaction ? On a l'esprit préoccupé par la peur de ses mémorables colères qui, pour une fois, seraient largement justifiées.*

*Ce serait mal connaître les rêves qui savent nous dérouter avec une ambivalence inattendue, d'autant plus que le filtre de mon machiavélisme n'arrange rien.*

*Il nous apparaît enfin, flanqué d'un large et surprenant sourire, semblant non seulement se prendre au jeu, mais en plus, en être solidaire. Après un déroutant et jovial bonjour, instantanément il comprend ce qui se passe, et devient complice impatient de la scène qui, en le soulageant, se termine. Cette démolition, c'est en quelque sorte un ascenseur descendant qui va forcément lui rendre son véhicule. Comme exaucé dans son vœu singulier, les roues de l'auto touchent le sol, un vent soudain, de la puissance d'un ouragan, transforme fourmis et gravats en nuages de poussières. Le pourtour de la voiture est ainsi parfaitement nettoyé, les fers étrangement désolidarisés du sol, toutefois ceux-ci, dans leur partie supérieure, sont restés solidaires de la mini. Étincelants de neuve propreté, ils arborent et représentent, comme de multiples mâts de drapeaux, toutes les couleurs des pays représentant l'organisation internationale, voiles colorées venues de nulle part, comme un cadeau du vent.*

*Il reprend naturellement sa voiture, à le croire au sortir d'un garage après une banale réparation. Dans son étonnante euphorie, Freddy prend le volant, et pour couronner nos interrogations, et surtout les miennes, il m'invite à m'asseoir à ses côtés. Sa bonne humeur va me convaincre, en ce cas, sa compagnie est toujours agréable et une promenade, pour fêter le lendemain inaugural, n'est pas pour me déplaire.*

*La route défile allègrement à une vitesse déraisonnable, s'installe le bruit du flottement des drapeaux, passagers clandestins marquant d'une certaine gloire, notre fuite apparemment injustifiée.*

*Les bruits comme les sentiments se chassent les uns après les autres, les précédents se noyant dans un profond oubli, on ne se souvient souvent uniquement, que de ce qui nous préoccupe. C'est maintenant le crissement douloureux des pneus, qui donne la sensation que l'on emporte la route, la chaleur produisant un effet boue au goudron,*

*les roues semblant s'enliser dans une profondeur déraisonnable, une vision absurde de rêve ! Cela ne correspond d'aucune manière à cette saison, on est au mois de novembre, on ne peut oublier la date d'une telle inauguration : le 12 novembre 1974. Ces incohérences me poussent à devenir impératif, pour demander des comptes à mon pilote imprudent.*

*Dans une certaine sérénité, avec un sérieux retrouvé, il va m'apporter calmement toutes les explications, une conversation étrange s'installe. Les mots s'embrumant de doutes, chaque précision se chargeant d'incertitude, à la façon des images de ce rêve surprenant, néanmoins il tente d'expliquer ce paradoxe un peu comme un coupable justifierait son crime : je suis bien obligé de me préparer un avenir, mon contrat de travail s'achève, le groupe d'architectes, que nous formons, sera dissolu dès la fin du chantier, derniers comptes bouclés, ce qui est tout proche.*

*Avec un ami ingénieur en béton armé, on a fait le projet d'une entreprise spécialisée en éléments de béton préfabriqués. Pour cela, Richard a mis au point une mixture liquide, concentrée, qui doit être ajoutée à l'eau de brassage des bétons. Ce produit, je l'ai testé en toute discrétion, lors du coulage du pilier échantillon. C'est une molécule d'origine végétale, dont les caractéristiques particulières sont proches de la betterave sucrière. D'après son étude, elle devait augmenter de manière significative la résistance du béton, cela avait pour but de diminuer les sections des divers ouvrages porteurs, et de fait, engendrer de substantielles économies, ce qui rendait notre entreprise terriblement performante.*

*Toute médaille a son revers, cet additif apparemment accélère et intensifie la formation de la rouille autour des fers, jusqu'à bourgeonner en extérieur du béton. Cette gangrène prématurée, inattendue et édulcorée, attire et devient le repas favori des fourmis qui sont aussi dévoreuses que travailleuses.*

*— Ton histoire est saugrenue et n'explique en rien ma présence à tes côtés ?*

— *J'y viens, j'ai besoin de toi, de tes connaissances en peintures, il est impératif que tu me trouves un antirouille miracle.*

— *Je t'arrête, peindre des fers avant bétonnage, ce n'est pas simple, pour rester efficace, il faut un antirouille qui résiste à l'acidité du ciment, la plupart d'entre eux vont être neutralisés et brûlés par cet acide. Je ne vois qu'un antirouille à base de résine polyuréthane, mais là on va avoir un autre problème, le béton n'aura plus aucune adhérence avec les fers.*

*Cette réponse et ces réflexions deviennent internes, mon rêve se mute en cauchemar, la connaissance barre la route aux rêves, celui-ci ne peut plus jouer avec la réalité, la toujours navrante réalité.*

*Une étude discrète sur mes ressentiments prend le dessus, il m'apparaît évident que la course de cette voiture doit s'arrêter, je n'ai aucune raison de suivre un Freddy qui agit comme un fuyard. Subitement, à sa manière de s'évader, tout s'éclaire, dis-moi Freddy, tu as aussi utilisé ton satané liquide pour tous les piliers du bâtiment ?*

*Et là, je n'ai pas de réponse, je dois me contenter d'une mimique qui me laisse dans un doute de plus en plus insupportable, une seule réaction négative, sa conduite approximative, dangereuse et vraiment trop rapide. J'ai la gorge sèche, le souffle coupé, sans argument pour apaiser mon jugement, pour ce Freddy qui semble se moquer de la moitié du monde. On vient de passer le col de la Faucille, on descend à tombeaux ouverts sur la route de Saint-Claude. Dans une plainte interminable, les roues abandonnent la route, un profond ravin nous accueille au travers des arbres, on semble s'enrouler dans les drapeaux de couleurs vives.*

*Pour s'en défaire et respirer, je fouille dans ces amas de tissus, cela me réveille, mes draps ont souffert, mais qu'il est bon de retrouver la stabilité de son lit !*

Avant de me laisser polluer par le réel de l'après-rêve, restent en moi, comme en stéréophonie, les derniers mots de mon pilote Freddy qui semblait agoniser. D'une voix traînant les échos de l'au-delà, il

me criait ses aveux : « Garde notre secret Gérard, les vingt piliers porteurs du bâtiment principal sont coulés avec la même composition de gâchage, tout va s'écrouler, mais ne le dévoile jamais, jamais, jamais. » La voix se perdait dans des résonances qui s'effaçaient vaporeuses, dans un éloignement qui de la même manière, effaçait enfin mon affreux cauchemar. J'ai eu besoin en urgence d'une vision de confiance, je fixe le radioréveil, on est le mercredi 7 juillet 1999, cela fait quinze bonnes années que cet imposant bâtiment est debout.

Après ce demi-réveil, il est important de rassembler mes idées, d'en faire une rétrospective rapide, ne rien en perdre. J'en suis mal à l'aise, il me reste un mystère particulier, celui que l'on ne perçoit que dans le rêve. Je piétine ces miettes pour me préparer à moi-même une farce, il me faut vivre et subir un rêve menteur et méfiant, je veux à la fois m'en débarrasser et m'en souvenir absolument.

Pour être sûr qu'elle ne casse pas, je dois dérouler lentement avec toutes précautions, la pellicule du film de ma nuit, pour déceler sa déterminante première image, la dernière voulait déjà tout effacer.

*Dame Nature a son aventure, Monsieur Osmose est virtuose  
Qui commande l'imaginaire des soirées de la terre ?*

## MONSIEUR OSMOSE

Ce tableau se décline en noir et blanc, le soleil était jaune, mais il vient de se noyer derrière l'horizon. Il y a une lourdeur étrange dans l'atmosphère, un ciel d'orage, des petits coups de vent, des coups de fouet tantôt timides mais parfois rageurs, tel un avertissement. Le climat de cette soirée est interrogatif, l'eau prisonnière de la piscine nous fait croire à des projets d'évasion, elle frissonne sans comprendre si c'est de peur ou de froid.

Sur la terrasse qui occupe le pourtour de ce plan d'eau, s'anime la ronde du service, une brigade déguisée, harmonieusement vêtue de noir et de blanc, danse autour des tables. Elle accourt au moindre caprice de ses convives, naturellement humaine mais néanmoins rapace, les nourrir et les désaltérer semblent d'une urgence suspecte. À croire ce joli monde à la merci d'une soudaine et cruelle famine, on est manifestement dans la mascarade d'une menteuse dépendance. Il y a des rumeurs, des éclats de rires retenus, qui se libèrent au fil des minutes, les liquides qui se tarissent au fond des verres, délient les langages. Un pâle éclairage compense timidement la perte des dernières lueurs fuyantes de la journée radieuse qui, à regret, vient de mourir. La soirée de ce restaurant, arrosée, gastronomique et gustative, se détourne maintenant pour sa phase solennelle, s'est détaché le maître des lieux, il vient en orateur à l'estrade.

Un discours, intelligemment préparé de mots choisis et flatteurs, a permis un respectable silence de politesse, dévoué, le service

s'est interrompu. Le devoir de patience des premiers mots entendus s'épuise, des rictus nous tracent la nervosité sur les visages.

Le beau parleur perd peu à peu sa superbe crédibilité, il est temps que le discours prenne fin. Les derniers mots sont presque interrompus, par le prompt mais hypocrite applaudissement qui était déjà là, tout près, placé en embuscade. Son crépitement hâtif et disparate, traduit une folle envie d'enfin passer à autre chose.

La mécanique du service, des bruits qui flottent, des éclats de voix, reprennent doucement leur place, et osent s'enhardir, à croire bientôt installé de tables en tables, un concours de décibels. Sur l'estrade, un fier piano blanc nacré vient de trouver son complice. Il salue l'assistance dans une aisance souple, et une prestance remarquée. Il est habillé d'un costume blanc d'une subtile élégance, son regard franc et éclatant appuyé par des yeux rieurs, marquant un visage de couleur noire. Son imposante stature vient de jeter sur cette soirée, une dominante impression de maîtrise. D'un geste calme, assuré et réfléchi, il ouvre la lèvre supérieure du piano, qui lui dégage un large et avantageux sourire. Immédiat, l'envol de douces notes provoque un demi-silence, ses mains noires dansent allègrement sur les touches blanches. La soirée se teinte exclusivement de ces deux couleurs nobles, tout en prenant l'aspect d'une carte postale ancienne. Le piano s'impose, il est promu chef d'un orchestre invisible ; maintenues dans ce parfait contrôle, toutes les ardeurs des convives semblent apaisées par ce thermostat musical.

J'ai oublié de vous dire, que ce restaurant en terrasse autour de la piscine, se trouve en bordure de l'océan. Ce cadre merveilleux, habituellement étincelant de bleu, est entré dans une nuit noire, mystérieuse, riante, sous les lumières qui tournoient depuis le sommet du phare posé au loin, sur les derniers rochers de la rade. Comme trempés par des vagues de suies, les reflets sombres de ces roches, deviennent le miroir inquiet des pensées de l'assistance. Le coup de frais du soir, après les dernières heures tièdes, semble imprimer les rumeurs assoupies d'un crépuscule, où l'on soupçonne l'océan d'être

faussement calme. Sa présence est lourde, haute, sournoise, il vient de cet Ouest mystérieux et profond, il impose son respect et devient plus crédible qu'un dieu.

Tour à tour, moutonnement de plomb ou furie galopante, il a profité de son écrasante puissance pour, de peur, chasser la lune. Tremblante, cette faucille d'or avec son champ d'étoiles est allée se blottir, se dissimuler derrière les nuages noirs. Cette absence soudaine ajoute une regrettable nostalgie pour les lumières pastel, neuves et fraîches du matin. Cela donne à produire le souhait de voir cette nuit finir enfin, une peur s'étale parcimonieuse et nerveuse dans l'assemblée.

À mesure que cette ambiance se répand et se glace d'incertitude, le pianiste entreprend d'audacieuses montées chromatiques, qui affirment définitivement sa musique, comme l'instance dominante. De Monsieur prétendu virtuose, il s'est converti en Monsieur Osmose, l'océan semble distiller l'égrainement endiablé de ses notes, un vent de folie accompagne cette course qui devient hoqueteuse et soulève le ciel colère. Les images et les sons se mélangent, se neutralisent dans cette nuitée fantastique ; qui du piano ou du pianiste commande les prétentions célestes des humeurs de la terre ? Sur la fin du repas, s'installe machinalement une compétition alarmante, l'assistance toute entière est de plus en plus bruyante, de plus en plus volubile. La brigade du service se désordonne, il y a là, des éclats de voix, des rires, des bruits de couverts, de vaisselles, comme à vouloir expressément dominer le son du piano. Celui-ci reprend de plus belle, il veut aussi avoir le dernier mot. À cordes tendues, il parvient à tout surmonter, à tout couvrir, il se déchaîne tout comme l'océan qui semble prendre un malin plaisir à suivre.

L'ombre du doute plane sur les tables, les appétits s'estompent, les rires redeviennent progressivement plus discrets, ils s'enfoncent dans une fatigue inquiète. Dans les esprits, l'idée légitime de quitter prématurément cette soirée se propage, mais gêne insidieusement, ce serait lâche évasion. Tel un étau, la nuitée se resserre, pourtant

libre et extérieure, son influence se recroqueville, à la croire vouloir s'enfermer dans le silence courtois des abymes.

Le phare est habité d'une flamme vacillante, noyé dans une tapisserie de reflets, il devient jeu de lumières, aux vibrations féeriques, calquées sur les rythmes et sur les sons. À l'horizon, la découpe de la rondeur de la terre réapparaît par intermittence, entre le bleu nerveux de l'océan, et le noir profond du ciel. C'est sous l'effet de petits arcs électriques sournois, menaçants, qui se précisent et s'intensifient, ponctués par des détonations qui se rapprochent progressivement.

Soudain dans un craquement sec et assourdissant, un éclair de feu vient en apothéose illuminer le spectacle. Le phare s'éteint dans une odeur chaude, crépitant dans des gerbes flamboyantes, et entraîne avec lui tous les éclairages artificiels du quartier. Dans ce noir suspect, des cris de stupeur déchirent la musique raisonnable, et provoquent un affolement stupide et général, le café reste dans les tasses. Le ciel, lui, autonome, sait retrouver la lumière avec des serpentins de feux, agités et coléreux, cela redessine quelques secondes la lourde force de l'océan qui refuse de rester à sa place.

Une immense vague sort de son creux abyssal, pour venir balayer sauvagement la terrasse. Je perçois Dame Nature prendre du plaisir à justifier la panique humaine, comme une éponge nettoyant la vie, tout a disparu dans son écume, même le noir qui recouvrait menteusement mon visage. Je reste seul avec mon piano, je suis blanc, comme lui, d'un blanc froid, javellisé par la peur. La nuit respire de nouveau doucement, elle semble apaisée, soulagée de la gifle qu'elle a administrée à l'espèce humaine ; à un point tel, que pris d'inconscience, j'entends une ridicule, douce et caressante mélodie, sans l'adresser à personne, sinon au vide, au silence, elle me raisonne, je ne tremble même plus. Ces fraîches notes accompagnent l'océan qui, à petites vaguelettes tranquilles, vient sagement passer sa soirée sur la plage.

Comme je voudrais ne pas avoir à me mentir, à vous mentir, être capable de rêver copieusement, et surtout, m'en souvenir !

J'ai peur, dans mes ridicules tentatives de compensations, d'entrer en dépendance de mes pitreries fantasmées. Il faut tout de même que je reste honnête, je vous dois une explication détaillée au sujet de la racine étrange de ce récit.

J'ai passé tous les loisirs de mon existence à l'écriture de textes à vocation poétique, cadencés, ceux-ci espéraient devenir des textes de chansons, mais le temps avance et les projets stagnent. Prolifiques, les idées nombreuses et multiples me parvenaient généralement assez facilement, la vie de tous les jours suit un cheminement bizarre, et se transforme en un engrais performant et inépuisable. Toutefois, avec la tentation d'écrire chaque fois quelque chose de différent et d'original, je profitais d'un mini-syndrome de la page blanche, pour m'en remettre à la stratégie du hasard provoqué. J'ouvrais alors le dictionnaire, au tout-venant d'une page, je pointais le stylo, et je m'imposais un exercice d'écriture, au sujet du mot désigné, sous ma mine aventureuse et exploratrice. Ce jour-là, ce fut le mot « virtuose » qui fut élu, résultat d'un de ces jours coutumiers où j'avais l'esprit tordu. J'avais dangereusement et volontairement opté pour l'une des dernières pages, afin d'en découdre avec la difficulté, bien content d'échapper au redoutable X ou Y.

Finalement, ce symbole du V est heureux, il est synonyme de victoire, il est beau, il a un certain équilibre, il tient comme une danseuse sur un seul pied en pointe, alors quand on aime, on ne se prive pas.

C'est un délire apparenté à un rêve :

*J'aurais tout de même préféré tomber sur vacances ou voyages, mais voilà, en bon vagabond du mot, j'ai voulu garder tous les versants virtuels des visages de la vanité. J'ai dû veiller plusieurs soirs, jusqu'à l'heure des vampires, pour vaincre les verrous de mon*

*vieux cerveau qui voulait me laisser dans le vague, en vengeance de mes visions ordinairement véloces.*

*En écartant le vulgaire, j'ai pu appliquer un certain vernis qui a mis le vrai en valeur ; accentuée par une reconnaissance vibrante, ma valeureuse volonté m'a dégagé plusieurs versions bien vivantes. J'ai procédé sans vergogne à une vaste vendange des vestiges de ces variantes, cette voie étroite me faisait redouter un certain dérapage sur le verglas gelé et vicieux du vertige, mais j'ai eu une conduite vertueuse. La vieille langue française a vu en moi un utilisateur dépourvu de vice, elle m'a alors vendu une valise volumineuse de verbes accompagnés de son valorisant voisinage. Je ne suis pas déçu du verdict, mon vif esprit a fait le vide de V. Ces V que je croyais voués à une verte représsaille, vilipendés par la vindicative vipère vénéneuse qui se ferait un plaisir versatile de venir instiller son venin, à l'encontre du Z, vagabond vieillissant et pourtant encore vigile de nos ultimes pages.*

Donc le destin ne m'a pas envoyé le plus exécrable des mots en V. Avec virtuose, j'avais réussi à écrire un texte bizarre, aux rimes régulières, mais aux mœurs saugrenues, cette lubrique histoire de musicien qui soi-disant dirige les humeurs de la terre. De cette osmose coupable, dérangée et particulière, deux couplets et deux refrains m'encourageaient à en extraire le rêve qui en reprenait l'absurde.

Il ne se base sur aucune réalité de ma vie, je n'ai jamais été, ni pianiste, ni musicien d'aucunes sortes, et à moins d'utiliser du cirage, je ne suis pas noir. Mais un rêve est rarement en adéquation avec la réalité, peut-être exprime-t-il un souhait : qui ne voudrait point être virtuose ? Il est sans doute ainsi écrit, parce que c'est le genre de rêve que j'aurais voulu vivre. Je peux me délecter d'un certain plaisir de voir Dame Nature reprendre ses droits, effacer d'un coup d'orage l'hypocrisie du genre humain, qui sans aucune honte, et encore moins de respect, se gave de surconsommation de liquides, alcools, plaisirs et autres, hautes et généreuses gastronomies. Il est

injuste de prendre du plaisir à entrevoir la mauvaise fortune d'autrui, dites-vous, d'accord, mais n'ont-ils pas franchi la frontière de la débauche ?

La nécessité ne justifie pas le gaspillage, et ce genre de soirée dans l'abondance est voué à échapper au correct. Or ce soir, seul le pianiste superbe et noble, semble échapper à toutes critiques. C'est simple, je suis parfait, parce que c'est moi qui rêve, c'est moi qui distribue les rôles, et après le coup d'orage, je suis le seul à avoir le courage de rester, tel le capitaine d'un navire, rescapé seul, grâce à sa bravoure. Alors que l'assistance, elle, peureuse et lâche, se dérobe à la moindre alerte, et sans aucune solidarité, car dans cette panique, qui pense à autrui ? Ce beau monde n'était là, que pour le profit, opportuniste d'un repas gratuit d'entreprises, elle est la représentation déplorable d'une affligeante mentalité.

Il faut que je me calme, je suis parti en critique sur le comportement de personnages hypothétiques de ma propre et improbable composition ! Tout le monde sera d'accord avec moi, de telles situations ne peuvent exister dans la réalité, seul le rêve peut permettre une telle minable perversité, je me trompe ? À vous de voir !

Il me reste alors à prendre pour complice Madame Nature, elle sait, elle, prendre bonne posture, quand cette odieuse assemblée se disperse, elle rend les armes, elle n'a plus de colère, elle a obtenu justice, elle a chassé les intrus. C'est elle qui donne à mes notes, la douce mélodie de ses humbles et respectables vaguelettes. Elle détient seule, la juste exclusivité du mot : fin.

Ce rêve est un rêve qui a un grand défaut, il est sec, sans prémices de l'endormissement, sans position ni relais avec la réalité. Il n'a pas d'époque, pas ou peu de couleurs, pas de position réelle dans l'espace, à part le vague de la vague de l'océan. Il n'a pas de justification par rapport à un événement réel, à part la pointe d'un stylo espiègle dans le dictionnaire. Il n'est pas dérangé par la réalité d'un réveil, c'est un

rêve qui se fout de moi, il s'est posé là, inattendu, venu de nulle part, pas même provoqué par l'inconnu d'un quelconque au-delà.

## PARENTS

La douceur de mes jours  
Berçait mon enfance  
Du fruit de votre amour  
J'étais l'espérance  
Ma vie de porcelaine  
S'est brisée dans la peine  
Quand votre forteresse  
A quitté ma jeunesse

Parents, la préface était belle  
L'épilogue est cruel,  
Parents, vous me regardez vivre  
Le futur de vos livres, parents

Vous, le cœur de ma fièvre,  
Les gardiens de mon ciel  
Vous habitez mes rêves  
Vous restez mon soleil  
Apaisez ma souffrance  
Et sauvez-moi de moi  
Votre absence est présence  
Je vous sens toujours là.

Parents, aux questions que je me pose  
La vie qui n'est plus rose

Parents, je réponds à la place  
Des silences qui passent.  
Vous venez m'endormir  
Quand au soir je me perds  
De votre souvenir  
Je ressens la lumière ...

Parents, vous brûlez dans mes veines  
Le maillon de vos chaînes  
Parents, dites-moi c'est pour quand  
Moi aussi ... Parents

## AU-DELÀ

L'au-delà ! Voilà un vaste sujet, de ce monde si proche de notre dernier et futur soupir, on a peur de découvrir la vérité finale, et par là-même, la précipiter, alors on préfère son secret bien protégé. Il n'y a guère que lors de certains de nos rêves, que s'ouvrent une porte, une faille, un passage, un pont, une discussion, c'est alors la fugitive apparition de l'un de nos chers disparus. Maman, reviens quand tu veux !

Elle est récemment venue se poster sur la terrasse de ma maison, le jour était étonnamment clair, elle avait les traits nets, c'était un surprenant rêve de délicieuse tendresse. Elle avait dû trouver la déterminante force de chasser l'habituel flou du rêve, elle était parvenue à illuminer l'ombre de la nuit. Elle souriait, elle semblait heureuse de venir me voir, dans son regard se lisait une rassurante plénitude, une aisance, et une sérénité douce. Elle portait une de ses mémorables robes à petites fleurs, clinquante sous un soleil vibrant et mystérieux, je percevais pour une fois dans un rêve, de multiples couleurs éclatantes. Elle est restée muette, mais je devinais ce choix plus logique, plus conforme à sa mystérieuse situation, je crois l'avoir approuvée dans son silence, il correspondait à la vision réciproque et rassurante du bonheur de se revoir.

Déconcerté par cette déstabilisante apparition, mon réveil a été immédiat, comme une serrure abandonnant à la clé, l'ouverture évidente de la porte de la réalité. Dans cette secousse émotionnelle,

un instant de désarroi et d'interrogation, laisse la place à la chaude assurance de cette image revenue, je ne te savais pas si près, Maman !

Ma mère est décédée depuis maintenant plus de trois ans, et ce fut sa seule et unique manifestation. Peut-on savoir comment sont gérées ces instances célestes, il y a peut-être des restrictions sur le droit des visites, l'accès au parloir même muet, y est-il limité ? Si c'est le cas, dites-moi ce que je peux entreprendre pour modifier le règlement, assouplir la législation, faciliter les démarches pour créer des passages ; que ne ferais-je pas pour la revoir, souvent et encore !

Mon père, lui, a pris la peine de se manifester plusieurs fois, avec des tentatives de conversations avortées, elles n'avaient pas de sens et restaient à la limite de l'audible. Pour lui aussi, ce fut des apparitions furtives, si brèves qu'elles rendaient toute tentative de communication ou d'échange, impossible. Aujourd'hui, il semble totalement détaché, il ne vient plus me voir, peut-être est-il complètement apaisé, comme entré dans une phase propre au repos définitif. Il faut dire qu'il nous a quittés il y a maintenant vingt-quatre années, l'espace-temps devient une brume épaisse et insondable.

De mes parents, restent les photos, celles de leur mariage, qui trônent sur le bahut, ils me regardent, comme définitivement figés dans le rassurant bonheur du lointain passé. D'ailleurs, ne les ai-je pas placées là, dans la préméditation orgueilleusement invouable de parvenir à me déclencher de délicieux rêves nocturnes. Dans mes indispensables remous de nostalgies vagabondes, je parle à la photo, je caresse son vernis froid et insensible, ma mémoire me transmet d'autres circonstances, d'autres moments, d'autres flashes. Parfois ceux-ci relatent une certaine gaieté instantanée et bizarre, cela me décroche un sourire, c'était le pic d'un brin de vie, heureux, qui revenait. Un sentiment noble, puissant et cependant doux, bienveillant, me picote à l'intérieur de la poitrine. J'ai la surprenante impression que mon cœur discute avec mon cerveau, je me sens pétri

de connexions invisibles, d'ondes sournoises, les protagonistes, à mon insu, s'échangent des secrets impénétrables.

L'un d'eux a assurément une relation extra-lucide avec l'au-delà, cela expliquerait ces rêves saisissants qui nous relient à nos chers disparus. Quand je vous disais que l'on est habités par de nombreuses et mystérieuses applications que l'on ne maîtrise même pas. Entre en évidence une relation de l'une de nos entités, âme, cœur, cerveau, avec des ressortissants de l'autre monde, ce sont, soit des perturbateurs mystiques, soit des lutins diplomates, qui se manifestent invisibles mais performants.

Il ne m'est pas rare de percevoir, encore souvent, les soubresauts nostalgiques émotionnels et inexplicables, quand je touche un objet ayant appartenu à l'un ou l'autre de mes parents. Il y a notamment ce petit bureau d'écolier, que mon menuisier de père m'avait confectionné pour un Noël des alentours de mes huit ans. Sa construction minimaliste m'avait alors fait découvrir la navrante réalité qui cachait la véritable identité du Père Noël. C'était ma première rencontre avec la désillusion, elle était la primeur d'une longue et interminable série, accompagnatrice récurrente de tout parcours de vie.

Alors je caresse ce bureau, même les charnières rouillées de l'abattant ; le bois est empâté dans de nombreuses couches de vernis, qui ont tenté de le sauver de la gangrène du temps. Se crée en moi l'image de mon père penché sur son établi, sciant, rabotant, clouant le cadeau du Père Noël de son fils, dans la perspective partagée entre économie et sentimentalisme. Un an auparavant, il avait, mais encore en cachette, mis autant d'acharnement à me construire un cheval de bois à trois roues et pédales, joliment moucheté de noir sur fond blanc. Celui-ci a traversé mon enfance, sa robuste construction lui a permis de subir ma fille, et récemment encore les brutalités de mon fils qui a finalement eu raison de lui, le diagnostic est sans appel, double fracture des pattes arrières.

Une intenable secousse envahit mon cœur, mon âme, mon esprit, ma mémoire, ils sont tous là, pour contempler mon orgueil bafoué par la venue imminente d'une larme.

Où est-il ? Par où passe-t-il ? Ce fil qui relie tout ce beau monde, pour avoir la force de venir m'arracher l'humidité interne de mes yeux. Depuis le toucher de ce bois façonné par mon père, je me recroqueville sur moi-même, et sans miroir, je sens mes deux caméras rougir. Sous mes paupières se préparent des vaguelettes imperceptibles, toutefois venues d'elles-mêmes, tâter l'avancement de la culture de la dévorante émotion. Mince comme une mer effleurant le rivage, voilà cette larme qui s'infiltré sous la paupière, dans une puissante inondation silencieuse. De nouveau une connexion intérieure s'installe en moi, et va savoir communiquer à mon intime pensée une certaine sagesse au raisonnement incontournable. Oublie ta douleur, cela ne sert à rien de brasser le passé, la poussière du souvenir est à sa place lorsqu'on ne la dérange pas !

Mais le cerveau lui, ne s'arrête jamais, il a déjà dérangé toutes les archives, et cette cruelle pensée a fait le tour de toutes les personnes de mon entourage, qui discrètement, ont disparu derrière le rideau hermétique de cet autre monde. Défilent devant moi des visages, des prénoms, parents proches ou amis, voisins ou collègues de travail, victimes injustes et hasardeuses du désordre de leurs disparitions. Voyeur malgré moi de ce navrant spectacle, c'est à se demander si l'imagerie de la pensée, ne m'a pas prêté un instant à l'autre monde.

Et cela se termine par cette récurrente incertitude, à part dans mes rêves, faudra-t-il un jour les rejoindre pour les revoir ? C'est une curiosité que l'on se refuse à avoir, on voudrait connaître le programme, et en même temps, on a peur de le subir précocement. Ne se dit-on pas toujours : le plus tard possible ! Ce mot : tard, devient agréable, à condition de ne pas être confronté à la souffrance. L'échéance finale reste pourtant inéluctable, alors, à mon tour me laissera-t-on, de temps à autre, au profit d'un rêve, venir vérifier le niveau du chagrin pour ma personne, dans ce petit monde des vivants.

Je dis petit, car de l'autre côté de la grande muraille, il doit y avoir un peuple impressionnant, de Vercingétorix à Napoléon, de Louis XVI à Mitterrand, pour ne parler que des plus célèbres, un tel mélange de générations, doit engendrer une indescriptible pagaille, qu'il ne me paraît pas raisonnable de l'extrapoler au niveau international.

*La voix de l'au-delà, sous la lune qui se noie  
Dans les vapeurs volages au-delà des nuages  
Au milieu de nulle part.*



## ARC-EN-CIEL

Dans un élan de sincérité, je viens, sans m'en rendre bien compte, de vous délivrer des petits brins de rêves intimes et réels. Ce n'est pas avec ces rares exceptions du manque de souvenir du rêve, que je pourrais construire une histoire, le résidu de mon paradoxal est radin, je manque cruellement de matériaux. Il est impératif que je retourne à mon ouvrage, à ma confection de rêves sur mesure. Or, il faut que je l'affole cette mesure, que je m'éloigne de la logique ; pour me percevoir vrai, un rêve doit être surprenant, sorti en catimini du tamis déformant mais pardonnable de la nuit. D'une nuit à l'autre, il sait changer radicalement de sujet, il a eu toute une journée de séparations dues à nos occupations diurnes, pour s'oublier tout à fait, se laisser distraire définitivement. Cependant, nos entreprenantes journées vont lui procurer de nouvelles racines, pour étendre et diversifier ses perspectives. Il va se servir de nos nombreuses tribulations, celles qui nous ont occupés, marqués, sensibilisés, pour trouver la base du rêve de la nuit prochaine. Ceux que je me fabrique ne peuvent satisfaire toutes mes exigences, je suis bien obligé d'écrire selon mon imagination qui, elle, refuse de me lâcher, et on ne va pas s'en plaindre.

Ils peuvent ainsi devenir anormalement longs et complexes, ma position de faussaire est délicate, une idée se suit et ne se coupe pas. Là où le rêve se permet de vous laisser en carafe, au beau milieu d'une action, je ne peux décemment vous faire subir cette torture.

Les seules interruptions ne peuvent survenir que de ma propre mise en scène, elles sont alors destinées à leurs explications, à leurs présentations.

Je suis à la fenêtre du 14 juillet, les feux d'artifice de tous les villages environnants crépitent de joies et de couleurs, et dès que l'on parle de couleurs, je me retrouve dans les succulences de mes états seconds. Écolier déjà, se dégageait dans mon esprit, une attirance particulière et démesurée pour les teintes vives ou pastel, quelle qu'en soit l'origine, la source, mes yeux à leur contact pétillaient, paraît-il, de plaisir.

Sa plus évidente manifestation était mon attrait pour la boîte de crayons de couleurs, je caressais leurs rondeurs, j'avais une préférence pour ceux octogonaux qui, lorsque je les faisais rouler, tremblotaient sous mes doigts. Ainsi, ils me transmettaient une plus forte présence, une plus grande personnalité ; en percevant leurs vibrations, je les soupçonnais d'avoir peur du taille-crayon. Je mélangeais leur ordre pour trouver de nouvelles appréciations, par comparaison de leur teinte par rapport au crayon voisin. Je les classais tantôt dans une ordonnance d'opposition, tantôt dans une ordonnance progressive, je leur trouvais alors mille positions et mille significations différentes. En consultant le dictionnaire, je recomposais les drapeaux des pays, encore un exode de l'imaginaire, un voyage inépuisable autour du monde.

Il me fallait plusieurs jours de ces jeux pour oser entamer une boîte neuve, j'avais alors un sentiment de culpabilité, semblable à celui que je ressens encore aujourd'hui, lorsque j'entame une feuille blanche, c'est dans mon caractère, il m'est difficile de compromettre cette virginité.

Je pressentais le crayon de couleur neuf, avoir plus de valeur que mon coloriage à venir, comme aujourd'hui je pressens ma feuille blanche, plus respectable que mon écriture. Avec ce pertinent regret et après leur utilisation, je me décidais enfin à les laisser s'avalier par le taille-crayon, doucement, en préservant les fleurs de bois, dues à

la bordure de mine, et à leurs teintes reproduites sur l'extérieur du crayon. J'attribuais une petite boîte d'allumettes, vide, à chacune de ces teintes, je gardais ainsi prisonnière la gamme complète de pétales tremblotants, fleurs fragiles et gage de la naissance de mes colorriages.

À l'observation de ces jeux humbles, naïfs et captivants, qui absorbaient mes heures, je prenais la définitive réputation de l'enfant calme, auquel peu lui suffisait. J'étais le contenu de mes petites boîtes de trésors, ces couleurs ondulatoires me transportaient dans l'imaginaire d'un arc-en-ciel, plus complet en teintes que la voûte majestueuse qui clôture l'orage et signifie la frissonnante éclaircie. Le jeune âge me cachait mon avenir, se blottissait là, une future passion qui se concrétisait entre le coquelicot et le bleuet, fleurs de mes jeunes interrogations sur les différentes nuances.

Il eut fallu arrêter le temps ici, à l'heure de mes délices, simples, désuets, avec un désir de bonheurs méconnus, mais élevés malgré eux dans l'espérance. Noyée dans son charme, cette jeunesse nous goûte l'imaginaire, encore lui, il nous abreuve de jeux. Des gendarmes, des voleurs, des Indiens, des cow-boys, des voitures miniatures, et pour les filles, quelques poupées et quelques princesses parsèment nos douces histoires. Les adultes eux, nous regardent, nous comprennent guidés par leurs lointains souvenirs. Ils savent alors que la fraîcheur et la grâce de leurs jeunes jours leur ont échappé. Le temps est fluide et vaporeux comme de l'eau, tout doit s'abandonner, les tâches et les devoirs de la vie, leur ont mangé peu à peu l'insouciance et l'espoir.

Quelques rides leur barrent le visage, leurs larmes leur ont creusé nombreuses vallées, et dans leur cœur, l'harmonie se dessèche, seule l'eau de la fontaine sera à chaque instant renouvelée, les jours eux, ne reviendront jamais. Ils savent leur demain plus incertain qu'hier, dans nos yeux, ils trouvent le bourgeon fragile qui jaillira plus tard, sous nos regards de nouveaux adultes, ils seront vieux. Ils ont déjà le sentiment d'avoir gaspillé leurs années, d'avoir jeté au temps leur fraîcheur, mais finalement à travers nous, ils restent un maillon de la chaîne de nos destins sauveurs de l'éternité :

Il serait temps maintenant, de mettre fin à mes égarements nostalgiques, pour laisser place au véritable sujet :

Ce matin-là, aux alentours de ma douzième année, je devais rejoindre mon père à sa vigne pour une petite aide déguisée convenue et superficielle. Il m'y avait précédé à l'aube prématurée, à l'aide de sa mobylette. Le rejoindre me donnait le plaisir de me sentir devenir un homme. Après mon petit-déjeuner, j'avalais sans peine les deux kilomètres à pied, composés de routes et chemins, pour ensuite me faufiler au travers de sentiers, en bordure de prés et de sous-bois, fier de lui apporter le casse-croûte, au pain frais et odorant. Je me réjouissais de ces moments de connivence entre père et fils, dans la vieille baraque qui nous servait d'abri à outils, et à ces conférences nourricières improvisées, avec de savoureux échanges et confidences.

Le jour s'était levé sur les brumes élégantes d'une fin de nuit arrosée d'un bel orage qui venait de laver le ciel. Sorti de ce bain de jouvence, il s'était procuré son bleu parfait, gai dans le chant des oiseaux. Ils saluaient l'aurore, sous le soleil qui avait repris sa bonne humeur. La vallée, sur la rivière « Cance », se prélassait sous un coton éclatant de blancheur, soyeux, telle la mousse du lait. Les frondaisons de cette fin de printemps semblaient débordées de chlorophylle, sous les gouttelettes de rosée encore présentes, c'était un panachage de verts lumineux et brillants.

J'étais presque arrivé, et dans la précipitation des dernières dizaines de mètres qui me séparaient de l'impatient plaisir de retrouver mon père, ma marche était devenue course. Mon regard fut soudain attiré par une splendide apparition : un merveilleux arc-en-ciel se découvrait devant moi, enjambant majestueusement de sa prétentieuse courbe, la rivière. D'une délimitation approximative, sa juxtaposition de couleurs élevées sur mon versant, semblait toute proche, suffisamment pour espérer tenter de le saisir ou de le pénétrer dans un orgueilleux projet. Mon attention captivée par ce mirage, je buttai le pied à la racine d'un arbre, et m'envolai pour une embardée qui me jeta à terre. Une vieille souche profita de mon abandon, pour

me cueillir la tête ; assommé, je sombrai dans un étourdissement rêveur.

Un monde parallèle et étrange attendait sans doute un spectateur avisé mais suffisamment naïf pour apprécier ses délires improbables, je soupçonne le metteur en scène de telles supercheries, surpris d'avoir obtenu clientèle.

*Il y avait là, une débauche de teintes, un mélange inconscient de paradoxes, je restais l'unique réalité, je me retrouvais au milieu d'une féerie où le compositeur de la couleur, avait dû être pris de magie inventive, mêlée à une certaine délinquance folle. Le ciel, resté le plus fidèle à une convention approximative, se pavanait dans un bleu turquoise pâle, cela lui donnait une luminosité vive mais timide. Le soleil, boule de feu d'un rouge corail dérangent, se déclinait en rayonnements progressivement atténués, pour finir au niveau du sol, en un rose pastel du plus doux effet, cette nuance-là semblait caresser le paysage. Les nuages, rosis de ces lueurs, renvoyaient d'autres reflets heureux, composés de saumon et d'orangés, ils procuraient à l'ensemble une pastellisation presque blanche. Celle-ci avait imprégné de toutes les nuances immaculées, les prés, les arbres, pour défendre une palette infinie de blancheurs et d'ivoire plus ou moins nacrés.*

*On eu dit une neige fine, imperceptible, qui aurait pénétré la sève, l'herbe, l'envahissante étendue de tous les feuillages. Cela approchait la splendeur supposée d'un paradis qui, bien que douteux, restait plausible et en accord avec une envoûtante et respectable sérénité. L'arc-en-ciel qui avait précédé ma chute, avait sans doute dérégulé toutes les logiques, embrouillé toutes les certitudes de mes jeunes neurones.*

*Un champ en cours de labour, métamorphosait sa couleur devant moi, un tracteur rongea sa surface herbue blanche, pour me dévoiler une surprenante terre de couleur bleu vif, le tableau en était saisissant. La rivière en contrebas, avait chassé sa brume, je me*

*sentais rassuré d'entendre la claire réalité de son clapotis, cela me redonnait la bienveillance de sa normalité et de sa fraîche présence. J'étais heureux de fouler ce sol bizarre, presque gêné de souiller cette blanche verdure, pardon, blanche blanchure enracinée dans sa croûte bleue. Curieux, il me fallait approcher de l'eau pour trouver d'autres surprises, je n'en croyais pas mes yeux, la rivière promenait, elle, une incroyable eau verdâtre. Elle était d'un vert bronze et émeraude à la fois, un vert d'encre qui n'existe pas, différent dans la teinte mais aux reflets semblables à la verrerie translucide et opaque des bouteilles contenant du champagne. Ce vert, suivant les cailloux qu'il caressait, prenait sans cesse d'imaginatives nuances, cela devenait une danse de teintes au fil et au chant de l'eau, les mèches d'écumes scintillaient d'élégants verts tendres.*

*Des questions embarrassantes se plaçaient dans mon esprit : Si la pluie venait, aurais-je droit à une douche d'encre verte ? Viendrait-elle me colorer la peau ? Miroir, où es-tu ? Quelle est ma propre couleur ? Je me retrouvais dans un environnement où l'affirmatif avait perdu pied, pour laisser carte blanche à de monstrueuses incertitudes, je m'évaporais dans des suppositions déstabilisantes.*

*Je prenais peur de découvrir encore des extravagances, il me vient l'idée d'imaginer dans ce monde étrange, la manière la plus juste de concevoir la teinte prévisionnelle de la neige. Surprenante, s'installait la seule certitude de cet étourdissement, elle devrait être jaune. Lumineuse sous le ciel bleu turquoise, belle sur fond blanc, splendide au sommet des montagnes, sous un coucher de soleil, rouge carmin.*

*Je désirerais rester dans ce monde pour y attendre l'hiver qui m'apporterait ces singularités impressionnantes. Poursuivant mes délirs imaginaires, j'essayais de deviner de quelle couleur l'automne allait me transformer toute cette verdure blanche mais !*

Une main forte et rugueuse caressait ma chevelure, mon père, de loin, avait aperçu ma chute : - Ne peux-tu pas faire attention ? Tu m'as fait peur !

Je ne lui ai rien dit de mes hallucinations, je le savais trop moqueur, mais j'ai su ce jour-là, que plus tard, je me destinerai à un métier proche de la couleur. Cette aube est restée imprimée dans mon esprit, son souvenir est venu souvent me titiller, il m'a embarrassé ma jeunesse, il m'a poursuivi jusqu'à l'adolescence ; l'anniversaire de mes 18 ans m'a apporté une encyclopédie. J'y ai découvert pour une fois, la réalité plus folle que mes rêves, la neige jaune existe, ainsi mon rêve qui se vantait de l'absurde, tombait dans le ridicule. Cette neige colorée est due à divers micro-organismes : cyanophytes (neige bleue) ou chlorophycées (neige verte) pouvant également être rouge, ou comme la mienne, la rêveuse jaune ! Ce qui produit ces teintes, c'est une algue vivant à la température de la glace fondante, en vie ralentie au-dessous, et mourant à 2 °C. Toutefois elle demeure extrêmement rare, car il est besoin, pour cela, que ces températures restent un certain temps constantes, résistantes, grâce aux courants ascendants et descendants, du mystère froid et fragile du nuage. Celui identique au mystère froid et fragile du rêve !



*La vigne va extraire de cette terre, plus riche chaque soir  
Son parfum, son mystère, le bleu de ses mémoires,  
Les dons venus du ciel, les rayons de chaleur  
Tout mettre en bouteille dans les parfums de fleurs.*

## LE CYCLE DE L'EAU

Je suis au soir du 15 juillet, hier je me suis appliqué à scruter l'horizon, et par devoir de mémoire, contempler ce spectacle jusqu'à la dernière cartouche. Étincelant, brillant, coloré, bruyant, il ne me fallait rien perdre du dernier feu d'artifice des années 1900, voilà qui fait suranné et dépassé. Il devait rester dans mes yeux, comme une apothéose, comme un point final, mais en même temps comme l'annonce d'une naissance, car le temps ne s'arrête jamais, il ne s'arrête que dans l'esprit de l'humain, pour son égocentrisme, à tout vouloir gérer, tout compter. Je vais avoir ainsi, un marquant échantillon de souvenirs, à bien enregistrer, à positionner exactement dans la graduation du fil inexorable du temps qui m'est imparti.

Je supporte très mal ces veillées tardives, sans doute ces vacances m'ont imprimé des décalages horaires déstabilisants. La fatigue me surprend, un peu comme la personne très âgée, qui soudain sent son point final imminent. Devant son impuissance, il lui paraît plus sage de capituler, insister pour continuer la rendrait coupable de vouloir franchir le dépassement de sa légitime vie, sa défaite devient délicieusement évidente, apaisante, comme un soulagement. Avant de consentir à dormir, je me fais couler un bain, ce n'est pas mon habitude, je suis plutôt douche ; quand je me trouve ainsi pris dans l'eau, je me fais toujours un devoir pour la respecter, en profiter, d'y rester un temps honorable, jusqu'à sa tiédeur, parfois même jusqu'à sa fraîcheur.

Survient alors cette impression que chacune de ces gouttelettes s'invite pour prendre sa lente disposition pénétrante dans chaque pore de ma peau. L'imagination tente de me certifier avoir réussi à changer de structure, d'être un autre élément, celui fluide méconnu et fondant, à l'intérieur d'un intime moi-même, devenu liquide. Ce ne sera pas la première fois que ma fatigue deviendra complice, cette délicate pénétrance est une endormeuse de choix, je m'assoupis dans le parfum subtil et caressant des bulles de savon. Le rêve qui s'annonce se plaît dans la promesse de ces langueurs rafraîchissantes, il en repousse la perspective lointaine et compliquée du réveil.

*Étrange, je me sens pris d'une certaine sensibilité, de celle qui s'épanche, coulante, c'est une impression de transparence humide, et pourtant cristallisée de froidure. Je m'éveille sur une des dernières nuits froides du printemps, je suis un cristalloïde de rosée blanche, de ce que l'on appelle gelée blanche. Je me sens transformé en liquide aux pâles et timides premières chaleurs du soleil. De grain de gel, je suis devenu une goutte d'eau, ronde, lisse, brillante, fine, belle, fragile, partie prenante d'une chaîne décorative, capable de composer un collier, ne dit-on pas perle de rosée ? Je ne suis pas seule, nous sommes là, par milliards, bien rangées dans un équilibre délicat, sur toutes les verdure renaisantes de cette fin d'hiver. Monsieur Mars nous envoie une de ses dernières giboulées, une petite pluie gentille, identique à celle dont parle Monsieur TRENET, dans une de ses œuvres « Il y avait des arbres ».*

*Et nous voilà toutes, multitude de gouttelettes frissonnantes, entraînées malgré nous au travers de brins d'herbes tendres. J'ai toutes les peines du monde à éviter une limace, c'est une créature douce, patiente, mais tellement collante, je ne supporte pas d'être contrariée dès le départ pour mon long voyage.*

*On devrait avoir pour slogan « l'union fait la force » ! On se déplace, rassemblées dans ce petit caniveau herbu qui nous caresse le ventre, on roule comme aspirées par un accueillant ruisseau. On*

*se retrouve enrôlées dans une armée grossissante, notre couloir s'élargit, du sable et des cailloux ronds se sont invités sous nos glissements imparables.*

*Notre voyage est agréable, le paysage des rives est splendide, on se faufile dans le creux de gorges profondes, mystérieuses, tortueuses, habillées de rochers et de garrigues. Nous venons même de passer sous un arc de roches, aux proportions impressionnantes, il en profite pour se mirer dans notre eau. Une truite, aux décoratives taches saumonées, nous regarde d'un œil rieur, on apporte du volume à son terrain de jeux, à son terrain de chasse ; tout en guettant le moucheron, elle gobe des échantillons de notre fraîcheur. Habitée par une soudaine et fouguese adrénaline, notre entraîneuse est prise d'excitantes précipitations, si nous savions parler ou écrire, on l'appellerait « Ardèche », elle a le charme affolé d'une rivière amoureuse. Elle est superbe dans son célèbre canyon, je suis fière de lui appartenir, elle accourt vers un grand monsieur.*

*Comment la prévenir, la mettre en garde, il est polygame, il a déjà serré dans ses bras, la Saône, l'Isère, la Drôme, pour ne parler que des plus connues, alors je redoute cette liaison précipitée, ce mariage improbable. Cette nouvelle appartenace nous fait peur, ce monsieur est un monstre de détermination, sa volonté est farouche, il vient de loin et surtout de haut, il dégage une prestance démesurée et prétentieuse. On est entraînée dans un marathon désagréable, entourées de consœurs chahuteuses et boueuses, qui ont gardé le tempérament torrentiel de leurs naissances. Impossible de flâner, c'est une course folle, sous de tumultueuses vaguelettes, on fonce sans choisir notre route, entre canaux, retenues, barrages, plans d'eau, chutes contrôlées, notre voyage devient brutalité et hésitations.*

*Madame « Durance » vient de nous rejoindre, ce Monsieur « Rhône » est vraiment insatiable, il fait le fier, sa punition est imminente, c'est sans doute son ultime conquête. Bizarrement, on s'éparpille en tous sens, nous sommes prises dans une pataugeoire luxuriante plantée de riz. Et pourtant, on ne rit plus, on est passées*

*de culture raisonnée à terrain sauvage. On est à la merci de sabots de chevaux, de courses de taureaux, d'incessants décollages et atterrissages de flamants roses maladroits. Heureusement le courant nous aide encore, la terre s'éloigne, je me fonds dans une immense étendue d'eau menteusement calme.*

*Également faussaire par son attirante couleur, son bleu limpide n'est qu'une illusion, on devient prisonnières de sa masse énorme, profonde, transparente, écumeuse et salée. Je voudrais en sortir, mais comment ? À bout de force, je parviens à m'élever dans sa partie supérieure, j'en profite pour respirer. Mais il faut continuer à se battre, il y a la fougue ininterrompue des vagues, des mèches d'écume, acharnées. Cette Méditerranée semble subir les assauts d'un profond poumon, invisible mais inépuisable, j'essaie à chacune de ses expirations de cracher ce sel qui me gêne. J'ai la paradoxale impression d'être une goutte d'eau qui a soif ! Portée par des courants venus de nulle part, je subis les à-coups de vitesses en tous sens, c'est une valse folle, désorientée, une stupide course qui semble n'avoir aucune fin possible. Je regrette mon brin d'herbe en liberté sous ma rosée du matin, on n'apprécie jamais assez l'insouciance de sa jeunesse.*

*Je n'ai plus aucune notion du temps, depuis combien de jours je m'ébroue dans cette immense baignoire ? Pour rester près de la surface, je m'évertue à garder ma chaleur en m'exposant au soleil ; à se laisser en froidures, certaines collègues de naissance se sont enfoncées dans les abîmes, elles ont disparu sous cette masse impressionnante.*

*J'aperçois une côte abrupte, un rocher ; un courant soudain plus puissant nous aspire, une étendue nouvelle nous accueille, plus opulente, plus adulte, plus sérieuse, mais plus intimidante, plus vertigineuse : C'est l'océan ! Impuissantes et soumises, nous venons de dépasser « Gibraltar ». Le soleil est de plus en plus mordant, heureusement notre monstre a pris sa stature molletonneuse calme, ce doit être l'été qui lui procure une certaine sérénité. Je reste parmi*

*les gouttes d'eau les plus chaudes, cela me permet de me dorer sur les épaules de cet immense troupeau de moutons liquides.*

*Hier soir, un spectacle saisissant accrochait mon regard à l'Ouest, sur la ligne parfaite de l'horizon. Cette courbe imperceptible mais prétentieuse de la Terre a maintenu un instant la tête du soleil hors de l'eau, il avait une chevelure étonnante, frisée de nuages orangés et nerveux. Le bas de son visage disparaissait lentement, il semblait boire le trop-plein de nos énormités liquides, ses rayons s'épalaient au ras des vagues. Ils projetaient des reflets fuyants et saumonés qui, par un effet miroir, coloraient le ciel surpris, qui en devenait fier et orgueilleux.*

*Ce matin, je me sens légère, l'air tiède agite nos écumes, je suis vaporeuse et floue, je deviens une mousse ascensionnelle de particules translucides. Le ciel chaud semble nous attirer pour une élévation irrésistible, on s'évade en blancheurs cotonneuses sous le soleil intense. De goutte d'eau solitaire, je me sens dorénavant associée en grappes d'humidité, heureuses et sans regrets de devoir abandonner aux vagues le sel, notre embarrassant passager clandestin. Cette ascension nous donne froid dans le dos, ce froid dû à l'altitude qui devient vertigineuse, nous condense. Mes collègues et moi-même, sommes regroupées en nuages, notre légèreté devient lourdeur, on est gagnées par la peur grandissante de la chute. Ceci d'autant plus que la partie supérieure de notre nuage, composée de mes amies gouttelettes, s'est muée en une multitude de cristaux de glace.*

*Lourds, ils viennent nous traverser, on va les remplacer, se solidifier à notre tour. La partie inférieure de notre nuage capricieux s'évapore à nouveau, sur un courant d'air chaud ascendant, le soleil est omniprésent, on a la désagréable impression que personne ne veut de nous.*

*Ce statut d'éternelles indésirables nous permet de visiter tout le ciel, l'été y est chaud, on est tantôt bleues de plaisir, pâles de peur, ou figées de froidure. Notre valse s'épuise, sensiblement, les jours plus courts abaissent progressivement la température de l'air.*

*L'automne pose sournoisement des ombres inéluctables de monstres gris, élevés et menaçants, une froideur ample et glaçante s'installe tremblotante. Entre peur et froid, je perds le restant de mon équilibre précaire, je tombe entre eau et eau cristallisée, je me laisse entraîner dans une danse enrôleuse. Je pose ma candeur de flocon de neige, jeune, chancelant, intimidé, hésitant, je suis de cette première neige, celle qui surprend, qui entame l'automne. Je viens d'aroser, je fonds sur une des dernières roses rouges de l'année, dans son délicieux parfum, j'oublie le stress de ma chute.*

*Je trône sur la fleur la plus élevée de ce splendide rosier, je découvre un environnement paysager fabuleux. Je suis sur un plant fier de sa posture, il est en tête d'un rang de vigne, la neige qui s'interrompt prématurément, n'a pas réussi à blanchir cette fin de nuit. L'atmosphère est frissonnante, l'épilogue de mon épuisante aventure me procure une certaine sérénité, je roule de joie d'être revenue à mon humble structure première. Il y a autour de moi l'ensemble d'une singulière symphonie radieuse de pavoisements automnaux, chaque cep, avant de mourir, veut encore laisser exposer ses dernières splendeurs. Je sens ma rose fatiguée, elle penche de plus en plus la tête, elle a sans doute été mordue par le gel de la nuit, ce mouvement désespéré me laisse tomber sur le terrain caillouteux.*

*Je me laisse glisser entre ces écailles de pierres jaunes, un pâle soleil leur donne une belle brillance humide, ce vignoble semble planté dans un tapis de pièces d'or. Je m'enfonce entre celles-ci, dans un sol assoiffé, je suis épuisée. Je capitule, inutile de résister, je n'ai plus le courage de m'investir pour un nouveau voyage, cette ombre sage, sèche et reposante, me convient. Je deviens la prisonnière consentante de cette terre gravillonneuse ; pour me chasser toute idée mortifère, les racinelles d'un cep de vigne me sollicitent, elles frétilent de bonheur à l'idée d'absorber ma fraîcheur vivifiante. Sa soif est bienfaitrice, elle me fait devenir sève, je suis prise de vie, prise dans une chaleur déguisée, sentimentale, habitante à part entière de cette souche nerveuse et tortueuse. Je me retrouve ainsi à*

*la fois effacée, revigorée, mais en tout cas, comme on dit, habillée pour l'hiver; rassurée de cette protection, comme barricadée des inconséquences du monde, ce rôle particulier devient une finalité belle et inespérée. Je reste une entité liquide immobile, mais habitée d'une idéologie constituante, je sens la vie autour et par moi. Le temps arrêté m'apparaît une éternité inépuisable, je reste sous la cadence rassurante de jours, de semaines ou de mois, ne me restent que rares fourmillements. Mon protecteur m'apprend la patience, je soupçonne la saison hivernale se poursuivre sans moi, sa froidure nous a figées, mais inconsciemment je sens cette phase provisoire arriver à sa fin.*

*Des étirements me réveillent, une circulation de vie se met en place, le clap sec d'un sécateur sectionne nos sarments les plus élevés, il en active nos ardeurs. Je dois suivre une aspiration lente vers les prétentions de ce corps sinueux et complexe, j'entends joyeusement éclater des bourgeons. De douces chaleurs nous appellent à prendre un dégourdissement progressif et agréable, chaque jour on prend de la hauteur. Je suis aspirée, appelée par un sentier étroit, à faire gonfler un petit grain qui, pour me donner de la place, vient de jeter sa petite fleur.*

*Je me dore sous la loupe d'une mince peau translucide, sous un soleil printanier, je me réjouis de cet observatoire fabuleux. Ma structure se charge en sucre, je me sens de plus en plus éprise de douceur, je me perçois goûteuse, c'est tout de même plus engageant que le triste souvenir de mon océan affreusement salé. Chaque jour mon verjus s'extrapole, prend plus de place, s'adoucit encore dans son grain gonflé, sous sa peau serrée, bien exposé, il est partie prenante, et domine une grappe orgueilleuse. Alors que certaines de nos voisines sont vertes de jalousie, on a la chance d'être l'une des premières à nous découvrir des reflets ambrés. Sous le soleil étincelant, l'effet miroir de nos collègues de la rangée d'en face, nous procure une suffisance arrogante. Nous sommes désolées de subir les assauts d'un narcissisme exagéré, mais nous nous trouvons*

*radieuses et fières de nos élégances changeantes, on noircit, tout en prenant des halos bleutés. L'été arrive à son paroxysme de chaleur, de sérénité et d'assurance, nous sommes toutes prises d'une euphorie grandissante. On entre dans l'évidence de savoir nos grappes parvenues à une maturité à la fois rassurante, mais incertaine quant à notre devenir. Un air un peu plus doux, plus caressant, moins chaud, fait frissonner le feuillage de notre armée bien ordonnée, nous devinons, par sagesse et conscience collectives, qu'il devient imminent de devoir bientôt capituler.*

*Le redoutable matin arrive, soudain une équipe de joyeux et bruyants travailleurs envahit le carré de vigne, c'est moindre mal, c'est le gage d'une vendange manuelle, qui nous laisse présager devenir un vin honorable. Il est dit dans notre confrérie que la souffrance de l'utilisation d'une vendangeuse est atroce. Le sécateur nous détache de nos sources de vies et de nos dernières patiences, c'est une fatalité incontournable et finalement logique et apaisante. Comme dit « Cabrel », ne pas aimer parler de ses voyages en seconde, on traverse des épreuves épuisantes et peu réjouissantes, c'est un passage sombre de notre aventure curieuse.*

*Après pressage et filtrations, nous voici en séjour dans une immense cuve indifférente et inhospitalière, on a été atteintes d'une étrange maladie bouillonnante, que l'on appelle fermentation, sans bien comprendre on a été rageusement foulées. Nous dormons dorénavant dans un fût de chêne, à ne plus savoir si on préfère cette odeur boisée, ou notre enivrante alcoolémie. On est dans un état second, mais dans mon éternel optimisme, je me crois toujours la première ; de première goutte d'eau, j'ai évolué, première goutte de vin.*

*On est réveillées de nos torpeurs par une espèce de petite aspiration par le bas, le niveau de notre soi-disant précieux liquide baisse, on a une fuite, une fuite importante, on appelle cela une vidange. Impossible de résister, on a quitté nos boiseries, nous voici enfermées dans une petite prison de verre, avec pour fermeture, un*

*bout d'écorce. On se retrouve toutes condamnées à rester dans cette multitude de cellules de verre, toutes identiques, toutes couchées sur de longues étagères, à perte de vue. À se croire fatiguées ou malades, serait-ce quelque grand hôpital ou l'infirmerie d'une prison ?*

*Moi qui croyais avoir appris la patience, celle de mon récent passé est reléguée aux statuts de stages. En plus de cela, on est dans le noir le plus complet, à se penser oubliées de toute civilisation. Pourtant, chacune de nos verreries a eu droit à une étiquette, je ne peux lire, tout est à l'envers. On a pourtant, à intervalles réguliers, quelques visites étranges, on vient délicatement nous retourner. Parfois de nouvelles consœurs arrivent, quelques-unes partent, mais toujours les plus anciennes, elles sont choisies et après lecture, emportées délicatement. On ne respire pas, on ne voit rien, on ne bouge pas, notre interminable enfermement est pesant, notre existence est morose, incompréhensible et cruellement déprimante.*

*Sans comprendre pourquoi, lors de notre dernier retournement, on nous a déplacées, j'ai peur, peut-être sommes-nous près de la sortie ?*

*Mais finalement un peu d'imprévu ne nous fera pas de mal. Dangereux si vous voulez, mais s'il vous plait, à n'importe quel prix, une aventure ! Ça y est, on est parties, une main prudente, qui semble nous ménager, a attrapé notre bouteille, on revoit la lumière, je suis éblouie, on nous pose doucement sur une table. Décidément on a droit à tous les égards, c'est curieux, on donne à lire notre belle étiquette, peut-être a-t-on à faire à un illettré ? Soudain un appareil métallique s'enfonce en tournant dans notre porte de liège, un coup sec ouvre, on respire, je sens nos parfums s'évader. Délicatement, on nous verse la partie supérieure de notre liquide dont je fais partie, dans une belle pièce de verre de fière allure. Son pied, élégant et élancé, porte une gorge grande ouverte. Une autre personne balance mon verre, il est fou ce type, il me donne le tournis, on est déjà assez incommodées par nos effluves conséquents d'alcool !*

*De plus en plus étrange, son nez aux poils disgracieux vient se renseigner sur nos odeurs, en tout cas, les siennes, ce n'est pas de la rose ! Horreur, une bonne partie de mes consœurs se sont fait absorber, j'y ai échappé belle, sans doute au tour suivant, j'y aurai droit. Mais quelle est cette comédie, voilà que l'on remplit à nouveau notre verre. De cette position nouvelle, je peux lire l'étiquette de notre bouteille entamée. Oui, une goutte de vin ça sait lire, une goutte d'eau peut-être pas, mais une goutte de vin, c'est sans complexe. C'est étonnant, d'accord, mais l'alcool nous donne de l'assurance, une certaine audace, une certaine félicité qui voient nos capacités d'intelligence, décuplées !*

*D'abord, à en apprendre le degré d'alcool, je comprends pourquoi je suis dans un tel état euphorique. Mais ce qui me surprend le plus, c'est mon âge qui est devenu respectable, je ne me croyais pas capable d'autant de patience, d'autant d'abnégation.*

*Décidément, je vais de surprises en surprises, le destin a voulu que je retourne à mes sources, j'apprends ma provenance, je suis de nouveau « ardéchoise », on m'appelle « Saint-Joseph ». Je vais devenir fière comme mon verre, car on vante de manière un peu prétentieuse, les particularités exceptionnelles de nos mérites. Nous avons, paraît-il, une belle robe grenat, un nez légèrement boisé (ça c'est l'héritage de notre époque prison de boiseries chêne). Nous aurions des notes de poivre, aux accents de fruits rouges, frais, mariés de tanins aux arômes soyeux et racés, nous sommes gourmandes en bouche.*

*Allègrement une main assurée élève notre verre, volontaire il vient choquer son semblable qui contient notre même liquide, vibrant dans un bruit sec mais délicat, cela sonne comme notre glas. Je quitte cette dernière danse, perçue d'ultime brillance, et symboliquement démonstratrice, on me verse dans une tuyauterie de couleur pêche, la lumière m'abandonne. Ce doit être un corps humain, j'entends comme un moteur qui, en cadence, anime cet ensemble de matière visqueuse, molle, tiède et humide. Goutte par goutte on s'éparpille ;*

*pour ma part, je suis aspirée par des fibres minuscules et complexes d'une espèce d'alambic filtrant, inversé et miniaturisé, s'extrait consciencieusement, lentement, tout l'alcool que l'on contenait. Séparé également, le sucre a lâché son emprise, appelé par une autre machinerie aux allures bizarres, de la forme d'une plume de volatile qui pourrait être une oie ! Par des canalisations de plus en plus exigües, je me sens m'éloigner du moteur central, curieusement je m'élève dans une obligation ascensionnelle, fluide mais désagréable, je suis convoquée auprès du poste de commandement.*

*J'entends tout à côté des ordres impératifs qui partent en tous sens, s'embrouille et se débrouille une multitude d'idées. Certaines se vantent de subtilités, tout en se perdant dans des mensonges criants, dont elles se persuadent de valeurs.*

*Je deviens malicieusement curieuse, je ne veux rien perdre de l'opportunité de cette expérience exceptionnelle. J'espionne cette soi-disant intelligence concentrée, finalement ce cerveau tient bien à l'étroit le dedans de soi, il n'a pas la chance de connaître le monde aussi bien que mon humble entité.*

*Je me reproche et me surprends honteusement à écouter aux portes, mais il y a tellement d'enseignements subtils, que je n'ai pas la sagesse de résister. Ce cerveau se croit habile, je le sais pour ma part assez vicieux, il se baigne dans un orgueil démesuré, à se prendre pour un génie, il a l'outrecuidance de faire passer ses fautes, pour des œuvres de grandeurs pour le moins douteuses. Le plus grave, c'est qu'il arrive par performance égocentriste, à effacer cette coupable perversité, derrière un paravent déguisé du divin. Il y a alentour, de vastes et obscures combinaisons, des idées inavouables, sournoises et vulgaires, des fantasmes composés essentiellement de faiblesses, carences multiples dont il se sert pour faire passer le tout pour naturel. Il y a des cases d'économies vouées à un certain égoïsme, avec des idées mises de côté, il les reconnaît malsaines, mais les conserve pour s'en servir plus tard, elles restent à la disposition de son esprit étroit.*

*À vrai dire, il n'y a rien d'étonnant à l'entendre se plaindre de fièvres ardentes ou de maux de tête, c'est un juste châtement. Il doit céder à l'épanchement d'une force trompeuse qui, si elle devait avouer ses fautes, parlerait honteusement de ses pensées saugrenues, trempées dans le trop-plein de ce pourtant, très bon vin absorbé la veille. Non, ne m'accusez pas, moi j'étais bien sage dans ma bouteille, j'habitais le lac immobile et sombre des constances délicieuses. J'étais fatiguée de ma résidence exigüe, certes, mais ce n'est pas moi qui ai fait sauter le bouchon.*

*Cette instance supérieure s'est sans doute aperçue que j'espionnais, j'entends me concerner un ordre précis, impératif, voilà que l'on m'enferme dans une nouvelle prison.*

*Je suis maintenant confinée dans une minuscule poche à l'angle d'une curieuse porte à double battant, un ouvrant vers le haut, l'autre vers le bas. Je suis envoyée comme lubrifiant dans une charnière horizontale, notre mission s'accomplit, par mini-gouttelettes on se libère de notre emprise. Je glisse tout en me couchant sur une paroi bombée blanche, habillée de microscopiques vaisseaux rouges. J'ai l'impression de recouvrir le verre d'une caméra, avec au centre de l'objectif, un double cercle qui se décline en plusieurs rayons serrés et lumineux, procurant de scintillantes impulsions. Cela me fait penser à la cible circulaire et colorée d'un stand de tirs, mais ici, tout est plus vivant, animé, des expressions sont percevables sur cette chaleur vitreuse et réfléchissante.*

*Par intermittence, une peau gentille semble vouloir m'étendre, c'est une caresse insignifiante, d'accord, mais elle m'apprend le sentiment, tout, à part elle, devient anodin, c'est une douceur humide et souple, certainement inégalable. Les tremblements et le bruit du moteur central, se sont quelque peu éloignés, pourtant je le sens s'emballer, la vitre de la caméra a rougi, de ce cœur parvient un frisson qui éparpille mon liquide. La peau caressante s'agite, une*

*humidité grandissante me regroupe, je comprends enfin, je suis une larme.*

*Je me pose une question : De quel profond sentiment suis-je la messagère ? Inquiète, je ne voudrais surtout pas être composée d'hypocrisie. Je roule maintenant, discrète, j'épanche silencieusement quelques confidences rougissantes sur ce visage rude et sec, ma venue dérangeante semble bouleverser la géographie de ses traits, à les croire creusés pour m'accueillir en des vallées nouvelles.*

*Lourde, je me suis abandonnée, je chute une fois de plus, cruellement j'ai perdu tout légitime sentiment, je me perçois dénuée de sens, déshabillée, redevenue une simpliste goutte d'eau. Je réalise, j'ai une particularité, il m'est impossible de disparaître, je suis punie d'immortalité, je suis partie prenante de l'humidité intercontinentale et universelle.*

*Je suis condamnée au recyclage perpétuel, j'ai été successivement, rosée du matin, goutte de pluie, vapeur, cristaux de glace, neige, sève, vin et larme. Quelle va-t-elle être ma prochaine destinée ? Il va me falloir, à grand-peine, recommencer. Que me reste-t-il à découvrir ? Devenir neige éternelle, glacier, j'ai cette attirance pour l'immobilisme et le repos. Je ne redoute qu'une seule finalité, celle de devoir rejoindre l'intégrité d'un iceberg. Je sais que l'un de ces groupements d'ancêtres, a coulé un superbe paquebot, un certain et mémorable Titanic !*

*Toujours composées de la même matière, de la même nature, et malgré notre insignifiance, on peut être entraînées dans les actions d'une atroce cruauté.*

*J'ai dû rêver une éternité, l'eau de mon bain est glacée.*

*Hier matin, une attirance vers la nostalgie m'avait poussé à regarder le film du récent mariage de ma fille. Je me suis menti une fois de plus, je n'étais pas seulement attiré par les rires et les bons moments de cette journée, mais surtout par les émotions. Le rire, c'est très bien, on apprécie, on se détend, les larmes, c'est encore mieux,*

on vit intensément un silence qui apaise. Dans le curieux voyage du rêve, la larme diurne est revenue en nuit, je fus pris de convulsions, à revoir dans le film de ce mariage, mon frère qui nous a abandonnés ce printemps, le 29 avril.

Depuis, le muguet n'aura pour moi, jamais plus la même splendeur, la même délicatesse, il n'est coupable de rien, et pourtant, il se pourrait que dorénavant, je le déteste. Les souffrances se donnent la main, elles se rassemblent comme une chaîne de piqûres de rappel. Mon frère, ma mère, mon père, cette larme silencieuse, faussement douce, était habitée de la somme totale de mes inséparables douleurs. On est immédiatement impliqués dans la participation personnelle de ces souffrances, cela revient vers nous, immanquablement dans des vagues provocatrices de pensées insistantes et incontournables.

Évidemment, je vais devoir les rejoindre, atteindre moi aussi, les éternelles existences aux regrettables souvenirs. Le marbre froid, gravé d'une multitude de prénoms, est le plus grand témoin de ces innombrables regrets. Le mien va surgir un jour, gravé dans cette matière insensible, glaçante, pour se venger de cette immobilité, je vais à mon tour, et pour mon seul souvenir, rougir des yeux, trembler du cœur, faire s'épancher des larmes, et je ne suis point sûr du tout, d'en tirer alors un quelconque bénéfice.

En silence, mais soudainement, surpris comme d'une détonation, d'un coup de fusil, mon cerveau vient d'ouvrir la porte de mon étrange rêve humide. Je réalise le retour en surface d'une bizarre histoire de goutte d'eau, j'essaie de reconstituer le puzzle de son dénouement complexe, il n'est point raisonnable de rêver aussi long et aussi tortueux. Son cheminement vicieux me perturbe, il m'interdit toute déduction plausible. Je souffre à rechercher une faille, je m'épuise à contourner les égarements d'une pensée qui semble absorbée par un vagabondage embrumé, mais volontaire. De puissants verrous me libèrent laborieusement, avec une parcimonie avare, le fil de l'histoire, je souffre à l'idée d'en perdre des pans entiers, se prétendant soi-disant superficiels, ils se dissimulent derrière le rideau de l'essentiel. Ce fut

l'horreur quand dans mes résidus révoltés du rêve, je découvris les agissements pernicious de cette larme, tantôt compatissante, habitée de tristesse noble, car après tout elle s'épanche à l'égard de mes chers disparus. Elle qui devient outrancière, elle ose me juger, après avoir écouté aux portes de mon cerveau. Elle est pertinente, certes, mais indiscreète, elle s'est infiltrée dans l'intimité de mes pensées les plus secrètes, remuant et mettant au jour l'inavouable. Elle me déclenche, rage, colère profonde et sérieuse révolte, devant lesquelles je reste totalement démuné et impuissant.

Et pourtant, il me faut convenir d'une certaine justesse, d'autant plus que je me suis fait piéger par une réalité indiscutable.

C'est bien moi, le coupable stupide, qui a demandé au restaurateur complice, l'ouverture d'une bouteille de « Saint-Joseph », à ce repas de midi du 14 juillet.

Il ne nous faut point négliger la moindre goutte de rosée.



## JE VOUDRAIS

Je voudrais être une larme  
Pour m'endormir dans mes fantasmes  
Au doux secret de tes paupières  
Comme une perle prisonnière.  
Et au matin de nos jouissances  
Je sortirais de mon silence  
Pour effacer aventureuse  
Du trait d'hier, les vallées creuses.

Je voudrais être une larme  
Un peu mutine comme une femme  
Qui se faufile élégante  
Au grand chemin de tes attentes.  
Ainsi se perdre sous tes caresses  
Prise en chaleur dans tes tendresses  
En tes richesses savoureuses  
Dans une étreinte silencieuse.

Je voudrais être une larme  
Celle qui surprend et qui désarme  
Lorsque ta main sur mon corps ose  
Pareil au pétale de la rose

Et je voudrais de ma retouche  
Gommer l'envol des nuits farouches  
Et lentement trouver la couche  
Sur le rivage de ta bouche.

## LA RÉINCARNATION

Après les aventures extravagantes de cette goutte d'eau qui finalement nous prouve que rien ne finira jamais, ni pour elle, et dans nos espérances, pas même pour nous. Chaque jour qui passe, je suis davantage bouleversé par mes rêves, même si ce ne sont que des rêves de constitution, je vais devoir vivre avec ce souvenir d'une goutte de rosée. Je ne vais plus jamais regarder l'allégresse du rideau persévérant de la petite pluie fine, de la même manière, avec les mêmes appréciations. Désormais, je la sais venir de l'aventure hasardeuse de la mer, de l'océan et des nuages, pour arroser, généreuse et pure, notre terre nourricière, et repartir, humble, dans l'immensité des incertitudes. Je vais me perdre dans les mêmes évaporations à la vue de la neige, et pour finir, je vais laisser se glisser de petites haines pour mon glaçon au fond de mon verre.

Cela m'oblige à rechercher des explications sur nos origines, et à plus forte raison sur nos inquiétants devenir. On est posés là, entourés de notre présent, de notre actuel, dans une vie entreprenante, mais qui parfois, par chance, nous laisse nous évader dans nos divagations. C'est immédiatement une récurrente question, quelle est notre provenance exacte ? Biologiquement on sait, et pour le reste, ce cœur ou cette âme, nous promène ses inconstances, comme un défi à décoder.

On creuse les contours de notre constitution, ce que l'on doit connaître à peu près, on est soulagés de se savoir des entités

harmonieuses, et avec toutes les fonctions qui, primaires, sont déjà complexes et asservies aux ordres de cet ordinateur performant, locataire de notre tête. Mais ce grand mathématicien du souvenir, il reçoit son savoir évoluer de qui ? Quel est son guide ? D'où vient sa capacité à apprendre, comprendre, emmagasiner le savoir, en reprendre une suite au fil des générations ? Doit-on chercher son patron à l'intérieur de nous-mêmes, au travers de ce muscle que l'on appelle notre cœur ? Ce muscle capable, paraît-il, de sentiments, qui bat plus ou moins fort, à l'approche d'un autre être, d'une autre vision, d'une imagination, d'une musique, d'un nostalgique souvenir, d'un paysage. Un vulgaire morceau de chair serait-il capable de ressentir des émotions composées de telles sensibilités, et pourtant à l'intérieur de nous, nous-mêmes, à son emplacement, on sent une certaine et incontestable présence.

Il y a un passager clandestin au-dedans de nous, un curieux personnage qui a le culot de se sentir chez lui, libre, il fait ce qu'il veut de nous, il nous commande, il nous dit d'aimer, de respirer, de détester, en un mot, il nous force à vivre. Et, par-dessus tout ça, il prétend rester tout seul à tout savoir, jusqu'au moment de son dernier tic-tac qui, par malheur est aussi le nôtre. Il nous dit : avance ! D'un air de nous certifier la promesse d'un avenir meilleur, un amour plus fort, plus vrai, et pour nous torturer, on n'est jamais tout à fait certains de les avoir obtenus. On se pose alors une nouvelle question : une nouvelle aventure amoureuse est-elle souhaitable ?

Le passé remonte avec ses wagons de regrets, qui défilent hésitants, car ce cœur-là, qui n'oublie rien, ne sait toujours pas, dans le rond-point de ses décisions, quel chemin prendre. Le muscle vieillit et s'use, menace de nous laisser tomber, mais le côté sentiment reste imprévisible, fou et juvénile.

Il ne semble comprendre le degré de ses sentiments qu'après le passage en lenteur de la juste appréciation des forces en présence, et dans cette regrettable incertitude, il se sert trop souvent de ses expériences passées pour tricoter son futur. Il s'est approprié sa

propre mémoire, laborieuse, un labyrinthe de ressentiments qu'il a grand peine à maîtriser, les vapeurs de l'amour nouveau, sombrent souvent dans la poussière épaisse et tenace, de ceux précédents trop tôt enterrés.

Dès lors, pas étonnant qu'il éprouve quelques difficultés à contenir des capacités aussi universelles, il a déjà le suprême mérite de distribuer courageusement les hectolitres de sang de notre vie. Faut-il, dans un tel surmenage, encore lui faire confiance pour manœuvrer avec bonheur et sans faute, les facettes multiples de nos complexes ressentis ? Il devient impératif de lui imaginer une entité parallèle mais indépendante. Délégation indispensable vers notre âme contrainte d'exister, elle soulage le cœur, se cache, réagit à notre insu, on ne peut ni la combattre, ni la convaincre, ni la dissuader et encore moins la réfuter. C'est une présence tenace et pourtant indéfinissable, impossible à localiser précisément, qui se situe quelque part au milieu de nos matières, entre notre cerveau et notre cœur. On est dépendants de ses exigences, elle est décisive, inaccessible, nul ne peut précisément en trouver le code d'accès, néanmoins il reste envisageable de l'approcher, par cette porte entrouverte, dont parlent ces étranges écritures, le rêve, lui seul en laisse passer une infime lueur.

Cependant, chaque certitude laborieusement définie, pose de nouvelles questions : lors de notre constitution, qui a formaté cette âme, comment se sont élaboré ses particularités ? Quelle est la racine de ses penchants ? D'où viennent ses éclats sublimes ou ses idées malsaines ? Qui a décidé les contours de ses états, car ne dit-on pas : états d'âme ? Notre corps s'est-il formé autour d'elle, après ou avant elle ? A-t-elle influencé ou dirigé ou choisi la constitution de son enveloppe, avec sa complexité, ses emprises prometteuses ou déroutantes ? Inversement, se pourrait-il que ce corps déjà formé, en vie, plus ou moins accompli, se soit emparé d'une âme, au hasard d'une étagère en libre service ? En un mot, la chanson s'est peut-être construite sur un texte donné, sur la mélodie d'un musicien talentueux,

à moins que ce ne soit le poète doué, qui a habillé harmonieusement la musique.

Le résultat est là, indiscutable, plus ou moins professionnel ou artistique, et de toutes les manières, on a obligation de composer notre vie entière avec. Le raisonnement le plus plausible est de convenir que l'on est le fruit d'un panachage de particularités héritées de nos parents, c'est une déduction évidente de la compréhension de notre mystique naissance. Cette certitude s'accorde pour l'appréciation de la forme de notre corps, le dessin de notre visage, la couleur de nos yeux, les caractéristiques de notre caractère, l'originalité de nos goûts, mais affirmer que cela s'applique pour toutes les infimes singularités de l'âme, c'est osé et hasardeux.

L'âme est plus perfide que cela, il y a peu de similitude du ressenti par rapport à une situation entre frères et sœurs, chacun la perçoit au travers de réactions parfois totalement différentes, voire opposées. On peut observer le même constat pour le choix du métier, des amis, des relations, des aspirations, en un mot, on constate des chemins de vie, très différents. D'une même famille, on est simplement liés par une racine similaire, mais elle va se nourrir à sa façon, de ses préférences, chacun de nous va chercher son soleil qu'il veut unique, de manière tendue par son vouloir, par son pouvoir, avec la détermination, la chance et le discernement qui lui restent particuliers.

Par contre, on trouve finalement plus de similitudes entre nous et les êtres antérieurs qui ont quitté leur vie, on a alors les réactions comparables à celles de nos ancêtres, on parle ainsi de transmissions qui ont traversé une ou plusieurs générations.

On va même se persuader de connaître un lieu, grâce à l'image conservée d'une ancienne vie, alors que, à l'évidence, on n'y a jamais mis les pieds. Ne reste qu'un petit pas à franchir pour parler de réincarnation avec les inévitables déviations annexes, on va y adjoindre la singularité d'un habit différent, sans doute un habit animal. Cette tendance nous attire vers les signes du zodiaque, cela nous apporte des idées, des comparaisons, et par la même occasion,

on en profite pour se projeter dans le prochain déguisement de notre vie future. Cette perspective étrange nous enseigne la prudence, on devient par cette superstition, précautionneux envers certains animaux ; pour ma part, je ne tirerais pas la queue d'un lion !

Si un monde parallèle existe, celui-ci semble occuper autant le monde de notre inévitable disparition, que celui d'où nous provenons. Il est alors dommage de ne pas profiter du témoignage du nouveau-né, lui qui se contente de pleurs, rapporte-t-il en cela une tristesse ou des horreurs inavouables, la parole ne lui est pas donnée, serait-ce pour garder de croustillants secrets ? Si l'on revient sur le traumatisme de sa naissance, force est de constater, si on observe ce nouveau-né, une certaine béatitude que l'on ne peut croire uniquement inhérente au confort de sa couche douillette. Quand enfin ses yeux s'ouvrent, il possède déjà un regard curieux, ancré dans une universelle posture : il est tourné fixant l'angle supérieur droit ou gauche de sa chambre, est-il encore sous la pulsion de l'ange qui est venu le déposer ? Ce petit canal sous le nez, à l'axe de la lèvre supérieure, n'est-il pas la trace du doigt de cet ange qui lui impose le silence : ne dévoile surtout pas l'intimité de ton âme, oublie absolument tout de tes provenances. Cette âme neuve, vierge de toute expérience, a-t-elle besoin d'instruction ou d'éducation pour se conduire, nous conduire ? N'est-elle pas en possession d'une immuable, ancestrale et performante connaissance ? De là à comprendre que ce savoir suprême lui soit parvenu de la part d'une âme délestée de son enveloppe à la fin de son voyage dernier.

A développer ce genre de réflexion, me revient le regard de mon père, à l'instant où je lui ai fermé les yeux, il fixait la même direction, l'angle supérieur de sa chambre, aspirant une certaine altitude où se perdent les souvenirs, où se gagne le futur. Avant est déjà secret, mais que dire de cet après ? Il est encore plus mystérieux, néanmoins, je refuse à le croire dirigé vers une voie sans issue, destiné à une finalité périssable. Je ne peux imaginer qu'une âme imprégnée de tant de vécu, gorgée de la sagesse de l'âge, ayant accumulé connaissances

et idéologies de toutes natures, soit négligemment délaissée et réduite au néant, lors de l'abandon de son corps regrettablement mortel. Puisqu'invisible, insaisissable, impénétrable, impossible à localiser dans notre corps, cela ne lui permet-elle pas de se volatiliser, pour se trouver nouvelle carapace, plutôt que de se laisser détruire, se remettant en cause pour de nombreuses vies, poursuivant des extrapolations de toutes les manières d'être, comme une suite d'épreuves à surmonter, servant à l'élaboration de la perfection suprême de l'espèce humaine.

Déduction utopique, mais il serait éventuellement juste de la croire, comme il ne serait pas, alors tout à fait contradictoire de supposer que tant de générations ont vécu pour que les intelligences successives et additionnelles se passent un relais. Ainsi nos âmes réutilisables trouveraient dans ces expériences, la façon de ne plus commettre les mêmes récurrentes fautes. On serait alors en droit d'espérer, que ce long cheminement interne parmi les êtres humains, parvienne enfin à une harmonie parfaite, aboutissant à l'éradication radicale de nos nombreuses imperfections.

Il me faut bien revenir un peu sur moi-même, le sujet pourtant me chagrine, quand je pense à mon signe zodiacal : lion ascendant scorpion, il ne fait pas briller bien haut l'étoile de ma provenance. J'ai peut-être perdu ma précédente vie dans ce drame de réputation : il paraîtrait que le scorpion entouré de flammes, se suicide en s'inoculant son propre venin ! Cela expliquerait ma curieuse fascination pour le feu.

Après ces préoccupations majeures encombrant mes neurones excités, repos et sommeil s'imposaient, la tête embrumée de réincarnations dérangeantes.

Ce matin, rien ne va plus, car ma nuit a complété le désordre en ajoutant des précisions déroutantes. Ce fut un rêve étrange, nourri de la réalité d'un souvenir très lointain, qui dans sa reproduction suspecte, apporte de troublantes révélations :

*Je me suis retrouvé, comme autrefois, ce devait être le jour de l'anniversaire de mes dix ans, je suivais, comme à mon habitude, mon père partout, tel un fan suit une idole. Il cassait la croûte avec son ami Régis BEAL, dans sa baraque de jardin. C'était un rituel d'invitation immuable, chacun à tour de rôle, dans leur humble résidence de bois et de tôle. C'était histoire de goûter la dernière trouvaille de piquette régionale, mais pour mon père, cela lui permettait de mettre en avant sa propre production.*

*Le fameux liquide était toujours accompagné du saucisson provenant du cochon familial, aidé dans ses fonctions, de pâtés ou de fromages sélectionnés parmi l'artisanat local. Sous leur casquette de travers, les mots railleurs et les plaisanteries allaient bon train, dans une savoureuse bonne humeur. Le casse-croûte suivait un simulacre précis : le couteau tenu par la main droite, vient couper en carrés, la tranche de pain maintenue entre la paume de la main gauche qui pince également entre pouce et index, la tranche de saucisson, laquelle par un avide mouvement de bouche, se mord à pleines dents, mais partiellement, pirouette emportant au passage le carré de pain précédemment préparé. Si le couteau s'abandonne sur la table, c'est pour de la main droite, soulever le verre, goûter la piquette, en trinquant pour fêter un bon mot.*

*J'écoutais, distrait, les éternelles conversations sur les considérations catastrophiques des dérèglements climatiques, accompagnées des croustillantes critiques sur la manière affligeante de jardiner de certains voisins.*

*Dans mon coin, j'essayais péniblement de comprendre les plaisanteries, en goûtant timidement les petits trésors gastronomiques à ma disposition. Chaque week-end, tout y passait, les saisons, les semences, les variétés de légumes, et surtout leurs exploits inégalables de précocité pour la première tomate, complétés du sujet sur l'abondance et la grosseur suprême de leurs pommes de terre. Bien évidemment, ce matin-là, je reviens au centre des conversations : pour tes dix ans, Gérard, tu vas goûter le vin de ma*

*vigne. Par fierté de tremper pour la première fois, les lèvres dans le breuvage inconnu et interdit des hommes, je fis mine d'apprécier, de trouver cela délicieux, tout en me cachant pour cracher.*

*Et Monsieur BEAL, de commenter : je n'oublierai jamais le jour de ta naissance, c'était un premier août de canicule, un dimanche, j'étais au désespoir, la veille j'avais perdu ma chienne « Diane ». Elle avait pris un coup de sabot de ce stupide cheval, heureusement, elle n'a pas eu le temps de souffrir, elle est morte instantanément. C'est l'image marquante de mon rêve de cette nuit, j'étais de nouveau là, devant les larmes lourdes, silencieuses, surprenantes sur ce visage dur, de ce costaud et imposant maçon. Notons au passage qu'il avait beaucoup plus de compassion et de considération pour le souvenir de la mort de sa chienne, que de l'attention pour l'anniversaire rond de ma naissance. Et pour définitivement ébranler ma sensibilité, ou apaiser le regret de devoir quitter cette vision dernière du couteau coupant le fromage, le geste marqueur de la tendresse de mon père revenait : sa main rugueuse caressait ma chevelure ! Le réveil fut immédiat.*

Enveloppé d'une petite sueur froide, pris de tremblements, ces images fortes venaient de bousculer jusqu'aux battements de mon cœur. Encore lui, décidément, il est partout, il me fait peur à vouloir se mêler de tout, forcément il va s'user prématurément.

Un jour, il va se dire, pourquoi je continue, placide dans ma cage thoracique, avec mes tic-tac monotones, de nuit comme de jour, c'est quand le repos pour moi ? Pour quelle raison je persiste, qui peut m'empêcher de m'arrêter, là maintenant, un travailleur de ma trempe ne peut-il pas avoir de vacances ? Allez tic-tac, tic-tac, tic. STOP.

Non, il ne le fera pas, il faut croire qu'il est fier d'entraîner tout le monde, s'il se refuse d'abdiquer, c'est qu'il est heureux. Il brasse son liquide carmin, il irrigue jusqu'au cerveau, tel un Rhône inondant sa Camargue, (tiens, encore lui !) et ne se prive pas de nombreux petits plaisirs : il a envoyé des espions vers ses deux

caméras, celles qui sont miennes, j'ai les yeux pleins de rougeurs diplomates, ses émissaires avertis se goinfrent de curiosités. Ses influences conquérantes ne s'arrêtent pas là, il commande une armée bien entraînée, des défenseurs implacables, des guerriers dissimulés sous des cagoules blanches de globules. Ils guettent tous les recoins du corps entier et repoussent, sans répit, le moindre envahisseur. Si ces armées pouvaient elles aussi raconter leurs souvenirs, elles en auraient, des interminables histoires de guérillas, pour distraire nos soirées hivernales. Qui peut savoir exactement par quelle bataille sanglante, on peut le dire, sont-elles parvenues à se débarrasser définitivement d'infections, de virus et de bons nombres d'épidémies dont elles nous ont sauvés ? Combien d'entraînements plus ou moins utiles, plus ou moins bien maîtrisés par nos docteurs un peu trop sûrs d'eux, et de leurs vaccins, ont-elles dû satisfaire, et tant bien que mal, leur faire face ?

Bravo mon cœur, bravo mon sang, on peut se réjouir que ces entraînements et ces guerres sont de toutes façons beaucoup plus légitimes, que les combats destructeurs de la déplorable espèce humaine. Nos globules blancs ne se sont jamais comportés en envahisseurs géographiques, pas même pour une ségrégation religieuse.

Ce ne sont jamais d'odieux conquérants gratuits, mais simplement de valeureux défenseurs. Cela prouve encore que le cœur profite des conseils avisés de sa présidence personnelle, son âme, pour prendre des décisions justes et adopter des comportements parfaits. Tous les pouvoirs politiques de nos mondes contemporains seraient bien inspirés de prendre modèle sur la merveilleuse organisation qui gère notre corps et nos vies, on possède sans doute la meilleure équipe ministérielle qui soit. Toutefois, dans cette équipe, c'est certainement l'âme qui détient la position la plus brillante, tout en se blottissant, pétrie de mystère, dans une ombre secrète et ténue. Nous sommes ainsi bien obligés de reconnaître avoir une âme, avec à son service, des organes plus ordinaires, plus matérialistes, mais cela tombe

naturellement sous ce sens, par déduction, seule cette âme se perçoit invulnérable.

Certes méritants, tous les autres personnages de notre belle équipe, semblent ainsi de fait, être beaucoup plus exposés, comme à la merci d'une panne, d'un arrêt soudain de l'image, d'un abandon regrettable et regretté. L'entourage reste le témoin impuissant de cet abandon, j'entends ici par témoins, les autres organes valides du corps, parfois il ne s'agit que d'une fraction infime du cerveau, mais qui soustrait une part majeure de facultés à son propriétaire. Capable, il y a seulement quelques jours, d'idées nouvelles et radieuses, le voici maintenant entré dans une irrémédiable glissade, une progressive évaporation de lui-même, sa pensée et son esprit se perdent dans un monde de plus en plus fou. La vieillesse dissout et embrouille le soleil de ses neurones, il lui est désormais impossible de s'exprimer de façon claire, lui, alors animé d'intelligences et de feu, capable des plus sublimes et hautes imaginations, capable de retenir et d'emmagasiner la moindre information, il devient totalement impuissant et oublie jusqu'à son nom. Ainsi le cerveau, premier lieutenant important de nous-mêmes, capitule à grands effets, chaque autre élément du corps, suit à son gré les dégradations de l'usure, le cœur un jour en a marre d'avancer pour pas grand-chose, ou pour rien, il s'arrête net.

Une masse immobile, insensible, stupide, dépourvue, glacée, tombant en lambeaux, devient rapidement pourriture infâme, aveugle, sourde et muette, que son vil poids attire vers les entrailles de la terre ou à la poussière cendrée d'un feu. La pendule qui fonctionnait en lui ne vibre plus, elle est débranchée, la carcasse visible est obscène et nue, elle a une hideuse face de mort. Cet humain n'est pas allé paisiblement au néant, ses organes matériels se disputaient une capitulation devenue évidente, son moteur, son énergie l'ont abandonné, comme persuadés d'une continuation devenue parfaitement inutile.

Dans une convulsion dernière, dans un souffle dernier, ils se sont séparés, comme dégonflés d'une possession interne, la matière est là, mais plus rien ne vit à l'intérieur. L'expression ultime du visage

est présente, le restant du vivant nous dérange, on a peur de son observation, de son jugement depuis son au-delà, alors inquiets, on lui ferme les yeux. Restait une infime lueur sereine, demeurée comme le reflet d'une lointaine lumière, trace de l'évasion de l'âme qui abandonne lamentablement sans laisser transparaître de regrets. Le cerveau ne réagit plus, il a lui aussi été débranché, sans cette électricité, il ne peut plus fouiller dans sa bibliothèque, il ne se souvient déjà plus avoir existé. Parfois, grâce à la performance de nos sciences nouvelles, on arrive à rebrancher ce que l'on nomme bassement la machine, mais le sujet fait alors comme il veut, comme il peut, on s'aperçoit que tout ne revient pas. Une partie plus ou moins importante s'est perdue dans l'espace pourtant court de l'arrêt, à croire à une évasion préparée minutieusement à l'avance, par des instances expertes et complices.

Sans l'énergie première, la mémoire, le cerveau, sont partis avec et pour qui, pour accompagner l'âme ? Sont-ils tous attirés ailleurs par une force céleste ? À croire encore qu'il y a une instance supérieure qui en avait la nécessité pressante, le désir de l'utilisation immédiate.

Il est impensable d'imaginer le contraire, une telle précipitation de l'ablation de l'âme, ne peut s'expliquer que pour son urgente et indispensable réutilisation, c'est en tout cas ce qu'il me plaît de penser. Confronté à cette cessation d'existence, ce corps bientôt invisible s'éloigne de notre souvenir, mais sa pensée, sa conscience, son raisonnement, son passage sur terre, vont lui survivre. Même éteint, son esprit, ou une partie de celui-ci, a laissé des empreintes, les générations futures vont poursuivre ces traces. Le flambeau de cette vie a brûlé, sans en consumer la matière spirituelle ; éteint, ce flambeau a laissé son odeur, ses fumées, comme un savoir inclus aux racines de ses propres substances. Nous-mêmes, nous allons laisser sur terre, à la fois nos fils, nos filles, mais en même temps, cette avancée dans l'esprit, dans un certain savoir qui est vie. Nos générations futures, on les devine déjà pourvues d'esprits encore plus développés, plus rapides, plus pertinents ; ils arrivent dans une enfance rafraîchie mais

prodigieuse, qui s'accapare rapidement l'ensemble des intelligences universelles. Ils entrent dans une prise de connaissance, une révision de tous les anciens savoirs, avec l'aide de procédés modernes, ils s'approprient rapidement le réel de la génération présente et le passé des précédentes. Une fois cette visitation primaire acquise, ils vont partir à l'assaut de l'avenir en s'enfonçant dans un futur prometteur, ainsi la société humaine ne disparaît pas, elle s'accroît à l'infini. C'est ici que le mot reproduction atteint son non-sens, il serait plus juste d'utiliser pour l'avènement d'une nouvelle génération, le terme de reprogession.

En effet, l'enfant d'aujourd'hui n'est semblable à l'enfant qui naissait au premier siècle de notre ère, que par son enveloppe, sa pensée, son esprit, son intelligence ; la pertinence et la rapidité de ses réactions développent une surenchère évidente de toutes nos évolutions.

Il est alors certain qu'il profite sans le savoir, d'un empilage concentré de connaissances amassées par son ascendance au fil des générations précédentes. Un enfant de ces siècles lointains, parvenu accidentellement à l'époque actuelle, serait inévitablement confronté à un décalage surprenant et impossible à combler, semblable au retard d'un enfant sautant plusieurs années d'instructions. Comment réagirait le même enfant, commençant sa scolarité au début de ce siècle, et la finissant dans ses dernières années, en découvrant une télévision ou un ordinateur ? Cela lui procurerait un choc déroutant. C'est une porosité entre toutes les générations, qui a additionné nos performances ; le chercheur d'aujourd'hui explore des extrapolations prometteuses, des avancées incroyables, que même « Pasteur », érudit de son temps, était loin d'imaginer. Et nous, pauvres de nous, on va donner à rire à nos descendances, avec nos naïvetés crédules actuelles, elles ne seront bientôt, et plus vite encore qu'hier, qu'une avancée obsolète et ridicule.

On est là, pétris d'orgueil et de fierté, pour nos présentes réalisations, avec la prétention d'être parvenus au firmament de

l'intelligence et de la créativité, presque à les croire indépassables, mais, et c'est une chance, l'aboutissement final semble s'avancer, lui aussi à mesure que l'on avance. Le but supposé ne se rattrapera jamais, le mot fin de nos humanités n'existe sans doute pas, on a le seul mérite d'être un maillon de cette chaîne, maillon du temps, chaîne des générations pourvoyeuses d'intelligences. Nos enfants et petits enfants auront pour mission, demain et après-demain, de découvrir les rives d'un savoir infini qui, malheureusement pour nous, restera à jamais méconnu.

Il est indispensable de s'arrêter, de se poser un instant, pour simplement se rendre compte d'une essentielle évidence, pour constater enfin que l'on se trouve depuis le début de nos humanités, dans une situation qui reste éternellement intermédiaire.

Le plus lointain maillon du passé nous sert d'ancrage, le maillon du futur nous sert de devenir, ce devenir est un prétexte pour ne jamais abdiquer. De toute façon, abdiquer est foncièrement impossible, on avance, le grain du sablier ne sait et ne peut rien faire d'autre que de couler, l'humanité entière ne peut contredire cet humble mouvement, une panne ne s'imagine pas, alors encore moins une marche arrière. Notre avion de ligne géant semble fier et imperturbable ; guettez avec moi la moindre des turbulences, car une seule défaillance serait synonyme de néant.

Revenons à mon réveil brutal de ce matin, je viens de percevoir plusieurs marqueurs qui indiqueraient que je n'étais pas, à ma précédente vie, un belliqueux scorpion, comme mon signe zodiacal l'indique, mais plutôt un chien, une chienne, car paraît-il, on change de sexe à chaque réincarnation. Et brusquement, dans mon esprit, tous les indices concordent, comme un puzzle je reconstitue les éléments qui me persuadent indéniablement avoir été cette malheureuse chienne, la chienne bien-aimée du bourru Régis. Le premier et le plus symbolique de ces indices, c'est ma boîte crânienne, particulièrement cabossée, je la scrute discrètement au travers de ma chevelure. Discrétion bien inutile, car progressivement, avec l'âge, mon évansion

capillaire va laisser trahir mon crâne marqué de l'exacte trace d'un sabot de cheval. Il y a aussi cette espèce de crainte malade que j'éprouve pour les chevaux, ce n'est pas une peur naturelle, c'est un sentiment bizarre, inexplicable, que je n'arrive pas à saisir, c'est un profond respect imprégné d'aversion. Ce n'est pas une crainte physique de les monter, en Tunisie, sans difficultés particulières, j'ai chevauché un dromadaire, preuve de paradoxe étrange.

Il me faut avouer percevoir souvent au matin, des miettes incomplètes de rêves, dans lesquelles, souvent, un cheval se met en scène :

*C'est un étalon à la robe de feu, qui tourne sur lui-même, l'œil fulgurant, ruant des quatre fers au moindre de mes regards, comme affolé par avance, de me voir approcher, et pourtant je me sens admiratif de ses cabrioles aux grâces redoutables ; je me sens alors tout petit par rapport à lui, la scène est irréelle tout en étant bien présente, dans certaines de ses ruades, je le perçois dressé debout. C'est incertain, flou, brumeux, et par moments, extrêmement précis. Je discerne alors jusqu'aux veines saillantes de son encolure, je le devine et je le sais lire dans mes pensées, son regard est tout près, intime. Il vient appuyer son museau sur mon épaule, il touche ma joue, il n'est rien au monde de plus doux que le satin de son mufle, c'est de la soie, de la peau de pêche, et soudain une douleur sur ma tête me réveille.*

Les concordances ne cessent plus de m'interpeller, je comprends de plus en plus de signaux, parmi mes réactions inexplicables je recherche et je trouve enfin la racine de ma légendaire osmose avec les chiens. C'est avec eux une lecture au plus profond des yeux, sans aucune peur, même de ceux étrangers, imposants, menaçants et réputés dissuasifs à une quelconque approche, je poursuis mon analyse, j'essaie d'être le plus objectif possible, et je ressens de plus en plus de pertinentes coïncidences.

Pour un humain, j'ai un flair hors du commun, je discerne les odeurs et les parfums facilement, même à grande distance. J'ai le sommeil léger, je me sens en permanence sur le qui-vive, ce qui expliquerait en partie mes rêves inachevés. Si je peaufine l'analyse de mes réactions, je me rends compte de la manière étrange que j'ai, de regarder mes interlocuteurs, un peu de travers, tête penchée, avec de légers mouvements pour marquer mon accord à leurs discours. Je les devine davantage dans leurs pensées et leurs intentions, que je ne les écoute, je me fie plus à ce que je ressens, à ce que je vois, qu'à ce qu'ils me disent, j'en découvre ainsi leurs écarts de franchise.

Pour couronner le tout, je m'enferme souvent dans une fidélité malade qui tourne au ridicule : je renonce aux variations, je n'aime pas changer de marque de voiture, d'assurance, de banque, d'un quelconque commerçant ou ami. Au point que même déçu, je reste comme lié à ce qui devient pour moi, rassurant au premier abord, mais dans la durée, s'avère devenir insupportable. Voilà qui ne me rassure pas, mais que donc est allé faire mon âme, habiter sa précédente vie dans la peau d'une chienne ? C'est à se demander ce que peuvent bien aller chercher les âmes humaines dans une expérience de vie animale ?

La fidélité, il faut s'en réjouir, mais alors si j'avais habité un lion, quelle serait la conséquence ? Mon entourage, planquez-vous ! Je crois que tous ces mystères nous dépassent, il faut que je me raisonne, et que j'arrête immédiatement ce délire ou dois-je simplement ranger mon stylo pour ce soir et garder de ce cheminement rêveur et saugrenu, seulement le bénéfice du doute ?



## LE GLOBULE BLANC

Je passe mon temps à flâner dans les couloirs  
Dans les artères du corps entier, et dans ce noir  
Je vais vous faire une dépression, c'est embêtant  
D'avoir les nerfs sur les charbons, moi globule blanc.

Depuis la guerre de vos docteurs, l'épidémie  
Est devenue d'une rareté de décennie  
Pas un microbe sous la dent, c'est déroutant  
Pas une seule contagion pour globule blanc.

Je n'ai pas le droit au chômage, c'est évident  
Que faut-il faire dans cette galère, malheur austère  
Mendier sa vie, c'est pas marrant, être globule blanc  
L'oxygène brûle mes armures, à chaque blessure.

Je pourrais p'tête m'enivrer, mais pas question  
Il y a plus d'alcool dans le quartier, question ballon  
Moi qui adore le vin blanc, pauvre globule blanc  
Même les bulles champagnisées sont prohibées.

J'ai l'OMS sur le dos, c'est le gros lot  
Mes p'tits cousins d'Outre-mer sont pas plus clairs  
Ils n'ont même plus de malaria à leur repas  
A nous faire entrer au couvent nous globules blancs.

Dans tout le corps aseptisé qu'y vais-je faire  
Je n'ai de blanc que la clarté de mes artères  
Quelques vaccins pour m'amuser en dilettante  
Même plus de fièvre à animer, froideur intense.

J'ai l'estomac dans les talons, évidemment  
Peu vous importe mes états d'âme de globule blanc  
Tous mes voyants se mettent au rouge, moi globule blanc  
La faim tenaille, mes yeux sont rouges, chauffés à blanc.

Antibiotiques administrés, moi globule blanc  
Je vais vous faire une dépression de globule blanc  
Quand vous aurez besoin de moi, moi globule blanc  
Je serai mort de votre vivant, moi globule blanc.

## ÉCRITURES FANTOMATIQUES

C'est à ne rien comprendre, il faut que je retrace en détail, mon emploi du temps de ces derniers jours, décidément, cette période de vacances est facteur de déstabilisation. Il y a donc trois jours, je finissais d'écrire ce passage au sujet d'une goutte d'eau, content de moi, mais vidé de substances et de nouveautés, je ressentais le besoin d'une pause. Je me ressourçais dans l'attente de la venue d'une résurgence, j'avais pris soin de ranger dans une chemise, mes dernières pages, dans leur ordre, avide appel d'innovations.

Le stylo posé négligemment et en biais sur la pile de mes chers écrits, marquait la période d'écriture en jachère. Je ne touche surtout à rien, il s'agit là d'un oubli convenu, comme si venu d'ailleurs, j'attendais un opportun sauveur. Pour confirmer mon prétendu détachement, je recouvre mes écrits abandonnés, de tous mes courriers ordinaires et journaliers. Il y a là, factures, enveloppes ouvertes, publicités diverses, l'essentiel est juste lu en diagonale, simplement pour être sûr de ne pas risquer la visite d'un huissier.

Or, voilà que ce matin, plus rien ne traîne, tout a été rangé dans les tiroirs, d'un côté restent les courriers importants, de l'autre, à ma grande surprise, le stylo est posé sur quelques enveloppes recouvertes d'écritures presque illisibles, mais numérotées. Même le dos de certaines publicités inutiles, est totalement recouvert sur toutes les surfaces libres, de cette écriture nerveuse, qui semble être la mienne en version automatique. J'ai lu, je devrais dire, j'ai relu, mais non,

puisque je n'ai rien écrit. Le doute s'installe, suis-je devenu fou ? Un récit complexe de plusieurs pages, intéressantes et croustillantes, est-ce possible ?

Indéniablement je découvre cette histoire douteuse de réincarnation, toutefois, mis à part mon faible odorat, de nombreux détails prouvent que j'en suis l'évident auteur. Tout ce qui est mentionné est juste, je ne pouvais pas l'écrire de manière plus conforme à mes propres ressentiments, il ne me reste plus qu'à recopier en savourant la gratification d'un travail déjà fait. Malgré la certitude que cette écriture est personnelle, elle en demeure néanmoins dérangeante, à réfléchir en parfaite conscience, je n'aurais eu, ni la volonté, ni le désir de relater cette histoire.

Dans le fond de moi-même, je ne crois pas à la réincarnation même si parfois elle m'intrigue, c'est beaucoup trop loin de mon esprit qui chasse habituellement, avec virulence, toutes croyances surnaturelles. Je trouve dans ces écritures certains raisonnements absurdes, des déductions gratuites et discutables. Par exemple un enfant adopté, venu avec le décalage de l'éducation, d'une contrée éloignée et primaire, ne met que peu de temps pour s'approprier nos cultures beaucoup plus modernes et élaborées.

Aborder des sujets que l'on ne maîtrise pas parfaitement, ouvre la porte à l'erreur de jugement, cela me détermine plus que jamais, à ne pas croire aux signes du zodiaque. Cela porte malheur ! Cela influence insidieusement nos choix, la preuve : mon désir pour ma prochaine réincarnation est de devenir chauve-souris ! Pourquoi ? Parce que j'ai une folle envie d'émettre des ultrasons, car par l'ultrason, on ne parle qu'à soi-même, plus de contradictions, plus d'influences, donc plus de zizanies ! Il reste l'inverse de nos basses paroles, de nos prétentieuses et mensongères affirmations devenues rumeurs, elles s'apparentent à la boue de nos existences. L'ultrason est pur, il traque simplement l'obstacle pour élégamment le contourner.

Alors, vous allez me dire, si je ne cautionne pas ces écrits, pourquoi les avoir recopiés et inclus dans ce livre ? Et bien je n'ai

pas le cœur à supprimer cette histoire, elle reste comme la porte ouverte à l'originalité du doute. Avec ce doute, je peux ainsi tout supposer, il s'agit peut-être d'une évaporation partielle et temporelle de ma mémoire ; à vouloir me délecter d'embrouiller le lecteur, je me perds moi-même ! Suis-je devenu un funambule ? Mais un funambule particulier, car au lieu de marcher ou de parler, comme tout funambule qui se respecte, je me lève la nuit pour écrire ! Et j'en profite pour écrire hors de ma conscience, ce que je ne veux pas que l'on me surprenne à penser. Je me dévoile en cachette, et le premier auprès duquel je me dévoile, c'est moi-même ; c'est un aveu de dédoublement, c'est un indice encore une fois d'état second. Et comment choisir dans ces deux états, quel est le premier, quel est le juste, sur lequel dois-je me fier, poser les bases de la certitude ? Je me retrouve aux limites du réel, en bordure de l'inexplicable, moi qui suis habituellement avide de hauteur, certain de l'équilibre, je suis pris de vertiges.

Il me vient à imaginer mon stylo devenu magique, c'est lui qui se lève la nuit et se promène sur la feuille blanche, comme un bambin, marchant premier au matin, sur la plage lavée de la mer, après la nuit sournoise secrète et complice d'une marée prétentieuse armée d'une gomme définitive.

Ainsi le gamin qui déambule sur la virginité matinale d'une plage, symbolise le stylo au hasard de la page, comparaison stupide, bien qu'en apprentissage de la vie, l'enfant a un cerveau, le stylo n'a rien. Profitant de la nuit pour élaborer son transfuge, il se permet de se passer de mon cerveau, de mon savoir, avec l'habitude de se sentir enlacé entre mes doigts, il a appris l'équilibre, parfaitement, il sait sautiller de mots en mots, il sait les accents, les virgules et les points.

Son filet d'encre s'échappe sans consentement, libre à force de s'épancher devant mes réflexions, il a appris ! Je ne suis pas jaloux, je suis fier de lui, je savais déjà les encres douées d'importances capitales, mais toujours aux ordres d'une main, guidées par la pensée et le cerveau. Certaines d'entre elles sont même devenues,

sous les doigts de personnages illustres, ruisseaux stylés, rivières couchées dormantes, asséchées et sages, les déterminantes signatures d'armistices primordiaux de ce monde. Le cœur d'un stylo ou l'âme d'un encrier en vient à maintenir l'ensemble de la planète en paix.

Serait-ce, par une certaine jalousie de ces destins de grandeur, que mes encres s'évadent, se permettent ballades nocturnes, elles vont étaler leurs états d'âme, coucher leurs idées libertines à mon insu, sans mon ordonnancement. J'ai peur de cette nouvelle liberté, je ne contrôle donc plus rien, à ne plus savoir si c'est moi qui vais terminer ce livre. Nous allons devoir subir le délire d'un tube d'encre, une espèce de vengeance après tant de missions sous contrôle, après tant de siècles de soumissions, qu'il faut bien admettre, parfois assez peu recommandables. Il est un fait que souvent le cerveau des rédacteurs, leur commande une navrante prose qui fait tache. Serait-ce une raison suffisante pour que ces encres ne respectent plus leurs gardiens, en belles évadées elles vont devenir rebelles, elles ne vont se soumettre à aucune police, non maîtrisées, elles peuvent devenir violentes ou assassines, espérons qu'elles ne se permettront pas de telles initiatives.

Imaginons un instant qu'elles fassent demi-tour, comme si le temps se mettait à tourner à l'envers, le stylo en marche arrière effacerait nos écrits, la contradiction amène la révolte. L'encre remonterait dans ce corps de stylo fébrilement serré dans nos doigts chauds, heureuse de leur coup monté. Nos pensées s'effaceraient à la manière d'idées perdues, persuadées de ne pas avoir vécu, de ne pas éclore. On ne serait plus soumis au syndrome de la page blanche, on rendrait sa blancheur à la page, on pourrait même trouver un certain plaisir à voir s'effacer nos inepties. Les idées d'écritures, plus ou moins saugrenues, viendraient se ranger bien sagement dans notre cerveau. La source de ces idées se recroquevillerait jusqu'à la racine, l'évènement déclencheur tombant dans l'oubli, un oubli étrange et nouveau, celui du futur.

Toutes signatures en bas de contrat disparaîtraient, ce serait une sorte de libération apparemment dégressive, mais parfaitement

progressive, les témoins et les mariés se sépareraient jusqu'à ne plus du tout se connaître. Il n'y aurait plus de lointains souvenirs, il nous faudrait apprendre le lointain devenir, apprendre à perdre de vue, un à un, chacun de nos amis, toutes nos connaissances, en se disant paradoxalement bonjour pour la première fois, pardon pour la dernière fois. Me voilà reparti dans un rêve surprenant et réveillé, c'est le rêve du contresens, il faut que je creuse, cela devient intéressant. Cette approche est alléchante, se dessine le grand avantage de rajeunir chaque jour, atteindre la légèreté et la force juvénile, l'insouciance et la naïveté fraîche et reposante, se décharger les épaules de l'empilage de la lourde addition des années de vie.

Quel savoureux plaisir de rendre à la librairie le calendrier de l'année écoulée, devenu inutile, je lui donnerais la monnaie, elle me rendrait le billet. Il serait plus désagréable de voir son salaire du mois précédent, s'effacer de notre compte bancaire.

Comme il serait plus difficile de subir de notre patron, la diminution de salaire, découlant de notre promotion décidée demain ! On pourrait assister autour de nous, à une prolifération de manifestations extravagantes, le pétale de la rose, se raidir, se redresser, reprendre des couleurs et remonter sur sa tige. Le tas de feuilles mortes, redistribuer sous chaque arbre sa rouille, et feuille par feuille, verdir et remonter en douceur tourbillonnante sur sa branche, le vent aspirer et remettre tout en place méticuleusement, avant sa tempête rageuse. La nuit rallumera le jour au soir, avec un soleil qui se lève au couchant, et ce même soleil disparaîtra aux frissons du matin. Le réveil va sonner pour nous endormir brutalement en sursaut, avant de terminer notre rêve.

On va avoir beaucoup de mal à apprendre à rêver à l'envers, surtout pour moi qui ai déjà de la peine à l'endroit, j'aurai juste l'avantage de ne devoir me souvenir de ceux-ci, inévitablement effacés, par le temps nécessaire, point encore accompli. Il faudra aussi nous lever en baillant dans la fatigue du soir, prêts à démonter la journée

d'hier. Cette journée où je vais voir remonter la pluie au ciel, voir sortir de la boue des gouttes d'eau, miraculeusement propres, pour en composer un rideau humide monté à l'envers, ordonné, qui va s'arrêter quand la boue sera sèche, jusqu'à la poussière. Il devient alors délicieux d'imaginer une neige valseuse, retourner elle aussi au ciel, et l'épaisseur de cette neige, progressivement s'amointrir, fondre d'élévation, comme aspirée par son nuage lourd. Comme je voudrais voir le vol arrière d'une hirondelle, l'avion à l'atterrissage remonter à reculons au ciel, l'incendie de la forêt s'éteindre, jusqu'à sa verdure revenue, et l'incendiaire se localiser avant son délit, voir l'eau du fleuve, de la rivière, du ruisseau, remonter à sa source, se disperser et se perdre dans la montagne, le champignon abaisser le couvercle de sa feuille.

Ainsi, heureusement, l'imagination nous permet d'embellir nos histoires, car la vie, à chaque instant se charge de nous les assombrir.

Pensez à tous ces enterrements devenant des réapparitions souriantes, tous nos amis et parents disparus reviendront de l'autre monde, et il faudra rester discrets, ne pas leur poser de questions, ils ne peuvent se souvenir de leur devenir ! Décédés par maladies, ils vont avoir la guérison assurée, car bientôt ils ne subiront même plus la souffrance de leurs tout premiers symptômes. Plus spectaculaires encore seront les accidents détricotés, la voiture qui recule en freinant, sans le savoir, inutilement. Le charpentier qui remonte sur son toit, dans une chute ascensionnelle, par un envol vertical et curieux. On pourrait même assister à l'extraction bruyante mais rapide de la balle, sortant en fermant son trou à la tête, aspirant le sang qui s'écoulait du personnage lâchement abattu.

Toutefois, ces extrapolations nous emportent dans des situations qui deviennent extrêmement difficiles à appréhender, car à bien réfléchir, cette extravagance du temps qui s'écoule à l'envers, n'a pas seulement que des avantages. Pour nos repas, il va falloir reposer les aliments sur la fourchette, donc régurgiter et remettre le tout dans l'assiette ! Que dire du désavement du sandwich, du rejet du

potage ! Comment va procéder la cuisinière ou le cuisinier qui doit décuire les aliments, dessaucer les salades ? Non, finalement la vie n'a qu'un seul sens possible, car comment imaginer pour l'ensemble des végétaux, la sève opérer une marche arrière, l'arbre redevenir arbuste, la fleur revenir en bouton, le légume du potager retourner à sa graine en terre ?

Une autre horreur vient immanquablement à l'esprit, le déroulement de ce qui se passerait quand on va aux toilettes. Et pour clore définitivement ce défilement de bêtises, l'image de notre fin de vie revenue au début, au stade de nouveau-né, fragile, cherchant à pénétrer au chaud et à l'abri, dans le ventre de sa mère, celle jeune qui va bientôt se démarier. Il faut se rendre à l'évidence, tout retour en arrière est utopique, il nous faut impérativement avancer, vieillir n'est pas une légende !

Mes écrits clandestins de la nuit dernière avaient parfaitement raison, l'existence n'a qu'un seul sens, unique, cela nous impose une fin regrettable mais idéalement logique.

*Sur ma page s'effacent les mots, l'encre remonte au stylo,  
J'ai perdu du temps, le sens, je m'approche de l'enfance.*



## LES VOIX DU CŒUR

La vie est là, quotidienne, apparemment négligeable, un peu de talent nous la fait soutenir par quelques réussites. Quelques menus détails nous amusent, parsemés d'évènements piquants, qui relèvent cette sauce que personne n'aime laisser insipide. Pour la préserver du risque de cette platitude, il est nécessaire d'y cultiver quelques récents secrets souvent intimes, qui sont généralement les racines d'une passion. Alors une étoile se pose au-dessus de nos existences, une étoile lumineuse, c'est l'amour, et enfin la vie devient prenante, emportée sous l'effet d'une savoureuse adrénaline. L'attraction est irrésistible, semblable à celle du papillon pour la lumière nouvelle et artificielle du soir.

Nous voilà perturbés de la beauté intimidante, rafraîchissante, qui décuple nos désirs, nos envies, notre goût de la vie. Cet amour qui semblait destiné à seulement n'accompagner que le jeune âge, ne vieillit pas lui, il semble se protéger de la tuberculose du temps. Il compense l'épuisement de sa jeunesse par une démultiplication de ses forces, de sa ténacité, de son ampleur. Ample, c'est le mot, car pour survivre, il lui faut disperser ses sentiments sur nouvelles et souvent, jeunes et belles créatures. Cette extraordinaire puissance va nous donner à mentir par exagération, et cet amour somme toute normal, va prendre des couleurs et des extrapolations extravagantes.

On croit avoir à vivre de curieux sentiments, on va les habiller avec une décoration d'adjectifs démesurés, et les mots choisis vont prendre des connotations précieuses.

On va décrire une imagerie exceptionnelle, qui va nous inventer des yeux sans limites, aux couleurs douces de miel, ou dominés par des gris aux brillances d'aciéries. Parfois exposés aux paradoxes, ils deviendront pâles, d'ambiances pastel ou claires et soudainement pris d'orages. D'autres seront d'océan, ou composés de toutes teintes d'encres surprenantes, méconnues, à avoir de la peine à les savoir outrageusement exagérés. Ils ne vont se refuser aucuns reflets, ni d'or, ni d'azur, ils acceptent de se mirer, de se comparer aux inventions éphémères du ciel, qui comprennent les lunes, les étoiles et les soleils. Ils en deviennent étranges, malicieux, profonds, à se noyer dans un bain de champagne incroyablement pétillant. Après les yeux, une démultiplication va s'attarder à tous les contours de l'anatomie de l'être aimé, à ne savoir où commence l'exactitude, et jusqu'où vont aller les menteuses affirmations. On perçoit nos phrases vouloir en rajouter, à ne plus savoir si c'est pour convaincre l'autre, ou de manière plus sournoise, pour se persuader nous-mêmes.

Alors les lèvres pâles, sensuelles, vibrantes, vont s'offrir comme des fruits goûteux qui ne prennent plus la peine d'être défendus. À quoi bon, elles peuvent, pour attirer, prendre des couleurs surnaturelles éclatantes et vives, celles des volcans brûlants, humidifiés de brillances féminines, alléchantes et parfumées. Les peaux prennent le relais d'appellations inattendues, elles sont tantôt blanches, exquis, belles et fraîches, comme des roses, couleur ivoire nacré, sous le pâle soleil d'un matin de juin. Mais elles peuvent aussi se laisser brunir, pour devenir ambrées, cuivrées, couleur café, en quelques mots, le sujet de notre amour devient la plus parfaite des créatures.

L'habillement étend le tableau, il y a la robe de soie légère, perpétuant la tache mouvante, claire, jeune et gaie sur notre environnement.

La féminité arrive, gracile, avec quelques étoffes qui effleurent les corps mouvants, quelques dentelles affriolantes qui effacent les courbes, et les pas crépitants qui annoncent la jupe fendue. La cambrure s'élançe sur les assauts des talons hauts, donnant des démarches aux oscillations subjectives. Les chevelures vont jouer avec le vent, les rayons du soleil, et vont faire fondre nos regards incrédules et interdits, qui se cherchent quelques assurances.

Il ne reste pour qualifier l'homme, que quelques mots secs et durs, une force, un charisme, une prestance, et quelques connotations bassement musculaires parfois teintées d'une intelligence supposée. Une telle liste de belles phrases, très majoritairement distribuée par les hommes, et pour la gent féminine, nous ferait presque croire qu'ils sont plus romantiques que leurs compagnes. À moins de considérer cette hypocrisie flatteuse, beaucoup trop étoffée pour se penser réellement sincère, mais uniquement aménagée pour conquérir. Grâce à toutes ces effusions verbales ou écrites, grâce à tous ces compliments, que l'on se plaît à dérouler comme des colliers de mots enjôleurs, on va réussir à éloigner cette solitude qui nous gardait dans l'immobilité de l'espérance, du songe, du retranchement sur soi. On est faits de cette nature, il nous est impossible de rester insensibles, le sexe opposé nous attire, rien ne peut nous arrêter, on est doués de paroles, de mouvements, on est libres, on a l'esprit et le cœur entreprenants.

Assis sur un banc de quai de gare, perdu dans mes pensées en attendant le train, mon regard vague s'est posé sur cette voie ferrée brillante, et j'imaginai ces deux rails, épris d'un amour fou l'un pour l'autre, et pourtant dans l'impossibilité définitive de se rencontrer. Ils subissent la stricte loi des parallèles, ils ne s'effleureront jamais, sans pour autant se perdre de vue, ils ont tous deux une vie similaire, ils subissent les mêmes trains aux mêmes horaires. Ils s'évadent, en se regardant de côté, comme deux compagnons main dans la main, traverse dans la traverse.

Ils visitent villes, villages, pour courir inertes tant de vallées, longer fleuves et rivières, contraints d'entretenir de leurs déplacements

statuaires, une supposée indifférence. Leurs vies identiques les séparent à jamais, leur contact physique est impossible, leur amour est définitivement bloqué dans la cruauté de se savoir là, en face mais à distance, sans se perdre jamais, mais sans pouvoir se rapprocher davantage. Quelques aiguillages leur donnent parfois de cruelles et éphémères espérances, mais leurs corps tortueux s'étirent sur leur interminable plage de gravillons anguleux.

Comme il serait atroce, pour nous humains de subir un amour d'une telle platitude, d'un tel immobilisme silencieux, ponctué du passage criant de lourdes locomotives sur nos épaules. Même si parfois, il nous arrive d'être lustrés d'injustice comme un rail, on n'est pas bloqués dans une telle statique posture, on part pour la constante quête de l'autre, le mot enrôleur en bandoulière. On est l'opposé de la froidure métallique, une chaleur interne nous empêche de nous contenir, dès que l'on éprouve trop, dès que la timidité peut être vaincue, on fonce. Moins rapide que le train mais plus pertinent, après le rapprochement vient le rapport, et l'inévitable délicieuse consommation que l'on sait pourtant dangereuse, difficile à maîtriser, aux conséquences hors de toutes mesures.

C'est le stade de la pulsion, insoutenable, qui va nous élever aux extravagances, on va aller au-delà de ce dont on se croyait capables. Les corps gagnent indépendance, ils se passent de nos phrases, les sensations cristallisent et anesthésient nos doutes, les limites s'éloignent, des magies chaleureuses ouvrent des portes jusque-là inconnues. L'abandon est total, la liberté débridée et euphorique déclenche des folies qui repoussent au paroxysme les voies sans issues. Quand la houle retombe, c'est la période des promesses, après les bouquets de fleurs de roses devenues rouges, il y a l'escalade scintillante des bijoux.

Un prochain jour, avec le projet de vie en communauté, viendra la bague, un anneau d'or qui est très souvent plus inaltérable que son symbole.

C'est un espace-temps de vulnérables certitudes qui peuvent aboutir aux plus hautes divinités, comme aux plus profondes désillusions. J'étais dans une période de ce type, parvenu à cette phase de l'amour, où l'on projette d'offrir à l'être aimé, un cadeau sentimental, approchant l'inimaginable et l'impossible. Je promenais dans cette soirée, un pointillé de solitudes, mais avec le cœur particulièrement plein et chaud, de cet amour venu après tant de jours passés à sa recherche infructueuse, vecteur d'épuisantes déconvenues. Ma journée avait été longue, chaude, pénible, après le repas, il me fut nécessaire pour obtenir une saine détente, d'entamer une ballade salutaire, dame nature, dans sa patiente éternité, amène toujours une juste sérénité.

Aux portes de ma ruelle, une campagne immédiate offrait une frondaison imposante et diversifiée. Se concocter une petite escapade du soir y était facile. Le ciel devenu hésitant mélangeait ses couleurs, l'imagination des nuages manipulés par les courants de vents doux, était sans fin. Cette bise du soir annonçait le frisson de la nuit, le creux des vallons se remplissait d'ombres, sous un ciel encore relativement clair, la nuit semblant monter de la terre, liquide, tel un lac de boue, qui, si je n'avais su me raisonner, aurait épaissi ma peur et remis en cause ma ballade.

Le soleil épuisé de ses chaleurs était parti se coucher, tout en laissant comme témoin de son âme, une veilleuse qui prenait le relais : l'étoile du berger. Apparue la première, cette vaillante semblait appeler à elle toutes les autres, tel le rassemblement d'une armée scintillante de secrets. Leurs regards parsemés, sertis de noirs de plus en plus profonds, s'éparpillaient sous la toiture intimidante du ciel. Un nuage en forme de caniche à tête frisée, venait de cracher la lune, voilà une idée de cadeau à lui offrir, un caniche, et pourquoi pas la lune ou le soleil !

Je souriais de mes pensées ridicules, j'entendais presque rire de moqueries, des centaines d'étoiles tardives en discussion avec le

croissant lunaire improvisiste. Après quelques détours, il m'apparaissait plus sage de garder mes doux rêves d'amour pour tout à l'heure, et ainsi en espérer un rapide endormissement.

Comme pour me reprocher d'une certaine culpabilité de rentrer trop tard, la pendule semblait soupirer péniblement les douze coups de minuit. Elle avait droit au respect de l'âge, c'était une vieille dame qui avait perdu quelques dents aux usures de ses rouages. Je ne pouvais plus lui donner confiance, elle radotait, cela ne me déplaisait pas, je me foutais de l'heure. Ce n'est pas étonnant, quand on est amoureux on se fout de tout, plus rien n'a d'importance, toutes les priorités deviennent superflues, c'est une réaction adorable. À un point tel, qu'il nous faudrait profiter de ces périodes, pour y condenser toutes les mauvaises nouvelles d'une vie.

Malheureusement personne ne peut choisir les cailloux de son chemin, je supposais devoir souffrir plus tard, pour l'instant, il était bon de se délecter, de bourrer ses bagages sensoriels de sentiments tendres et apaisants. Pour être certain de gagner facilement le sommeil, je me servais un petit verre de mon rhum préféré, sans toutefois parvenir à trouver une idée précise et originale de cadeau.

Or, c'était mon dernier soir sans elle, ainsi, pour mieux persister, ma prenante euphorie amoureuse gardait sa petite tache indélébile. Derrière les volets fermant cette nuit trop lente, je m'allongeais dans l'espoir de rêver toute la nuit de l'aimer, mais les draps étaient trop vides et froids, le soir longuement va retenir mes sens à l'abri de l'évaporation. Attendre une nuit est long pour gagner un grand amour, alors qu'une vie peut être courte pour le savourer.

Tel un mécanicien talentueux du rêve, je résolvais enfin la panne, je le trouvais enfin, il se tenait là, tout près, prompt à résoudre définitivement mon problème, une évidence dont l'extravagance de nos nuits inventives ont le secret :

*Je marchais droit devant, empruntant l'aurore, le soleil était déjà là, dans toute sa force, je le devinais en feu, incandescent au seuil*

*du ciel. Il se décroissait sur le paillason de l'horizon, en filtrant ses premiers rayons, rouges et auréolés, il m'attendait, sage. D'une marche décidée, je me jetais à sa poursuite, dans cet entreprenant désir, les distances semblaient s'aggraver, je regardais mes pieds en sang. Il me suffisait de penser à elle, et à chaque fois la douleur s'effaçait. Parvenu enfin tout près, sa lumière m'aveuglait, me mordait les yeux de son scintillement démesuré, miraculeusement accroché dans son bleu. J'ai dû reprendre mon délicieux souvenir d'amour, pour qu'il me tende les bras, il est venu à moi tout seul, dans un miracle libérateur. À le porter, ce caillou rond, lumineux et lourd, était brûlant comme un enfer. J'ai dû le poser à terre tant de fois, en évadant mon esprit immédiatement sur mon amour, il redevenait froid, doux, léger, comme une balle de velours. Le chemin du retour fut long, le feu pris mille fois dans le dieu endormi, et chaque fois ma pensée pour elle m'a sauvé.*

*Mais de cela, il ne faut pas s'en surprendre, c'est bien connu, la douleur n'atteint pas le rêveur, alors, le rêveur amoureux se retrouve sous haute protection. Sans aucune vergogne, je lui ai offert l'astre, ma fierté bien que légitime, a été vite effacée ; il apparaissait de pâle couleur et de reflets insipides, aux discours de ses yeux, et aux lueurs de notre grand amour. Décevant, mon soleil déclina instantanément, ne lui restait qu'une bien piètre mine. Gêné, j'ai tout de même eu le courage de lui dire : sans t'avoir promis la lune, j'ai pensé fort à toi, et voici le soleil ...*

Mes paupières tremblaient, bon et chaud un tout autre soleil éclairait ma chambre, pas celui de mon rêve, le réel, le vrai, derrière les carreaux, il semblait pris dans le filet des petits bois de ma fenêtre. La brume des songes refusait de libérer mes neurones, ils baignaient encore dans le bonheur.

J'émergeais dans le mirage des espérances folles et prometteuses, pour cette journée décisive, je me percevais détendu et superbe,

atteint d'un large sourire. Heureusement, je n'avais pas de miroir pour le voir s'effondrer, se grimacer lamentablement, devenir liquide, le téléphone, elle ne viendra pas ; plus grave encore, elle ne viendra plus.

*J'entends les traverses parler aux galets  
D'une voix qui nous berce de souvenirs épais  
Des histoires parallèles, ferrées de phrases belles.*

## LA ROCHE DE FEU

C'est volontairement que je n'ai pas situé précisément la date de cet étrange mini rêve du passé, il est vagabond et marginal, il est venu comme en prémonition de la perte définitive d'un amour. Les images les plus belles précèdent parfois les déceptions les plus cruelles. Certains jours nous réservent les plus délicieuses douceurs, le lendemain, tout s'écroule. Avec le temps qui efface en laissant de pernicieuses traces, on en vient à se méfier de toutes les faveurs de la vie, à les croire venues vers nous pour se faire rembourser au prix fort. Par contre, je peux situer précisément le jour de ces écrits, nous sommes le mardi 20 juillet 1999, je procède pour les écritures de ce livre sur les rêves, comme le fait le démon des songes, je promène les épisodes, les historiettes de mon cerveau, à travers le temps, dans un désordre ordonné.

Mon regard figé s'évapore vers la fenêtre, ce matin est généreux et prometteur, dehors tout est clair, cela me dérange, car mes yeux ne voient rien, ils fouillent à l'intérieur de ma pensée, dans les vapeurs du souvenir. En trois battements de paupières, je sais retrouver mon enfance, et s'imposent à moi, ces petits traumatismes qui marquaient mes jours, entre mes 10 et 15 ans.

J'avais alors de petites colères, de récurrentes révoltes, des fâcheries avec frères et sœurs, mais aussi et plus fortes encore, avec mes parents. D'abord avec mon père que je considérais alors, beaucoup trop strict, trop rigide, rigoureux, déterminé et intransigeant.

Il savait m'imposer un travail urgent, impératif, en interrompant sans ménagement un de mes jeux favoris, dans le moment le plus crucial.

Ma mère, plus conciliante, plus compréhensive et plus douce, laissait libre cours à mes tribulations, tout en m'accordant le refuge de ses tendresses. À toutes grandes tolérances s'installent de mauvaises et navrantes habitudes, sans toutefois en devenir exécration, je ne tardais pas à profiter dans l'exagération de ses largesses, que je forçais insensiblement au paroxysme, par de malicieuses petites touches. Sa patience poussée à bout, c'est dans une brutale surprise que je recevais la superbe gifle que je méritais. J'étais alors fâché, révolté de cette subite sanction, blessé dans un orgueil qui déjà, pour mon jeune âge était trop absolu. Je me sentais injustement repoussé, il me fallait urgemment recourir à un ailleurs. Il me devenait alors indispensable de trouver une évasion, comme une réponse à la rage contenue dans mon interne solitude.

Il eut été facile pour moi de calmer mes rancœurs, simplement, auprès de mon voisinage de joyeux gamins de mon âge, d'autant plus que nous avions pour jouer, une succession d'agréables jardins en terrasses. Cependant, il y manquait une certaine vengeance, il me fallait à mon tour faire mal ; je quittais mon territoire paradis, sans donner d'explications, je m'évadais sans prévenir, c'était la fugue.

Elle avait la saveur des méandres de la liberté, cette charmante petite route qui, partant d'Annonay, serpente en circonvolutions exagérées en bordure de la rivière « Cance ». Cela va devenir ma ballade fétiche, j'adorais cet endroit qui devenait mon eldorado, pourtant en m'éloignant, progressivement une petite peur m'envahissait.

La protection du cocon familial se délitait, je me sentais vulnérable, la solitude recherchée me provoquait des réflexions internes, de plus en plus tolérantes vis-à-vis de mes supposés tortionnaires. Je doutais à chacun de mes pas, du bien-fondé de ma réaction, les distances et la fatigue me prévenant que je devrai parcourir tout le chemin inverse pour revenir, car que faire d'autre que revenir ? Je ne savais même plus précisément m'expliquer mon départ.

Ce retour, à l'approche de ma demeure, c'était l'occasion de comprendre l'exacte signification de l'expression « être dans ses petits souliers », d'autant plus qu'ils se rappelaient à moi et me faisaient affreusement mal. Je traversais alors une zone de reproches qui restaient toutefois compréhensifs, mes parents mettant en avant l'impérative nécessité de les avertir de mes éventuels projets d'escapades, de leur en expliquer les raisons et de leur promettre le respect d'un horaire de retour. Ils étaient surtout soucieux de cette absence, et réclamaient également un itinéraire précis de ma ballade. J'étais alors obligé de tout expliquer, de tout dévoiler, ma stupide révolte assortie de la promesse impérative de ne jamais recommencer. Promesses bien inutiles et vite démenties, car à mesure que mon âge avançait, les prétextes de fugues se multipliaient, ainsi que les distances parcourues. L'espace-temps de ma promenade grandissait, paradoxalement les réprimandes s'estompaient, mes petites fugues avaient pris une cadence plus rapprochée, qui donnait le change, s'installant comme dans une tradition. Ma famille finissait par comprendre mes besoins de solitude et de réflexions intimes.

Je n'éprouvais dorénavant même plus le besoin d'en trouver un quelconque prétexte, à part celui d'une salutaire détente, je parvenais à m'éloigner suffisamment, pour atteindre comme le but d'un pèlerinage, une roche appelée « Roche Péréandre ».

C'est un monolithe posé debout presque au milieu de la rivière, d'une hauteur de 39 mètres, son sommet dépasse le niveau de la route. C'est en somme un menhir torturé, énorme, rectangulaire, 78 mètres de circonférence à sa base, il n'a pu être mis en place là, que par l'œuvre d'un certain « Obélix » ou plutôt, d'un de ses ascendants. Je suis revenu de nombreuses fois le retrouver, comme le témoin et le confident de mes peines, il me paraissait indispensable de venir me confier à lui, lui raconter le tumulte de mes incertitudes. Sans me procurer de réponses, la haute stature de ce géant me rassurait, il m'avait écouté, il va en tenir compte, il va me protéger. Ainsi par lui et pour lui, s'était développée en moi comme une religion

parallèle, une religion personnelle qui avait le grand avantage de me laisser toute liberté pour en décider toutes les particularités et tous les contours. Il me devenait indispensable de venir le découvrir à chacune des saisons, une certaine confusion se propageait dans mon esprit, à ne plus savoir si ma déroutante admiration à son égard, était spirituelle ou saisonnière.

En plein été, à peine désaltéré de l'eau rare de la rivière qui le caresse, il expire sa chaleur, tel le souffle chaud et souffrant d'un géant épuisé.

En automne, il apparaît comme un point d'exclamation, il s'extasie, immobile et interdit, devant le spectacle qu'offre son promontoire pour la vue sur l'étendue et la variété des teintes prétentieuses qui l'entourent.

Au cœur de l'hiver, son orgueil, égal à sa stature, lui interdit de trembler, il reste là, noble, les pieds figés dans l'eau glacée, grelottant sous quelques blancheurs froides.

Au printemps, sur fonds pastel, saisissants, de fraîcheurs vertes, barrant l'écume de son lit devenu un torrent fougueux, décidé, qui tente obstinément et désespérément de le déraciner. En vain, rester impassible et silencieux, demeure la plus savoureuse de ses vanités.

Un petit évènement allait précipiter l'épilogue de ces traditionnelles rencontres, comme pour marquer la fin de ma basse adolescence. Un août caniculaire reprenant son souffle dans un vent obstiné, forçait la sécheresse à son paroxysme. Ce jour-là, un gigantesque incendie barrait la route de mon retour, les camions de pompiers occupant la dernière partie de passage encore disponible. La police détournait tous les véhicules et m'invitait à contourner la zone par un sentier escarpé, allongeant grandement ma course. À mon retour, mes parents alertés par les sirènes, avaient gravi tous les échelons insupportables de l'angoisse. Leurs colères et leurs reproches rattrapant l'excuse inacceptable de mon âge, l'incident marqua définitivement d'un point final mes promenades solitaires.

J'entrais alors dans une autre adolescence, celle qui occupe nos esprits par des attirances autres que celles d'un rocher, aussi suggestives qu'elles soient. Je convenais donc au fond de moi, ne plus avoir besoin de cette échappatoire, les nécessités du passé s'estompent devant les exigences nouvelles. Néanmoins, ce granit monumental est resté toute ma vie attaché à mon souvenir, il apparaît un peu comme le pilier de mon existence, une espèce d'ancrage à mes racines. Pratiquement chaque soir, à l'endormissement, se passent en revue et en boucle, les images marquantes de mon vécu, c'est un album que je parcours, et cette roche s'impose comme la star incontestée. Dès que le tourbillon de ma vie d'adulte me le permet, je retourne sur cette route, bien sûr avec l'auto ; aujourd'hui le temps n'est plus à la marche, le siècle s'affole, notre vitesse naturelle n'est pas viable, se l'accorder n'est pas raisonnable, à savoir pourquoi ? Cependant, rapide veut-il dire efficace ? On parcourt des milliers de kilomètres, sans en profiter d'aucun, on traverse nos existences dans un paysage flouté par la vitesse.

Vivre ou conduire, même combat, on n'apprécie plus le plaisir de conduire, écorché par le chant de l'autoradio, le paysage dérangé par nos préoccupations devient encore interrompu par le téléphone portable. Toutes sorties, toutes distractions sont tronquées par des interventions étrangères et parasites, cette gangrène anéantit tous nos délices.

Se réfugier dans ses propres rêves est décidément la seule solution pour voyager dans la mélancolique douceur de nos imaginatives aventures. C'est pourquoi chaque jour qui anime ces vacances, je me félicite de les avoir sacrifiés au décorticage de mon approche des rêves. J'avance mes écrits avec la peur d'avoir dans les vapeurs de l'oubli, perdu quelques croustillantes idées ou égaré maladroitement une des clefs. Les rêves m'envoient des messages, des interrogations, des images diverses, des situations, une multitude de piécettes de théâtre, à les croire en quête de réactions. Ils passent du romantique au dramatique, et parfois, mais plus rarement, à la comédie. Ils

ne semblent en effet pas très attirés par l'éventuelle détente que procurerait le rire. Il faut dire que sentir ce cinéma nocturne totalement cerné, entouré, emprisonné par des séquences de profonds sommeils, ne permet pas l'élévation du sourire. Ces intermèdes, sournois d'endormissements profonds, sont venus là, sans doute pour sectionner les messages intéressants du rêve, dans le but d'interdire la reconstitution du puzzle.

Il me faut pour retrouver ces précieuses pépites, creuser intensément dans le restant de chaque nuit. Je recherche des brins d'actions, je reconstitue des coins d'images, comme des bouts de photos déchirées, assortis de piètres légendes morcelées et codées.

Je suis tellement avide de comprendre ou de savoir, que je serais d'accord de fouiller dans un sac de mots ou de lettres disparates, pour les passer ensuite au tamis de mon intelligence, afin d'exorciser cette cruelle censure.

Cela ouvre la porte à une reconstitution différente de l'assemblage de lettres, je vais aboutir, tel un faussaire, à recomposer des histoires contradictoires et menteuses. Avec nos vingt-six pattes de mouche, on peut profiler à l'infini nos malversations, s'éloigner en tous sens de l'exactitude, de la sincérité, tromper, salir ou embellir la vérité. Je me distrais, je vous distrais ; pour ne pas avouer ma préméditation du jour, je m'acharne à écrire l'histoire de mon rocher, pour me l'imposer à la culture de la nuit prochaine, pour me forcer le neurone à l'inclure impérativement dans un rêve.

Depuis trois semaines, je m'inflige ces expériences devenues souffrances, j'en perçois les premières séquelles, cela me travaille certainement plus que je ne pouvais l'imaginer. Mes rêves réels bougent, ils se manifestent plus conséquents, se laissent déborder, la thérapie porte inespérément de convaincants résultats. Pour tenter encore de gravir un échelon de mes pertinences, je vais m'affiner une espèce de passe-partout, capable d'ouvrir tous les rêves, l'apprentissage ardu de cette mécanique me permettra, je l'espère, d'envisager l'ultime exercice : le rêve sur commande.

Ce soir j'irai au lit, non pas en comptant des moutons, mais pour compter du rocher, un peu comme si ma pierre géante avait enfanté une colonie de menhirs, semblable aux alignements de Carnac. Soulignons que le mystère de ces alignements est tout aussi profond que le mystère du rêve !

Sans bruit, sans souci, sans fatigue particulière, je m'éveille ce matin sur ma couche, calme, comme débarqué là, par la dernière action, la dernière scénette d'une rêverie fragile. Je me perçois tel un cristal au vent, à manipuler avec la plus prévenante précaution, je ne bouge pas, je ne pense qu'à ça, il est interdit à mon cerveau de voyager, de s'évader, de s'éparpiller ou de se laisser distraire. Ainsi bloquer mon imagination, mon évaporation devient la plus insupportable des tortures.

J'avais prévu, du papier, un stylo sur la table de nuit, je prends des notes, je résume, mais avec une profusion de détails. Il me faut figer un maximum de mots avant de les perdre, coincer les moindres paramètres, avant qu'ils ne glissent comme des jeunes truites, au travers des mailles de mon savonneux filet mémorial. Je suis satisfait, j'ai emmagasiné de la matière, il me faudra évidemment l'embellir, l'allonger, l'assaisonner, en un mot la restructurer à la convenance du malin plaisir de l'écriture, pour enfin fournir au lecteur de providentielles et surprenantes découvertes. Alors je raconte, je vous raconte, mais pour affirmer l'effet rêve, pour qu'il vive à nouveau, pour qu'il imprime l'esprit, telle une empreinte, ce sera au présent :

*Il n'y a pas de route, ou alors ma petite route s'est perdue dans les flammes et la fumée intense, sombre et épaisse. Je cours au travers du labyrinthe de ces bois encore un peu verts, au travers de broussailles imposantes, méchantes, j'essaie d'échapper à ce monstre en furie. Le vent, un mistral puissant venu du nord, me jette des rasades chaudes, il prépare le repas de l'incendie, les crépitements vantent l'ampleur de l'approche destructive. Une panique hésitante et amère me dissuade de me retourner, le spectacle envisageable ne peut être*

*que désolant, le vent ne peut que me remplir les yeux de volatiles poussières de cendres brûlantes. Je suis du mauvais côté du feu, il va irrémédiablement me rattraper, je veux retrouver ma rivière, peut-être son humidité, son éventuelle fraîcheur me procurera une solution. Je n'y tiens plus, afin d'évaluer à sa juste mesure la gravité de ma situation, je jette un furtif regard en arrière, le constat est désastreux, cette ultime curiosité ne peut que me certifier le contact imminent de mon cruel poursuivant.*

*Quelques branchages de ramées vertes et encore un peu humides essaient humblement de s'opposer à l'envahisseur, mais la sève sue d'un soupir d'agonie dans les flammes mourantes puis renaissantes, parmi les fumées étouffantes. Je réussis enfin à rejoindre le bord de la rivière, ce petit soulagement me permet de suivre le cours d'eau, toutefois, il reste trop important pour le traverser, trop menu pour me sauver. De toute façon, l'autre rive est aussi en feu, et sa roche escarpée m'interdit un quelconque espoir d'évasion. Je ne savais pas avoir parcouru une telle distance, mon menhir apparaît au loin, droit, imperturbable, sûr de lui, il s'impose, dominateur insensible, mais dans cet enfer, à quoi peut-il bien me servir ?*

*Dans mon esprit, ma destinée s'installe, désastreuse, inhumaine, je me sens trahi par le caillou de mon enfance, celui avec qui j'entretenais une relation particulière, à mi-chemin entre vénération et amour, va-t-il avoir l'aplomb de devenir ma pierre tombale ? Je comprends la suite de mon évasion inutile, je suis épuisé, le feu me rattrape inexorablement, ma capitulation est inéluctable, je n'ai plus aucune solution, la situation est sans issue, je perds tout espoir. Je suis face au mastodonte, seulement séparé de lui par le cours d'eau, je le regarde, c'est presque une imploration silencieuse et résignée, comme une ultime prière, je renonce, je n'irai pas plus loin.*

*Le fauve enflammé et affamé se gave des deux versants de la rivière, à le croire de fureur redoublée, euphorique à la perception de mon imparable infortune. Abattu, je m'apprête à m'asseoir près d'un groupe de trois rochers qui font face à leur dominateur. Jusqu'alors*

*je ne les avais pas remarqués, n'étant jamais arrivé depuis cet angle d'approche. Le rocher central semble savamment posé sur les deux autres, ménageant un profond trou sous sa couverture, un peu à la manière d'un dolmen naturel.*

*J'écarte quelques broussailles pour me blottir en dessous, avec la désolante certitude de savoir cet abri nettement insuffisant. Ce buisson s'épaissit mais se laisse découvrir une belle profondeur, j'insiste avidement car je sais que chaque décimètre gagné est gage de protection.*

*L'air devient irrespirable, ma pensée s'assombrit à nouveau, que ferai-je, lorsque ces broussailles seront en flammes ? À tâtons, tel un spéléo, j'avance encore, il fait sombre, à ma grande surprise et dans un progressif et heureux soulagement, la galerie semble beaucoup plus profonde que je ne l'espérais. Lentement, plié en deux, je m'enfonce jusqu'à être certain de ne pas être avalé par le train de flammes, qui inévitablement, approche l'entrée. Je vais en avoir la réponse presque immédiatement, les lueurs rougeâtres m'éclairent et me donnent une idée encore plus vaste de mon souterrain, maintenant il se dessine comme un parfait et opportun sauveur.*

*Je profite de cet éclat de lumière pour, jubilant, m'éloigner encore de plusieurs pas. Il me suffit maintenant de patienter, d'attendre le passage du radical décapeur thermique, avec l'espérance d'être épargné de ses accablantes fumées. Je savoure l'impression d'être dans le grand conduit d'une climatisation, dans mon dos, parvient un courant d'air frais et humide qui me rassure, je réalise bénéficier d'une chance inouïe.*

*Le noir est revenu, le cavalier de feu court d'autres conquêtes, je vais me rapprocher prudemment de l'entrée, venir aux nouvelles. Il ne reste plus qu'une nappe de braises, ponctuée par quelques troncs ébahis. Par places, incandescentes, des fumerolles et des flammèches accusent cette désolation. Le vent souffle et pousse encore les cendres, rallume encore par endroits quelques résiduelles colères, tel un combattant à terre qui n'a pas dit son dernier mot.*

*Sournoisement, comme satisfait de son œuvre détestable, s'évade au loin le rideau de feu. Je ne peux sortir, le pourtour renvoie des sueurs de chaleur; encore insoutenables, je reste le prisonnier paradoxal et provisoire d'un cachot dont l'ouverture est impraticable, je vais devoir être patient.*

*Une courte branche, coincée dans l'ouverture de ma salvatrice résidence, brûle gentiment à son sommet. Tournée vers l'extérieur, elle a tout de l'allure d'un flambeau disponible, cette aubaine donne vie à une idée de curiosité. Je ne peux rien faire d'autre pour l'instant, à la faveur de cette torche que je saisis, je vais pouvoir explorer mon souterrain. Après la première partie basse, je peux comme dans un hall, marcher facilement debout, le boyau descend profondément et tourne sur la gauche. Il y a une humidité grandissante, des gouttelettes d'eau s'écoulent de la voûte, je suis sous un immense bloc rocheux qui n'est manifestement pas tout à fait étanche. Il serait injuste de lui en vouloir, en imaginant la géographie des lieux, il m'apparaît évident que je me retrouve curieusement dans un tunnel qui passe sous le lit de la rivière.*

*Après un tronçon à peu près plat, me voilà maintenant dans une partie plus caillouteuse, minérale, ascendante, arrangée comme un escalier intérieur maladroitement construit. Des lueurs de lumières naturelles pénètrent des jointures de blocs de roches, mal ajustés, elles me font penser à des meurtrières, et me procurent dorénavant assez d'éclairage. Je me suis donc extirpé des profondeurs de la terre, je continue d'escalader les cailloux disparates qui m'offrent leur ascension, je n'ose pas croire ce que je comprends. C'est certain, je suis à l'intérieur de mon grand menhir, comme à l'intérieur d'une tour naturelle, cette perspective me donne une joie interne qui pourtant devient inquiétante, ne me reste qu'une seule perspective : atteindre le sommet !*

*Pour la première fois, je perçois l'émulation que peut être celle d'un alpiniste.*

*Salutaire épilogue, un palier définitif, pratiquement plat, interrompt ce qui me faisait office d'escalier, une imposante dalle servant de chapeau est posée sur quatre énormes blocs. Cela aménage quatre ouvertures, telles de superbes meurtrières généreuses, offertes pour une observation parfaite des quatre points cardinaux, à ne pas en croire ses yeux, la vue inégalable y est magnifique.*

*Au Nord, la rivière serpente au milieu des deux versants de la vallée, parfaitement nus et décapés par le feu. L'eau sautille encore en frisures blanches, enjambant ses cailloux en chantonnant, elle reste insensible et étrangère au drame de l'incendie de ses rives. Sa fraîcheur, sa douceur et sa gentillesse lui procurent le charme d'un triomphe raisonnable, comme une spiritualité émouvante face à la stupide violence. À l'Est, par endroit, la route est parvenue à interrompre la morsure du fuyard, une armada de pompiers valeureux a sans doute réussi à préserver l'approche des habitations. À l'Ouest, les roches abruptes et noires de peurs semblent attendre sereines, la toilette de la prochaine pluie. Reste le Sud, au loin les flammes s'acharnent encore, comme pour tenter d'intimider la rivière qui se dandine et semble s'en moquer éperdument.*

*Il faut que je me ressaisisse, l'éclairage procuré par ma torche s'amenuise, je dois regagner mon souterrain, il est temps de m'évader, le sol doit maintenant être suffisamment refroidi. Intérieurement, je ne peux m'empêcher de rendre hommage à la providence, pour avoir pu assister et survivre à une telle surprenante aventure. Ce sentiment est brusquement interrompu par un vacarme accompagné d'un tremblement interne: l'ensemble des roches, qui composait l'improbable escalier, s'est effondré dans un éboulement bruyant et définitif. Au-dessous de moi, dorénavant, un puits de plusieurs mètres me sépare de l'éboulis qui, de toute façon, obstrue totalement mon souterrain, compromettant toute espérance d'évasion.*

*Me voilà à nouveau face à une situation désespérée, je suis puni de ma curiosité, à quoi me sert à présent ma tour observatoire, j'en suis l'irréremédiable prisonnier, la victime stupide.*

*Je tourne en rond, comme lion en cage, désappointé et impuissant, sans aucune chance d'espérer m'en sortir. Les images de l'extérieur ajoutent à mon angoisse, le vent s'essouffle, comme le travailleur épuisé au soir de son labeur, le feu au loin semble abandonner son dernier éclairage à la nuit qui s'étend, sombre, mystérieuse, impénétrable. J'en viens bêtement à discuter avec mon hôte minéral : tu as pris ce rôle navrant et exécrationnel de pierre tombale prédestinée, ton piège se referme sur moi, à me croire sous l'emprise d'un amour possessif et passionnel, rouge comme la roche de feu.*

Il est interdit à mon cerveau de voyager, de s'évader, de s'éparpiller, de se distraire, j'avais tout prévu, du papier, un stylo, sur la table de nuit.

*Le temps brûle ses ailes à la flamme de ma vie  
Il entraîne des rivières et des diamants d'oubli.*

## FLEUR D'AVENTURE

J'ai passé ma journée d'hier, torturé dans mes ressentiments, et pourtant obligé d'écrire vite, les relents des résidus de mon rêve bouleversé par la méchanceté supposée d'un caillou, aidée par la complexité machiavélique des flammes d'un cruel incendie. Jeune, j'avais une grande préférence pour l'écriture du soir, elle m'apportait les méandres de la nostalgie, les vapeurs et les évaporations du rêve, la tristesse tendre et heureuse émanant d'une certaine fatigue amie, résignée et douce.

Pourquoi, je ne sais pas, mais avec l'âge, je deviens adepte de la prose du matin, elle m'offre une fraîcheur, une vivacité d'esprit, un éveil aventureux du stylo et une chasse plus pertinente de la fâcheuse immobilisation due au syndrome de la page blanche. Le matin apporte sans doute le bain de jouvence qui manque à mes neurones, qui en vieillissant, n'alimentent plus suffisamment le fil de mes soirées laborieuses. Je suis aujourd'hui dans l'allégresse d'un de ces matins, qui se lève sans aucun résidu de rêve. Ma nuit me semble-t-il ne m'a rien révélé, peut-être mon cerveau avait-il besoin de vacances ? En parlant de vacances, est-ce bien raisonnable de les sacrifier pour torturer ses propres rêves, c'est finalement absurde.

L'an dernier, par exemple, j'ai eu une démarche beaucoup plus logique, traverser la France en diagonale, depuis le Centre-Est, où je réside, jusqu'à l'extrême Sud-Ouest de ce pays fabuleux. Pour ce faire, je me suis servi de cet outil pertinent qu'est l'automobile, un

petit salon roulant sur bandes goudronnées ; quand elles sont balisées par des rails, on les appelle autoroutes. Ce miracle d'efficacité m'a conduit en quelques heures, de l'ancre de la fondue savoyarde, au cœur du pays de l'ixoa, avec au retour une pause pour le cassoulet. Pour les ballades périphériques, ce fut d'abord le « Tourmalet », impressionnant de dureté minérale, route mythique qui a peur de ses propres ravins, et tient accroché comme un trophée, un Pic du Midi, cerné de la coiffe de ses nuages. Il y manquait la folie passagère du Tour de France cycliste, ces nombreux vélos multicolores, qui par petits pelotons conversant les uns avec les autres, pour se passer le relais de leurs stupides fatigues. Ainsi, même en vacances, on peut superposer sur le paysage, les enregistrements télévisuels de notre cerveau, encore une pollution de l'écran sur un paysage naturel !

Je poursuivais mon périple, à la découverte des charmes du pays basque, et je me destinais à un retour en étapes courtes, en prenant le temps d'admirer quelques villes ou endroits précieux, une suite d'images, presque convenue d'avance. Dans notre époque, folle mais précautionneuse, on veut bien partir à l'aventure, mais souvent on prévoit, on se prépare un itinéraire précis qui interdit presque toutes mauvaises surprises. Ainsi sans prétendre pouvoir éliminer toutes les déconvenues du voyage, on se trouve néanmoins, soumis à la privation de toutes bonnes découvertes, heureux de laver nos incertitudes, mais démunis de toutes les éventualités heureuses des croustillantes attaques du destin.

Reste de cette précédente escapade, une de ces rencontres, qui au premier abord semble anodine, mais on ne sait pourquoi, persiste, au point de ne plus savoir s'effacer à l'usure naturelle du temps. Au matin de chaque étape de mon séjour, il me fallait téléphoner pour réserver ma couche du soir dans l'hôtel choisi. Mon attention fut immédiatement captivée par cette voix féminine, si bien que le contenu de la conversation téléphonique m'échappait, pourtant il faut bien peu de mots pour retenir une chambre. À cet échange je percevais déjà une espèce de connivence contenue, qui me faisait

étonnamment regretter ne plus trouver quoi dire, pour justifier un prolongement de la conversation interrompue d'un cruel silence.

Ma journée routière sera interminable, j'étais rongé par une absurde impatience, pour simplement mettre un visage sur une voix. J'avais un doute, une interrogation dérangeante, il devenait impératif de me raisonner, de me préparer à une éventuelle déconvenue, il était parfaitement possible que ce soir, mon interlocutrice ne soit pas de service. Je m'insultais intérieurement de l'ampleur de ma bêtise, était-il acceptable d'être aussi facilement déstabilisé par une voix inconnue, alors que je n'avais pas même la certitude de lui poser un visage.

Or, le soir venu, dès la vision première, je cherchais à comprendre d'où provenait une telle évidente affirmation, c'était bien elle la voix du téléphone, d'ailleurs c'était une voix semblable à celle indélébile, gravée dans les neurones d'un souvenir oublié.

Elle quitta son comptoir d'accueil, et avec des mots agréables de bienvenue, elle m'a précédé dans la chambre pour me la présenter. Je la sentais dans ses explications courantes, aussi perturbée que moi, comme si entre nous, s'interdisait par connivence, tout mot ne trouvant pas son absolue nécessité dans la conversation. Toutefois, je présentais à chaque seconde, une alternance insoutenable d'hésitation, pour trouver prétexte à dévier le sujet restreint de ce premier contact. Je me suis même surpris à rechercher par un objet alentour, le bien-fondé d'une entame de phrase. Je sentais cette situation réciproque, nos regards se fuyaient dans les silences lourds et embarrassants. Se percevait entre nous, une soudure incompréhensive, comme un blocage, qui tenait impossible, toute tentative de rapprochement, qui pourtant se promettait intense. Ce jeu qui n'en n'était pas un, éparpillait visiblement toutes nos pensées, pour venir se cristalliser là, dans l'amère impression de journée sauvageonne, et pourtant précocement interrompue.

L'idée de me rendre au restaurant pour le repas du soir se détournait définitivement, mon habituel et excessif appétit se réduisait en infime

peau de chagrin, pour un désuet carré de chocolat blanc. Sous le pardon de la timidité, je me sentais gagné par une soudaine attaque de lâcheté. Hypothétique aurait été une avancée plus téméraire, je me l'interdisais, elle aurait été inconvenante, et me laissait craindre un définitif rejet. Étendu sur le lit, je vais passer la soirée avec le zappeur dans la main, parfaitement incapable de me laisser absorber par un quelconque programme télé.

Je savais déjà être en train de vivre la seule inoubliable séquence de ces vacances, qui pourtant m'avait fait découvrir des perles telles que « Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Espelette, Saint-Jean-Pied-De-Port, Cambo-les-Bains ». Je m'en voulais d'être habité par de tels paradoxes, à m'attacher, à m'interroger, à me perturber par de telles ambivalences, d'une telle improbable connaissance, parfaitement sans devenir. Venait le moment du raisonnement, sans pouvoir exactement déceler son âge, je l'estimais approximativement au moins vingt ans plus jeune que moi, cette déduction me dissuadait définitivement de tout projet. Intérieurement je me persuadais de prendre la contenance du client ordinaire, et de ne plus succomber à mes rêves utopiques.

Au matin, je rejoignais le coin petit déjeuner de l'hôtel, je passais devant l'accueil, elle s'est empressée d'un gracieux bonjour, les déstabilisantes impressions de la veille remontaient en moi. L'instant d'après, elle est venue apporter de l'aide à un homme, au service du petit déjeuner, à les observer, il devenait évident qu'ils étaient en couple pour tenir ce petit hôtel. Cela me donnait une définitive persuasion de n'entreprendre aucune conversation, toutefois je présentais, émanant de la nuit qui porte conseil, une aspiration différente. C'était une curiosité, un devoir absolu de parler, de savoir, de connaître un mystère comme secrètement posé entre nous par un contexte particulier. Mon départ imminent me perturbait, quitter ce lieu sans l'entreprise d'une démarche indispensable me laissait

l'amère impression de ne plus suivre la route de ma bonne étoile, je cédaï à la facilité, mais je me sentais coupablement lâche.

Quand je suis passé par l'accueil pour le règlement, les banales conversations climatiques, qui accompagnaïent la manœuvre de la carte bancaire, cachaïent mal un désir réciproque d'une insupportable insistance que nous ne maîtrisïons qu'avec peine.

Cette cruelle séparation se vivait intensément, avec des regards furtifs qui s'évitaïent dans une certaine connivence. Il était indéniable qu'il y avait un lien entre nous, invisible certes, et parfaitement impossible à discerner, que chacun de nous voulait comprendre, tout en ayant grande peur d'une quelconque révélation, d'une dérangement découverte.

Le temps, encore lui, m'a aidé à gommer partiellement cet extravagant souvenir, la vie est parsemée de rencontres que le conventionnel nous interdit parfois de creuser. Avec le recul, je me dis tout de même que nous aurïons dû parler, éclaircir, aller plus loin, rechercher ce qui provoquait cette gêne surnaturelle. On s'est quittés tous deux, dans un embarras certain, qui depuis dérangement ma pensée, la fuite du temps ne parvient toujours pas à l'effacer. Reste comme en transparence, la dernière petite trace que chacun sait parfaitement indélébile. Or, je ne sais pas par quelle certitude, par quelle évidence incontournable, je la sais restée sur le même ressenti, le même définitif et impossible oubli. Je vais maintenant volontairement finir ma journée, en frottant énergiquement ma gomme sensorielle sur cette lamentable histoire, merveilleuse cervelle, oublie-moi !

Effacer efficacement un souvenir, c'est vivre vite, vivre fort, je vais sortir, me distraire, me fatiguer, me contraindre à oublier, manger trop, boire un peu, voir autre chose, m'étourdir, me bousculer le neurone, et qui sait, ainsi provoquer une croustillante rencontre.

Si je devais élaborer une juste critique de ma soirée, telle que ressentie au lendemain de ce navrant échappatoire, elle se résumerait ainsi : expérience parfaitement nulle et improductive. Peut-être un bon

repas, trop de copains, trop d'alcools, pas de rencontre, et pour ce qui est de l'oubli, je suis parvenu à l'effet inverse du résultat escompté. Aujourd'hui, j'en suis à regretter me souvenir plus facilement de mes rêves, car cette nuit j'ai rêvé, et bien évidemment, j'ai rêvé de cette rencontre étrange, que faire devant le choix d'un rêve ?

Ainsi un neurone est épris de liberté, il se souvient ou efface à sa convenance selon son choix, je le soupçonne même d'un malicieux esprit de contradiction. Les couches de poussières, que j'ai dérangées dans mon cerveau, me retombent au matin dans un ordre différent, la couche supérieure, celle qui est dorénavant capable de franchir le rideau de mes nuits, me dérange.

Ce petit rêve, à première vue imperceptible, dans l'innocence du cœur de ma nuit, répond partiellement à mes questions et m'incite à approfondir. Je me suis retrouvé au temps de mon service militaire, lorsque j'étais en garnison et d'astreinte à la centrale téléphonique. Dans un local contigu, il y avait le service de maintenance pour l'armée, avec au poste de couturière, une demoiselle à peine plus âgée que moi. Ce double voisinage, d'âge et de lieu, n'avait pas manqué de tenir ses promesses, nos sympathiques conversations avaient pris, à l'approche de ma libération, des tournures ambiguës. Un peu comme si, de devoir se perdre définitivement de vue, nous obligeait à réfléchir et à analyser nos hésitations. Promise à son fiancé pour un mariage imminent, notre relation superficielle se chargeait de signifiantes émotions, dans les jours précédant ma libération, nous ne savions plus comment résoudre nos embarrassantes réactions.

Après mon départ, quelques naturels échanges de courriers se sont évaporés au fil du temps, semblables aux écharpes de fumées, qui témoignent encore longtemps les incendies mal maîtrisés. Cette nuit m'a éclairé, elle a mis en parallèle la similitude des traits du visage et de la voix de cette lointaine connaissance, avec ma rencontre de l'année dernière. À croire décidément mes rêves devenus plus révélateurs et plus lucides que moi, ils en sont à me contraindre de

façon persistante, à éclaircir définitivement ce qui devient de toutes manières un insupportable mystère.

Je suis encore en possession de ce guide qui me permettait, l'année dernière, mes successives réservations, je prends mon courage à deux mains, tout en en gardant une pour le téléphone, et je me lance. Il n'y a pas d'erreur, la voix m'est presque familière, de celle qui vous donne un petit soubresaut nostalgique dans le cœur. Que devait être la mienne, étranglée par une gêne bizarre, comment expliquer ? ... Téléphoner à un hôtel, pour ne rien réserver, c'est déjà délicat, mais parler d'une histoire ancienne, approximative et mêlée à un rêve, cela tient de l'exploit, à m'entendre trembler la voix !

Étonnamment, quand je lui ai dévoilé mon nom et la réservation de l'année dernière, elle n'a pas été surprise. C'était un peu comme si elle attendait ce coup de téléphone, elle a replacé immédiatement mon bref séjour dans son établissement, pourtant sujet à d'innombrables passages. Tout en s'excusant, elle m'a répondu gentiment, mais brièvement, le temps lui manquait à l'instant :

— Je vois qui vous êtes, j'étais moi aussi perturbée par votre rencontre, j'avais mémorisé votre nom entrevu sur votre carte bancaire. J'étais certaine de trouver la réponse à mes interrogations auprès de ma mère, je lui ai parlé de vous. Donnez-moi votre adresse complète, je vous écrirai à ce sujet, le téléphone ne convient pas à de telles explications.

Je me retrouve dans une préoccupante attente, l'esprit encombré d'inquiétudes et de questions légitimes, j'en sais, comme bien souvent, déjà trop et pas encore assez, ces quelques jours semblent interminables. Je passe en revue toutes les éventualités de ces éclaircissements, je fouille dans ma mémoire pour me prévenir de toutes les suppositions qui s'éparpillent en tous sens. Je crains le pire, et par recoupement, je suis déjà bien évidemment certain, que cette agréable personne, sosie de sa mère, n'est autre que la fille de la couturière de ma garnison militaire de Montauban.

Ce courrier arrive enfin, comme une saine délivrance, les mots et le phrasé enrobés dans une écriture appliquée, d'une prudente rédaction, dont voici l'extrait essentiel :

Lors de votre passage, il est indéniable que nous avons ressenti l'un pour l'autre une curiosité déstabilisante. Pour ma part, j'étais certaine de vous avoir déjà vu quelque part, je suis très physionomiste. Cependant j'étais sûre de ne pas avoir pu vous rencontrer dans une vie passée, nous avons pour cela trop de différence d'âge, j'avais d'ailleurs de vous, une image beaucoup plus jeune. C'est pourquoi j'ai pris la précaution de retenir votre identité, j'étais déjà sûre de vous avoir vu sur une photo en compagnie de ma mère. Nous avons entre elle et moi-même une connivence complice, et ce n'est pas, ni à l'une ni à l'autre que la curiosité manque. Quand je lui ai parlé de vous, elle a immédiatement fait le rapprochement, et comme elle a l'habitude de tout conserver, elle m'a ressorti les clichés. Ceux-ci proviennent de votre appareil photos, il paraît que c'était alors votre passe-temps favori. Sans m'en dévoiler plus sur votre relation passée, elle m'a demandé de vous présenter son amical bonjour.

Elle réside toujours à « Auch », c'est à peu près tout ce que sa légendaire discrétion m'autorise à vous confier. En accord avec elle, j'ai écrit ce courrier, dans le but de mettre fin à la torture visible de vos interrogations, comme cela a mis fin aux miennes. Néanmoins, il convient et est évident d'en préserver toute autre extrapolation, il est donc impératif d'en garder le contenu parfaitement confidentiel. Il va de soi que si vous êtes de nouveau de passage à « Gaillac », vous resterez le bienvenu pour un séjour dans mon hôtel. Sans doute une conversation informelle entre nous effacerait quelques zones d'ombres et donnerait satisfaction à notre curiosité réciproque, je vous laisse décider si cette option est opportune.

C'est pour respecter cette confidentialité que n'ont été révélés dans cette histoire, aucun nom, aucun prénom. Non, je ne vous dirai rien de plus, à part peut-être que la vie nous réserve parfois de belles et bien étonnantes surprises.

On se retrouve alors rattrapés, soit par un matin de merveille, soit par une journée de nostalgie, ou encore par une nuit de rêve. Et pour tout mystifier, se présente maladroit, le grain de sable de la soirée d'égarement. Celle qui provoque parfois la naissance d'une fleur d'aventure.



## JE RÊVE D'UN AMOUR

Je rêve d'un amour, comme on rêve d'une île  
Me noyer aux flots bleus des plages des Antilles  
Je voudrais de mes mains filtrer le sable blanc  
De ces plages oubliées sous les soleils brûlants  
Je rêve d'un amour aux instincts qui sommeillent  
Écumant à la vague d'incessantes merveilles  
Je saurais mélanger les parfums et les fleurs  
Aux amours caressantes aux multiples couleurs.

Je rêve d'un amour comme on rêve d'une île  
    Sous tes yeux d'océan  
Je rêve d'un amour aux regards qui scintillent  
    D'éclats de sentiments.

Je rêve d'un amour aux coléreux orages  
Qui saurait dans nos cœurs nous redonner la rage  
    Attiser les ardeurs qui feraient de nos soirs  
    Des volcans de bonheur illuminant le noir.  
Je rêve d'un amour aux chansons tropicales  
Comme font les oiseaux des nuits équatoriales  
    Martinique et Seychelles, Maurice et Réunion  
Symphonie des Marquises aux fruits de la passion.

Je rêve d'un amour comme on rêve d'une île  
    Sous tes yeux d'océan

Je rêve d'un amour aux regards qui scintillent  
D'éclats de sentiments.

Dans l'ultime cocktail d'amours rafraîchissantes, on se retrouvera  
Aux mariages consommés de nos soirées  
aimantes, confins de nos exploits  
Je rêve d'un amour comme on est toi et moi, sur la plage brûlante  
Les deux inséparables, des amours insolents de l'île Bora-Bora.

## CROUSTILLANCES

Écriture mon amie, tu absorbes, avide, mes humbles journées, creuses de l'inaction de ces vacances, telles de petites lumières, heureusement je parviens peu à peu à vous conter ces voyages de mon passé généreux, l'âge entasse aussi les histoires.

Ce devait être l'automne 1994, il y aura bientôt cinq ans, je promenais ma vie morne, ordinaire, composée uniquement de navrantes et platoniques réalités. Pour lui donner une discrétion indispensable, je vais décrire ce passage curieux, comme celui d'une vie parallèle qui ne puisse appartenir qu'à un inconnu. Dans mes scénarios, de constitution éveillée, se place une réalité, créant un rêve pollué d'elle, alors je suis bien obligé d'en dissimuler nombre de paramètres, lieux exacts, noms et prénoms.

À l'image de toutes nos existences contemporaines et ordinaires, j'étais entré dans cette routine coutumière qui se déroule entre logis, famille, petits bonheurs, petites tracasseries, un brassage de visions, qui aboutit à ne plus percevoir le déroulement monotone des jours, mis à part le travail, beaucoup de travail, accaparant, prenant, obligatoire, exigeant, débordant sur les compartiments pourtant essentiels de compensation. Le plus nécessaire d'entre eux, l'amour semble le plus volatil, car il est le premier à en souffrir.

Cela amène à aborder de la manière la plus précautionneuse possible, une pause qui, lorsqu'elle coupe une tranche de vie d'une telle neutralité, s'habille irrémédiablement d'un rêve parmi les plus

improbables. Il va me parvenir en passant par cette porte habituelle de mes rituels égarements, tel que je deviens incapable de savoir déceler s'il est de source réelle ou le fruit de mon imagination indomptable et débordante.

Or, vingt années de travail, c'est aussi vingt années de trajets, toujours les mêmes, des allers et retours aussi insipides que le reste. Au travers de cette déplorable constance, va tout de même s'installer une pointe de pertinence. C'est l'arrêt indispensable et journalier pour acheter le pain à la boulangerie, et ainsi retrouver chaque jour la même boulangère. Dans une apparition quotidienne survenue de l'arrière-boutique, elle prenait chaque soir à mes yeux, l'image d'une star qui rentre en scène. C'était un sourire, puis un bonjour, quelques mots, même plus ceux concernant le choix du pain, morts d'être trop évidents traditionnels et coutumiers. Alors pour habiller les silences et les regards furtifs, quelques considérations climatiques s'invitaient là, sans justification ni rapport avec les sentiments visiblement ressentis et partagés. C'était quelques phrases abandonnées et éparées, platoniques, insipides, maladroitement, hasardeuses, tel un ameublement factice.

Toutefois, ces petits intermèdes, ces petits instantanés s'installaient peu à peu agréables, attendus, appréciés, comme un petit plaisir en plus devenu progressivement indispensable à l'équilibre fragile de mon humble existence. Il y a remplacement, je perçois ma déception et elle impose une dérangement évidente, c'est un manque qui se creuse un peu plus à chaque nouvelle absence.

Après ces intermittents espaces de séparation, les retrouvailles marquaient chaque fois un peu plus de croustillance au plaisir de la revoir, cette constatation entretenait en moi un malaise à la fois plaisant et récurrent. Où trouver l'endroit et le courage de lui parler ?

Par contre, à l'abri du continuel va-et-vient de la clientèle, je pouvais occasionnellement discuter tranquillement sur le pas-de-porte extérieur du fournil, avec son mari le boulanger. Ces conversations se dissipaient dans tous les sens, sur des sujets éparés, qui s'octroyaient

des conclusions aux affinités entendues. S'échangeaient pêle-mêle, des avis sur la politique, des considérations sur le travail, pour accidentellement se terminer par quelques indiscretions familiales. Dans ces bavardages, machinalement se mettait en place au fond de moi une perspective inavouable, confuse, progressivement, secrètement, sans que je m'avoue franchement où je voulais en venir. Je me surprénais faire preuve d'une machiavélique intelligence, je savais par regroupement arriver à la réponse de l'une ou l'autre de mes interrogations, celles qui entravaient l'avance d'une persévérante et patiente investigation.

Ce dialogue instinctif, à première vue inopiné, me permettait par successives déductions, des raccords permettant la connaissance parfaite de tous les tenants et aboutissants de l'entourage de la boulangère. Je me percevais comme un sournois et détestable détective qui parvenait par un savant subterfuge à tout apprendre, et ainsi recomposer une vie intime, en me servant de l'aide détournée et paradoxale de son entourage le plus proche, son compagnon. C'était inconvenant, je vous l'accorde, mais pour mon malheur, beaucoup plus fort que moi. Le tourbillon fade de mon existence continuait, je gardais cette improbable et secrète attirance, bien sage au fond de moi. Impuissant devant la situation, bien obligé de concevoir ne pas pouvoir aller plus loin, je supportais dans mes réflexions intimes d'éternelles et mordantes controverses.

Tantôt m'insultant de mon évidente timidité, tantôt me louant de ma logique et respectueuse correction, néanmoins, au fil du temps, l'entassement de tous les indices qui me dessinaient le contour exact et précis de la personne visée, cristallisait un certain encouragement que j'avais peine à contenir. Le déplorable constat de mes inutiles démarches me titillait, mais la fatalité du continuel défilé de la clientèle, m'interdisait toute espérance d'un début de dialogue. Il était hors de question que je puisse engager une conversation sérieuse, au milieu de trois baguettes et de deux croissants, parmi ces stupides clients qui semblaient aussi menteusement qu'avidement affamés.

Ainsi je gardais en moi une regrettable réserve, avec, suivant mes humeurs, soit une lueur d'espoir, soit la certitude de l'inopportunité d'un quelconque rapprochement. Quelquefois me survenait l'idée embarrassante de changer radicalement de boulangerie, mais il eut fallu encore avoir la force de cette abnégation. De jours en jours mes raisonnements me torturaient, je tanguais entre sagesse et dérives d'impossibles rêveries, la situation devenait lancinante et épuisante.

Pendant, chaque fois je parvenais à contenir et à calmer mes éprouvantes ardeurs, l'ange gardien qui m'habitait se montrait plus convaincant que le démon, la crise me déposait à cette juste conclusion : ma vie était tracée, celle des boulangers aussi, chacun devait rester à sa place, et je devais absolument oublier ce qui devenait un rêve utopique, un de plus !

Est-ce la rouille des temps, qui s'invite immanquablement dans les rouages fragiles de l'existence, pour venir sournoise, déclencher l'injuste dérèglement des platoniques mais rassurantes continuités. L'immobilisme parfait n'est décidément pas de ce monde, ni dans le temps, ni dans les actes, la longue ligne droite annonce toujours un virage, d'autant plus dangereux. La lourdeur et la force de nos jours semblent s'accumuler, pour subitement, un jour ou l'autre, éventrer le mur cynique des statistiques.

C'est mon assureur qui m'affirmait ceci, une grande période sans le moindre incident, se permet, dans un certain souci d'équilibre, de nous mettre en phase avec une inévitable et contradictoire rupture. Ainsi un état de grâce ne peut que prendre fin au moment le plus inattendu, parfois un long calvaire s'efface comme nuage dans le ciel, mais le vent est toujours là, pour trouver son digne remplaçant.

Dans mon travail d'alors, voué à l'événementiel, il nous arrivait souvent de déplacer ce piano, de l'une vers l'autre de nos salles de manifestations. Un geste vif, maladroit et incontrôlé, me déclencha une inquiétante douleur, il devenait indispensable de consulter. Pour la première fois, il me fallait envisager une hospitalisation, j'avais une semaine pour me préparer à cette idée, avec dans cette attente,

l'obligation de ne consentir à aucun effort. Dans cet espace-temps, et lors d'une de mes traditionnelles conversations avec le boulanger, je lui confiais cette perspective prochaine, ceci d'une manière outrageusement distraite.

S'accommoder à l'idée d'entrer à l'hôpital pour une opération même bénigne, c'est se pencher sur le secret de son mal, impénétrable et angoissant. On y trouve toujours une part, minime soit-elle, une petite incertitude persistante de ferveur, qui reste voisine de l'idée : mort !

Ce matin-là, la danse des diverses et prévenantes infirmières terminait une espèce d'ultime préparation psychologique, un air malsain de fausse joie distrayante et convenue s'installait. Cela devenait grossièrement perceptible, cet entrain volubile et forcé sentait le criant but recherché, distraire mon éventuelle appréhension. Vers 9 heures, je partais en voyageur alité, pour la salle que l'on suppose celle des tortures. Après une piqure aussi discrète que promptement réalisée, j'entrais voluptueusement dans l'évasion caractérisée de mon futur immédiat, celui qui se rompt.

Sournois endormissement oblige, je devais compter jusqu'à 10, le 3 m'a été fatal.

On ne sait que maladroitement et rarement délivrer une juste image du point de départ du rêve. On semble le subir sans avoir été alerté de son origine, toutefois passer d'une salle d'opération à ce décor, m'a réservé l'effet d'un troublant électrochoc, le chiffre 4 était merveilleux.

*J'en percevais une espèce de vengeance croustillante, en lieu et place de ce qui devait être mon mal, je me délectais de ce dépaysement. Ce fut immédiat, fantastique, surprenant, je me retrouvais sous des lumières féeriques, à mille lieues du sens propre comme du figuré, de mon triste sort. Ce rêve qui provenait d'une provocation artificielle, devait avoir la faculté de tout se permettre, il s'octroyait toutes les exubérances dans un souffle de liberté vertigineuse. Il était chaud,*

*surnaturel, vivant sans être figé sur un carton glacé, je me retrouvais devant un paysage de carte postale, de ceux exotiques qui, du premier coup d'œil, à la seule vue de la flore, vous transporte à l'autre bout du monde. Je marchais d'un pas léger, de ce pas souple et ample qui n'appartient qu'au rêve, sur une plage qui semblait s'oublier sous le soleil brûlant. Sur fond de bleu du ciel et des flots, s'écumaient de la vague des éclaboussures argentées et brillantes, comme évadées de colères excessives, sournoises et profondes.*

*La plage immense, lisse, blanche, s'étalait en surfaces vierges et attirantes. Je ne pouvais pas résister; elle m'invitait à l'écriture, je m'en voulais de sombrer à nouveau, et ce, même dans un rêve, à cette déformation purement instinctive ou prétentieusement professionnelle. Avide, mon doigt s'enfonçait, crayonnait, écrivait, dessinait, je gommais à volonté du plat de la main, subitement je réalisais cette matière étrange, elle était fine, odorante, blanchissante, collante, pas de doute, la farine avait pris la place du sable.*

*Cette surprise me déstabilisait quelque peu, que venait-elle s'imposer en cet endroit, dans ce dépaysant décor, en bordure d'océan tropical ? Je cherchais au fond de ce qui me restait de ma faculté de réflexion. Quel rapport pouvait avoir mon opération avec ce lieu de rêve, certes, mais fariné de surprenante manière, et tout d'abord, où étais-je ? La chaleur, les odeurs, le décor, quelques palmiers cocotiers, des plantes exubérantes, un incontestable bout du monde. Je me déroulais un catalogue imaginaire de destinations de vacances, Martinique, Guadeloupe, Seychelles, Île Maurice, Marquises, Réunion, comment savoir, et après tout, pourquoi savoir, cela avait-il de l'importance ?*

*C'est bien connu, dans les rêves, toutes les questions s'estompent d'elles-mêmes, sans nous donner de réponse, sans doute notre grand ordinateur a eu sa solution à notre insu, dans sa puissance de discrétion et d'intelligence. Un sens de la déduction dont le mystère y possède un droit inaltérable, on en reste satisfaits, on passe à autre chose. En même temps, je ne suis pas rassuré, cet endormissement*

*surnaturel ne me dit rien de bon, quelle substance folle utilisent ces docteurs en anesthésies, ces spécialistes du sommeil imposé et profond ? Il y a étonnante controverse, c'est la première fois que je pense et que je raisonne aussi clair dans un rêve, à mon réveil ; je vais lui en parler à ce docteur sorcier, mes interrogations me foutent la trouille.*

*Soudainement, mon regard fut attiré par une curieuse mécanique, les vagues brassaient la farine de la plage, leur rencontre inévitable formait des bourrelets de pâte blanche. Ils prenaient l'allure parfaite de baguettes de pain de toutes grosseurs, de multiples formes. Le vent par saccades repoussait toutes ces momies blanches, vers ce qui aurait dû être le côté terre ou rocher. Jusqu'ici je n'avais pas éprouvé la curiosité de tourner le dos à la vague, le rivage était surprenant :*

*Une multitude impressionnante de pains couchés, empilés, enchevêtrés, formait vallons aux formes disparates et complexes. Ils se mirent à crépiter, à gonfler, à se dorer de couleurs ambrées et appétissantes, je n'avais plus de doute, ils cuisaient sous le violent soleil. Dans mon esprit se développait une inquiétude, vais-je cuire comme du bon pain ? Non, après tout je ne risque rien, je suis dans un rêve !*

*Pour me détourner de cette contrariété malsaine, le vent qui s'évadait de ce spectacle surprenant, me caressait de ses odeurs envoûtantes. Or, même dans ses à-coups prétentieux et puissants, il restait tellement agréable, aux senteurs de fournil, du pain qui cuit, celui de la boulangerie, celui de la montagne de pains qui tortillaient leur plaisir devant moi. Après tout, c'était naturel et normal, avec une telle profusion de chaleur, de farine et d'eau salée, quoi de plus logique que de réaliser du pain !*

*Je me réjouissais d'être comme un témoin privilégié des faveurs de ce monde, de cette manière, se concrétisait sous mes yeux un hommage à la nourriture universelle. Instinctivement mon regard fut attiré par le premier pain posé en bordure du rivage, celui qui*

*marquait la limite de la plage, imposant, de grandes dimensions, il défendait fièrement son rôle de socle à la montagne de croustillances.*

*Je me dirigeais vers celui-ci comme pour approcher une évidence, c'était le seul qui semblait être froid ou tiède, sans doute déjà cuit depuis longtemps. La farine blanchissait mes pieds et le bas de mes jambes, je me regardais, j'étais nu, peu importe, j'étais seul, et c'était mon rêve, mais cela je ne le savais plus, il ne faut pas me le dire. Peu à peu mon approche découvrait quelques détails, le pain monstrueux qui m'attendait, qui m'attirait, était profondément creusé, comme si un quelconque lutin avait mordu dedans pour éteindre sa faim.*

*Bientôt se distinguèrent de cette ouverture deux superbes jambes féminines, abandonnées, bronzées, frémissantes, vibrantes, excitantes. Elles appartenaient à un corps à peine perceptible, étendu nonchalamment à l'ombre de cette échancrure, il devait profiter du couchage de la surface de la mie que je devinais tendre et souple.*

*Bien que je sois encore éloigné, la propriétaire de ce corps qui se révélait être celui de la boulangère, s'était aperçue de mon approche silencieuse et discrète ; dans une souplesse rêveuse, un mouvement harmonieux élança la silhouette toute entière, pour immédiatement disparaître dans la profondeur latérale de la mie de pain curieusement creusée. Je décidais de la rejoindre, j'imaginai ma négative tenue lui sembler inconvenante, comment pourrait-elle comprendre une visite si impromptue ? Pourtant la chaleur insoutenable me dissuadait de trouver une autre solution, ce pain creusé était le seul oasis de fraîcheur approximative mais bienveillante. Après tout je ne cherchais que l'ombre farineuse de cette cavité opportune, j'allais de ce pas demander l'hospitalité ombragée, tout est permis dans un rêve, même un petit rêve caché !*

*Fluide, la mer travaillait la farine plageuse, le vent se libérait de plus en plus, je me recouvrais de blancheurs collantes mais finalement agréables, cela me constituait presque un habit de pudeur. J'arrivais inquiet et maladroit à l'entrée de cette étrange grotte improvisée, son sourire accompagnait un geste délicat de bienvenue et d'invitation*

*à partager sa couche. S'installait en moi un sentiment partagé de peur, de questions et de jubilations, ce n'était tout de même pas dans un rêve que j'allais chercher un raisonnement pour me dissuader d'accéder au plaisir.*

*La boulangère était tellement avenante que toutes réticences s'estompaient, je capitulais, il ne servait à rien de chercher à expliquer ou à comprendre.*

*Il n'est pas imaginable de se rendre compte comme il est bon de faire l'amour au creux et sous la douceur tiède et odorante de la mie de pain ! Il n'y a pas de massage plus agréable que celui de ces alvéoles enveloppantes, enivrantes. C'est une tendresse moelleuse de souplesses caressantes, c'est onctueux et velouté, il est même conseillé si l'on veut étouffer un cri, une extase, de mordre le matelas, il est délicieux, sans parvenir à la concurrence alentours !*

*S'il m'avait été possible d'être conscient, je me serais conseillé de subir une opération éternelle, j'aurais alors pu crier à mes bourreaux, creusez, taillez, sectionnez, disposez de mon corps comme d'un champ de bataille, même transformé en ruine, il se serait senti heureux. Il me suffirait ensuite d'épancher mes besoins de cris de douleur par une couverture de chants d'amour. Comment mesurer l'espace-temps dans un rêve, je ne savais pas, il m'aurait fallu, plus que jamais ce jour-là, confondre le temps, le multiplier, mieux, l'arrêter, profiter d'un décalage horaire monstrueux parce que lointain. J'espérais avoir vécu ce rêve le plus loin possible, pour me vautrer dans le plaisir de nombreuses heures de retour, je vous en prie, faites que ce rêve se soit déroulé sous de lointaines latitudes, par exemple sur l'île Bora-Bora.*

*La morsure de la mie de pain devenait désagréable, fibreuse, il me fallait savoir, j'ouvrais les yeux, je relevais la tête, la belle et blanche farine de la plage s'était transformée en blouse d'infirmière.*

*Pardon Monsieur l'imprimeur, il y a erreur, changez d'écriture, le rêve est fini !*

*Ah, tout de même, vous revoilà ! le premier endormi ce matin et le dernier réveillé, vous nous avez presque fait peur, comment vous sentez-vous ?*

*Comme d'habitude, déçu par la réalité, la décevante réalité, j'ai faim, donnez-moi du pain frais, chaud, bien bronzé.*

*Non aujourd'hui on ne mange pas, vous avez l'alimentation automatique, vous avez assez mordu votre drap !*

*Quand je vous disais que les réalités sont toujours décevantes !*

*Alors, Monsieur l'imprimeur, réagissez ! Vous ne m'écoutez pas, décidément, tout fout le camp.*

*C'était le retour à la chambre en lit à roulettes, j'allais avoir reste de journée insipide, j'avais profité d'une touche de piano blanche, je devais maintenant compenser, bouffer du noir, c'était imparable. Au passage je ne manquais pas d'ajouter :*

*Demandez au magicien endormeur, s'il lui reste encore de son élixir, c'est du bon !*

*C'est ça, oui, comptez dessus et buvez de l'eau, c'est du reste la seule chose à laquelle vous avez droit aujourd'hui.*

*Et je retombais dans la solitude de ma chambre funeste, aseptisée, décevante. À quoi bon parler des quelques visites traditionnelles, insipides et accablantes de banalité. Au matin du troisième jour, je me sentais plutôt bien, mais surtout injustement emprisonné, le bouquin que je m'infligeais à lire avait la même fadeur que mon environnement. Je trompais mon ennui par quelques ballades dans les couloirs, ma nervosité naturelle reprenait ses droits, l'inaction ne me convenait pas. Le passage traditionnel du docteur chirurgien accompagné de son interne et de son infirmière, c'était un peu l'attraction matinale, mais ce jour-là, après avoir consulté les paramètres affichés au pied de mon lit, il m'interpellait : - on me dit que vous êtes impatient, nerveux, il ne sert à rien que je vous enferme plus longtemps, une infirmière viendra à domicile vous enlever les agrafes, vous partez ce soir.*

*Il y a des jours comme cela, qui ont décidé de vous être agréables, on a instantanément une ouverture, une envie soudaine de prendre la vie à bras le corps, de repartir encore plus fort après l'épreuve traversée.*

*L'attente fut très longue, quand la liberté est en vue, elle sait monnayer chèrement ses faveurs. Le temps est un soursnois élastique, les jours étaient inversement très courts quand il s'agissait dans mon esprit, de repousser mon entrée à l'hôpital. On dit qu'un malheur ne vient jamais seul, ce jour-là, le bonheur, et la plénitude qui était déjà mienne, ne supportait pas non plus, cette solitude. En début d'après-midi, on frappe à la porte de manière timide, précautionneuse visite ! Mais visite surprenante, visite incroyable, inimaginable : la boulangère, la réelle, pas celle du rêve, celle habillée qui n'habite pas dans une grotte de pain, c'était la même mais en mieux, c'était la première fois que je n'étais pas déçu par la réalité.*

*Bonjour !*

*Quelle surprise, comment allez-vous ?*

*C'est à vous qu'il faut demander ça !*

*Je vais très bien, le docteur ne me supporte plus, je pars ce soir.*

*Elle s'approchait : - Je vous fais la bise*

*Mais bien volontiers.*

*Je suis venue à l'hôpital pour mon beau-frère, il est à l'étage au-dessus, lui aussi un petit bobo, mon mari m'a dit que vous étiez là, je passe une minute vous dire bonjour.*

*C'est très gentil à vous.*

*Je ne pouvais pas venir ici sans passer vous voir, il faut soigner nos clients fidèles.*

*Je ne pouvais rêver d'une visite plus agréable, je commençais à m'ennuyer sérieusement, le temps me dure pour être ce soir.*

*Comme je vous comprends.*

*Votre venue compense, on ne va pas ou peu se voir dans les semaines qui suivent, convalescence oblige, je vais acheter mon pain au camion qui passe.*

*Mon mari m'a dit que c'était une hernie, vous ne pouvez pas travailler, mais dans deux ou trois jours vous pourrez conduire, vous savez notre pain meilleur ...*

*Je ne pouvais pas lui dire, mais le pain avait peu d'influence dans l'attrait de sa boulangerie.*

*On semblait tous deux, avides de conversation, pour ne pas laisser entre nos phrases un silence, celui qui aurait laissé s'installer, un espace de complicité gênante. Gênée, elle l'était, au point de ne pas se sentir à l'aise dans son rôle délicat de visiteuse inattendue, au mobile peu crédible. Au premier relâchement de cette conversation, je la devinais m'annoncer son départ, je le regrettais déjà, mais je ne pouvais rien contre.*

*Bon, je dois vous quitter, j'ouvre la boulangerie en fin d'après-midi.*

*Oui, bien sûr, et votre mari, comment va-t-il ?*

*Lui, très bien, surtout les mercredis après-midi, c'est sa demi-journée de golf.*

*Donnez-lui le bonjour.*

*Ce sera fait !*

*Elle disait cela en s'avançant pour la bise du départ. J'étais retourné, abasourdi, je ne croyais pas réelle cette apparition, je me pinçais machinalement pour être sûr de ne pas encore une fois, habiter un de mes rêves désolants. Et je pensais en moi, elle est encore plus belle, plus belle que dans mon rêve, plus habillée, certes, mais ainsi je confirmais, les vêtements, cela ajoute un autre rêve, tout aussi agréable, une rêverie en quelque sorte, habillée de subjectivité belle et noble, dépassant la simple nudité. Ça c'est une déduction qui prend toute son ampleur quand on est comme moi, au diable la modestie, un éminent expert dans l'imagination.*

*Son parfum planait encore autour de moi, la chambre aseptisée, froide, vide, blanche, était devenue en quelques minutes, charmante. Mon séjour, dans cet hôtel des réparations physiques du corps, allait me laisser des traces indélébiles dans le cœur, le cerveau, la mémoire, les neurones, que sais-je encore, l'âme, qui était dans le*

même état, totalement enflammée, car l'amour qui se dégageait de moi devenait puissant.

En parlant de mémoire, un détail remontait de lui-même en surface, dans ce qu'elle m'avait dit, il y avait quelque chose qui ne cadrerait pas : le beau-frère dont elle parlait n'existait pas, elle n'avait pas de sœur, cela était donc impossible. D'accord, son mari avait un frère, mais domicilié à environ 1 000 km d'ici, il n'y a aucune raison plausible qu'il vienne de si loin se faire opérer d'une pathologie banale.

Avide d'une curiosité dévorante, je retournais dans tous les sens de ma pensée le moindre mot de notre conversation, serait-ce que la boulangère m'ait menti, mais alors pourquoi ? Ce serait parfaitement inutile et idiot, si elle avait voulu parler d'une visite pour cacher une éventuelle attirance à mon égard, elle aurait pu trouver d'autres personnages, voisins, cousins, amis ! Sûr, elle a parlé de beau-frère sciemment pour que je détecte l'erreur, l'anomalie, elle savait que je sais. J'ai beaucoup conversé avec son mari, et si elle a parlé de cette façon, il y a évidence, c'est pour me tendre une perche. Je ne vois pas d'autre explication, n'a-t-elle pas dit que le mercredi, il était au golf, ça je le savais, ce ne pouvait être qu'une confirmation insistante. En plus elle m'a fait remarquer que je pourrai bientôt conduire, que son pain est meilleur, je ne peux pas être tout à fait sûr, mais il y a trop de coïncidences, elles deviennent évidences. Il faut que je prenne mon courage en main, je dois en avoir le cœur net, je ne supporte plus la torture de ces incertitudes.

À raconter, ce passage de vie se comporte un peu comme un rêve, ce premier mercredi et les suivants se mélangent, ils ne savent plus où trouver place dans le temps. Les plaisirs se superposent, les jouissances accaparent les neurones, il devient impossible de localiser, de situer un des mercredis particulièrement, la multitude noie la particularité. Mis à part ce premier qui dissimulait tous les

*autres, il était celui qui mettait fin à cette première semaine d'attente interminable.*

*Mon doigt tremblait, hésitant autour de la sonnette de la porte d'entrée, celle de leur villa située à une centaine de mètres de la boulangerie. J'avais tout le corps pris en tenaille, dans la peur qu'elle ne soit pas seule, que pour une raison exceptionnelle, il ne soit pas au golf. Si c'était le cas, je trouverais une excuse pour être venu les voir à leur domicile ; une excuse, c'est vite dit, mais je n'arrivais pas à imaginer laquelle ! J'aurais dû avoir la présence d'esprit de téléphoner avant de venir, suivant la voix, je posais l'appareil ou je lui annonçais ma venue. Mais où est la logique quand on rêve ? C'est étrange, serait-ce que je rêve encore ? Je maudissais la situation dans laquelle je m'étais mis, tout en sachant impossible de contrer les forces qui m'avaient conduit à cette folie.*

*Elle m'ouvre la porte, et m'offre son sourire perpétuel.*

*Mais c'est ma clientèle convalescente, entrez !*

*Clientèle convalescente, mais présente, et ce n'est pas la gêne qui me manque.*

*Il ne faut surtout pas ! Pas de manière, allez, on se fait la bise.*

*En entrant : - C'est grand, coquet, et joliment décoré chez vous.*

*Merci, vous prenez un café, ou autre chose ?*

*Un café, cela ira très bien.*

*Asseyez-vous, encore une fois ne vous gênez pas, mettez-vous à l'aise (en me montrant le canapé).*

*Depuis la cuisine séparée uniquement par un muret habillé de boiseries classiques mais élégantes, qui tenait office de bar :*

*Il faut que l'on apprenne à se tutoyer.*

*Je veux bien essayer, je ne te promets pas d'y arriver facilement.*

*Jean ne rentre pas ce soir, il a une soirée au golf, et à partir de 16 heures, c'est ma serveuse qui ouvre la boulangerie, le soir il y a moins de monde, elle se débrouille très bien sans moi, je suis sensée me reposer, j'ai droit moi aussi à la détente ! (il y avait dans sa voix un ton de petite vengeance, à l'encontre de son mari).*

*Elle venait de s'asseoir à mes côtés, un plateau, quelques petits gâteaux déjà délicieux à regarder, et le café était servi.*

*Je reprenais : - Au fait, tu as des nouvelles de ton beau-frère hospitalisé ?*

*Il va très bien, merci, mais je pense que tu t'en doutes, je n'avais ni beau-frère, ni personne d'autre que toi dans cet hôpital.*

*Alors, j'ai fait les justes déductions.*

*Il me fallait bien trouver une solution pour te faire comprendre, avec l'espérance que cela te fasse réagir.*

*C'était finement joué, et ma réaction, c'est ma surprenante présence ici.*

*Les tasses de café, vides, avaient abandonné la sage occupation de nos mains, le même vide terrassait notre conversation. Les regards s'interrogeaient naturellement en silence, à notre insu, ils se transmettaient des insistances perceptibles, entrecoupées d'une timidité hésitante, gauche. Quelques gestes se sont croisés, mutins et maladroits, un point éclair à délibérément et subitement soudé nos lèvres avides.*

*S'installe une table de multiplication de mercredis, pouvant même porter gangrène aux autres jours du calendrier, effacer le passé et dévorer l'avenir. Toutefois il ne faudrait pas oublier le thème porteur et essentiel de ce livre, il s'agit de rêves, tout peut devenir rêve, tout peut porter à confusion, il est envisageable d'avoir subi un faux réveil. Ainsi les mercredis suivants se perdent en vapeurs indéfinissables, le nombre, comment savoir, à réfléchir, il n'y a pas eu des après-midi d'amour, des amours, non, c'était beaucoup plus fort, et en même temps paradoxalement plus réduit. Limité à un seul et grand amour qui ne savait plus son origine, et qui n'envisageait surtout pas son ultime souffle. Or, la fin d'un rêve est toujours lamentable, c'est son fâcheux et incontournable épilogue.*

*Il est inévitable de se retrouver face à la cruelle déception du réveil, ce même réveil qui procure au cauchemar le soulagement, m'apparaissait ici, odieux !*

Subitement, un souffle plus frais, accompagné d'une vibration lente, me détachait progressivement de mes engourdissements de plaisir, d'extases et de délices, je me sentais frustré, amer. Couché je traversais des couloirs, un ascenseur ; ma pilote, une infirmière à la voix sèche et méconnue finissait mon désarroi. En désespoir de cause, on a décidé de vous ramener à la chambre, pour enfin vous réveiller, on peut dire que vous avez eu une anesthésie profonde. Et pourtant, il paraît que lors de l'opération vous avez intrigué tout le monde, vous avez tourné la tête et mordu le drap, mais alors depuis plus rien, vous avez joué le rôle de la souche dans Robin des bois !

Je reprenais mes esprits : - C'est très loin d'être juste, j'étais aux prises d'une fée, dans un paradis bleu.

Ah bon, et bien racontez !

Ah non surtout pas, je garde bien secrètes mes intimes croustillances.

Ce n'est pas gentil, certaines personnes nous racontent des rêves extraordinaires.

Le mien n'était pas extraordinaire, il était merveilleux.

Dans les semaines qui ont suivi, avant de reprendre le travail, j'ai pris mon pain au camion qui passe. Le temps aussi passe, sur mon indétournable trajet, le pain c'est encore à la même boulangerie, et ce jusqu'à la retraite de la boulangère. La convalescence, ce ne fut que quelques semaines, mais il n'en est pas de même pour la convalescence du cœur, dans mes écrits, les mots se suivent, dans l'existence, les maux s'additionnent. Je le disais précédemment, il ne faut pas oublier la raison folle de ce livre, il s'agit de rêve, et dans le rêve, la raison a été emportée par la passion, c'est une embrouille de réveils imprécis et confus.

Dès lors, il serait très concevable d'imaginer n'avoir eu pour seul réveil, pour unique fin de rêve, ceux mordant la mie ou le drap. C'était la porte du premier, peut-être du vrai réveil. Ainsi la visite de la boulangère à l'hôpital deviendrait réalité, mes optimistes déductions justes, et mes agissements entreprenants parfaitement réels. Réelle aussi cette première visite et cette suite enflammée de mercredis, alors cette liaison devenue coutumière pourrait déboucher sur une extrapolation aventureuse et magique.

Et pourquoi pas, engendrer des vacances exotiques, un peu à l'image du rêve primaire, avec la plage, les cocotiers, la boulangère, un lieu bien connu même pour moi, disons « la Martinique ». Mais cette fois-ci on se passerait de farine, de grotte de pain, on ne garderait que la croustillance d'un amour superbe, à mille lieues de retourner acheter du pain au camion qui passe.

Cela donnerait lieu au renversement de la retenue d'amour, comme d'une retenue d'eau symbolisant la vie. Avec le temps, on pourrait croire le mur du barrage solidement consolidé de ses années, ancré de toutes parts, de forte épaisseur, de belle hauteur, parfaitement indestructible. Et pourtant c'est finalement son imposante stature, qui, par confiance dissimulatrice, occultait de sournoises et incurables fissures. Elle va tenir ses promesses, cette retenue volumineuse, sa nouvelle liberté va engendrer un déferlement puissant et destructeur, tout sera balayé à son passage.

De cette façon, le rêve est superbe, mais la vie, elle, devient un épouvantable cauchemar.



## IL Y A

Il y a le rêve de l'adolescence  
Les journées de fièvre, les soirées de danses  
Et nos gestes tremblent, nos pensées s'emballent  
À ne rien comprendre à ces fortes vagues.

Il y a l'espoir de trouver la perle  
Celle qui va savoir faire nos vies superbes

Il y a des mots de première rencontre  
Des moments si beaux que chasse la montre.

Il y a des yeux, ces miroirs intenses  
Habités de feu, d'intimes romances  
Un fil invisible nous relie soudain  
Et on est la cible d'un secret coquin.

Il y a ce corps vibrant dans la nuit  
Le plaisir nous mord et nous éblouit  
Et le temps s'arrête, pour mieux savourer  
Ces instants de fêtes et de légèreté.

Il y a un jour, gravé pour toujours, à l'autel d'amour.

Il y a l'amour, avec son mystère  
Qui passe et qui coure, autour de la Terre  
Criblé de pourquoi, et de certitudes  
Son volcan flamboie, et nos cœurs s'y brûlent.

Il y a l'enfant qui va nous surprendre  
De jeux innocents, et d'amour si tendre  
On va adorer son regard qui brille  
C'est le temps d'aimer, l'espace famille.

Il y a la vie faite de souvenirs  
Et son chant me dit : t'es au paradis.  
Regarde la fleurir, c'est ta vie.

## MÉLODIE DES TEMPS

La fin juillet approche, écrire ces petites histoires de rêves anciens qui se bousculent dans ma tête, entreprend heureusement mes longues journées. Ces quarante-cinq jours de vacances dont je me délecte, me procurent cette liberté délicieuse, légère, nonchalante, détachée du devoir et du temps, mais qui renferme comme petite ombre vicieuse, la solitude. La vie se consume par petits pas, c'est un sentier à la crête d'une montagne, dès que l'on profite du soleil d'un versant, on souffre de la morsure froide du versant opposé, imposé et obligatoire. Notre plénitude n'est jamais parfaite, à toutes opportunités on se raccroche, de tous malheurs on essaye d'échapper, le compte au final est rarement à notre avantage. Nous la connaissons ténébreuse cette solitude, mais dès que l'on est confrontés à sa noirceur, on se persuade de devoir y trouver une apaisante compensation.

La plus évidente, celle naturelle, on la trouve à notre proximité, c'est un retranchement intime au plus profond de nous-mêmes. On inspecte ainsi la moindre particule de nos anciennes réactions, dans une recherche pertinente parmi le labyrinthe de notre mémoire, comme une fouille acharnée de notre propre provenance. On se retrouve au fond du tiroir qui transparait au sortir de notre naissance, ces premières images, situations et visions sont les plus naïves, les plus fragiles, les plus émotionnelles, les plus délicates. Mais elles resteront néanmoins certainement parmi les plus marquantes, et en suivant cette logique, les plus importantes.

Si l'on cherche un résidu matériel de cette prime enfance, on va retrouver une photo dans laquelle on détecte déjà notre regard, nos yeux visiblement émerveillés de l'éclatement surprenant de notre vie. On va sourire, amusés de découvrir nos petits dessins de maternelle, des fleurs bizarres aux contours torturés et aux couleurs exubérantes et originales.

Les personnages auront des traits, façon mannequins de fil de fer, les maisons trouveront d'étranges portes ou fenêtres, placées près et même parfois sur le toit. Ainsi tout n'était pas à sa place, mais cela baignait dans une fraîcheur naturelle, tout était beau, épris d'une réalité composée uniquement d'irréel, de fantastique, d'original, et déjà dans l'enchantement de l'optimisme du rêve.

À patauger dans les profondeurs de notre mémoire, il devient très aléatoire de se faire une idée exacte de la chronologie du souvenir, isoler le tout premier d'entre eux est du domaine de l'irréalisable. Il devient parfaitement incertain d'en localiser la première véritable émotion, et ce, même si on en recherche une origine approximative. Peut-on se contenter de notre premier sourire ? Il était le fruit d'une manifestation provoquée par nos parents qui, pour l'obtenir, jouaient aux guignols. Ce n'est pas ce qui facilitera la découverte de la provenance de notre première joie interne, intense, aux causes spontanées, certes, mais qui restent parfaitement secrètes. C'est notre entourage plus âgé qui va nous parler de nous, premier biberon, premières dents, premiers pas, premiers mots, ces commentaires sur nos primes réactions, seront influencés par leur enthousiasme déformant.

Notre cerveau ne parvient pas à nous restituer plus d'informations, il devait être dans sa période de constitution, il était gelé, figé dans son au-delà, emprisonné dans ses mystères. Ces petits secrets, ces traces immatérielles, ne reviennent que par quelques pointillés épars, dissolus, controversés, déplacés à chaque rangement de la multitude de fichiers rentrants. Si ces mises en ordre étaient nombreuses, c'est bon signe, le manque de place c'est le gage d'une tête bien

remplie. A-t-il volontairement occulté les premières pépites de notre intelligence ? Comment trouver des indices ? A-t-il décidé lui-même, en cerveau mystificateur de retarder le souvenir du début de notre histoire ?

Dans mon cas personnel, qui bien évidemment est celui que je connais le mieux, j'ai la preuve de mes impuissances mémoratives, je suis en possession d'un ou de deux coffrets de résidus matériels de cette petite enfance. Quand j'ai besoin d'une réponse, je vais torturer ces petits témoignages, ces réalités qui titillent et déclenchent l'éveil nostalgique de mon esprit. Il y a là, quelques écritures, de mots dictés par la maîtresse, quelques « Bonne fête maman », allusions feutrées de mots simples parlant du cœur, décorés de fleurs dessinées en traits hésitants, dans une maladresse touchante. Je frôle du bout des doigts une mèche de cheveux fins, soyeux, clairs et nerveux, les ancêtres du crin gris et raide qui me reste aujourd'hui.

Je retrouve un brin de houx fatigué, les deux perles rouges ont pris une teinte brunâtre d'une sinistre décrépitude. C'est l'ultime trace du chagrin qui m'avait envahi, lorsque mon père avait arraché mon arbuste préféré. Il lui reprochait de générer une zone d'ombre préjudiciable à la primordiale performance de son potager. J'étais pourtant dépourvu de rancune face à ses décisions autoritaires, je l'attendais souvent à son retour du travail, avec un bouquet de coquelicots à la main, j'avais alors droit au regard rassurant de mon père, sa main caressant mes cheveux, en signe de tendre complicité et de merci. J'en retrouve ici encore deux fleurs séchées et rabougries, comme dernier témoignage d'un de mes touchants comportements. Je tombe sur quelques papiers cartonnés, retournés dans une discrétion dissimulatrice, ce sont quelques photos, dont une particulière, que je ne savais même plus encore posséder, mémoire sélective oblige !

Je suis déguisé en jeune clochard, bouteille de rouge dépassant de la poche de veste, déchirée, ceci devant la margelle du puits, habillement recouvert de coquillages, encore une œuvre de mon bricoleur de père. Parlant photos, je vais trouver aussi celles de classe

primaire, prises devant le préau, en noir et blanc, avec nos sourires forcés et nos blouses grises.

Devant le premier rang, nous sommes assis en tailleur ; tenue par nos pieds, une ardoise nous confirme à la craie, liées par un trait d'union les deux années calendaires, que chevauchait l'année scolaire concernée. C'est la fixation rare mais indiscutable du millésime de mes tout premiers savoirs.

Si j'arrive à me situer facilement dans ce groupe, je reste incapable de donner un nom ou un prénom à l'institutrice, elle nous encadre de sa fierté froide et droite, dans un sourire crispé. Sa prestance distante m'intimidait, il n'y a guère que pour le coloriage, que j'arrivais avec peine, à lui arracher quelques rares mais chaleureuses félicitations. Je retrouve à peine deux ou trois prénoms ou surnoms de camarades. Cerveau, quelle tambouille as-tu fait de mon lointain passé ?

Je parcours ces vestiges pour occuper mon ennui, pour meubler un morceau de temps libre, pour donner bonne conscience à ma consommation incontrôlable de jours, ils restent reposants, agréables, mais je les perçois navrement inutiles et fades. Quand une période n'est pas prise dans le tourbillon du travail, de l'amour, ou de la famille, tout se pose, je n'aime pas cette vie gaspillée et éteinte, il me devient indispensable de la dynamiser.

Entrent en conversation presque malgré moi, ces petites et humbles découvertes, comme des trésors ou trouvailles pernicieuses, qui picorent dans quelques flashes chétifs, isolés, perdus dans mes neurones. Dans les compartiments voisins de ma cervelle, d'autres neurones tentent surnoisement de me priver des restes agréables d'une enfance fragile et douce.

Pourquoi m'occulter ces aurores d'autrefois, fraîches de lumières jeunes, trempées de rires et d'inconscience, serties de la perle de l'insouciance ? Cette douce fleur émergée du terreau de la naissance, m'envahit d'un sentiment délicat. Je manœuvre doucement ce souvenir pour le préserver, pour ne pas le casser, je me concentre sur

le moindre de ses messages, me poursuit en permanence une peur traumatisante de l'oubli.

Cette pousse fragile, tel un germe blanc issu de l'ombre de ma prime vie, indéfinissable et secrète, ne supporterait pas un manque de ménagement, une dérive de maladresse consécutive à ma force arrogante d'aujourd'hui. Je m'aperçois alors que cette aube bleue, fragile mais prometteuse, prend plus d'importance que ma vie toute entière. Naître vaut mieux, c'est une projection à l'infini de jours à vivre, une multitude qui semble inépuisable tant elle est porteuse d'espérance. Il y a là, disponible, une longévité qui ne pourra jamais plus s'égaliser. Le premier jour de vie a déjà entamé la vie, c'est une richesse que je consume innocemment et inconsciemment chaque jour. Naître, essentielle action et paradoxalement, dans ce cours de pensée, je ressens que mourir, subitement m'indiffère.

En compensation, j'éprouverais le besoin d'une naissance avant l'heure, allonger ainsi ma course, prendre du recul avec le temps, pour vivre en deçà des jours les plus jeunes, les plus tendres, et par définition, incontestablement les plus riches. Grandir, apprendre, progresser, se gargariser de promesses, déguster lentement une jeunesse toujours trop fuyante, vaut mille fois vieillissement et décrépitude. Une seule faveur pourrait être plus délicieuse, celle de se voir confier une deuxième chance de vie, avec par une espèce de transparence vis-à-vis de la précédente, la possibilité de gommer une majorité de nos erreurs. En un mot, si c'était à refaire, serions-nous moins maladroits, capables d'offrir à nos proches une meilleure image de nous, avec plus de compassion, plus de générosité, plus de mérites, plus de partage ? Serions-nous capables alors de traverser un parcours sans fautes, d'avoir tiré bonne leçon, ou malheureusement sommes-nous prisonniers d'un destin figé, notre graine tient-elle en elle tous les secrets futurs, ceux qui vont nous concerner jusqu'à la fin de nos existences ? Comment savoir si déjà dans nos germes, le programme était établi, car il y a deux finalités extrêmes dans nos avénirs, outre leurs intermédiaires ?

Partir jeune, dans une négligence distraite, comme étant le navrant voleur de notre propre vie, en se laissant dérober l'essentiel, ou attendre patiemment dans une décadence déplorable, que nos temps fatigués nous chassent.

Je n'arrive pas à garder mes écritures sous contrôle, sages, elles étalent mes ressentiments personnels, intimes, et les voilà qui s'extrapolent. Je ne suis plus une entité unique, j'ai perdu mon moi-même, ma particularité, je ne suis plus seul, on est tous concernés. On est tous enrôlés dans la multitude, de force on est tous engagés dans la foule contemporaine, quand on se retrouve en tel nombre, on est bien obligés de concevoir avoir perdu toute solitude, et par là-même, toute liberté. On se sent pris dans une exubérante généralité, c'est ensemble que l'on va vieillir, inexorablement, sans pour autant avoir choisi dans quelles conditions, dans quelles circonstances, et à peine nos accompagnants.

On se contente de ce dépérissement consensuel du monde, pour seul titre de compensation, pour seul recours, on a les naissances, elles seules peuvent amortir cette incontournable calamité. On ne va s'apercevoir de rien, chaque matin de notre vie, pour cacher le compte de nos âges, une fine poussière fraîche, neuve, dissimule le pas de la veille, elle devient le voile épaississant qui obscurcit nos neurones. Fatigués, ils en refusent de regarder en face le mot « fin », on ne veut rien admettre, au fond de nous, on sait pourtant que ce mot est là, tout proche, avec ses conséquences. On ne pourra se dérober jamais, des impératifs sévères de notre marche en avant, immanquablement destructrice. Impossible de se soustraire, on va être la victime, ce n'est qu'une question de temps, de balancement, ce sera sur un dernier tic, ou sur un ultime tac terrassé par le silence.

Si on analyse consciencieusement nos premières années, les plus lointaines dont on se souvient clairement, on s'aperçoit déjà que notre début de vie était tracé.

Comme dit la chanson, « on est né quelque part », pas ailleurs, tous les dés étaient jetés, il n'y aura plus grand-chose à choisir, on

n'aura rien à dire, il nous sera impossible de procéder à un quelconque essai pour un autre départ, pour un chemin différent. Nous ne pouvons pas davantage décider notre futur, on doit subir grande part de destin prévu, le guide des parents est là, invisible mais bien présent, contraignantes ce sont deux barrières hérissées d'interdits. Une éventuelle évasion ne sera possible que rarement, par la clémence mesquine de quelques imaginatives récréations composées de jeux et encore une fois de rêves. Quand le guide de nos parents s'estompe, on n'ose plus dévier de la route tracée, on s'emprisonne d'habitudes, de devoirs, de convenances et de certitudes, celles que l'on soupçonnait pourtant définitivement menteuses. On tombe inévitablement dans le gouffre abyssal de la tradition, des sangsues d'immobilisme s'agrippent à nous de toutes parts, notre répulsion est tardive, une réaction serait vaine.

C'est une accumulation des générations ancestrales et surannées qui nous impose nos printemps justes agréables pour négliger de s'en plaindre. La route s'allonge, finalement simple, et face à ce cheminement nonchalant, humble et fade, sans en connaître un autre possible, notre jugement a le verdict étroit, ce doit être le bon, il est garni d'espoir.

L'adolescence va consumer notre capital de folies et nos restants d'insouciances, on aspire à cet âge-là, à en découdre avec la haute vie, telle une haute mer, celle des adultes. Nous percevons l'avancée de l'âge comme une saine promotion, on ne veut rien savoir de quelques conseils de prudence, on se jette dans l'aspiration de l'indépendance, pour et par conséquent, la perdre durablement, souvent en seulement quelques mois. Affronter la haute mer n'est pas chose facile, on y risque tempêtes et ouragans, cette haute vie nous a entraînés dans ses promesses d'évasion de belle douceur, nous sommes pris au piège du matin calme qui augure un soir de naufrage.

Avec la découverte de la tendresse, de la force et de la lumière éblouissante de l'amour, on va s'engager sans trop en mesurer

les conséquences. C'est soi-disant une certitude incontestable que l'on vient de rencontrer, un amour évident, unique, définitif, incontournable, juste fait pour nous. Cette période est porteuse, et nous oblige à poursuivre ce qui devient rapidement un épuisant pèlerinage. Garder solides les acquis fragiles d'une famille devient une entreprise de longue haleine, exigeant de prévenantes précautions, notre motivation constante doit rester persistante. Notre vie est normale, elle est similaire à celle, noble, de beaucoup de nos semblables, toutes ces parallèles se regardent, se comparent, se jalouent, cette normalité devient accablante. On voudrait pouvoir être récompensés, peut-être même délivrés, cette persévérance nous est coûteuse, on s'épuise de l'élégance de nos silences, et on garde secrètes nos dérangeantes pensées, ça ne va pas, mais il ne faut rien en dire.

On se croyait parvenus à la partie la plus sûre de notre voyage, il faut croire que la sérénité ne nous supporte pas, car en réalité, on entre dans la tranche de vie la plus vulnérable. Elles s'annoncent éventuelles puis deviennent inévitables, les turbulences, on le devine, alors, pour y échapper, on reste figés au mur dans un cadre, comme une aquarelle douce. On en a les contours flous, cette passivité ne nous a rien ménagé, on se retrouve avec la peur de se libérer de nos tons pastel. On n'aime pas la colère ni les mots qui fâchent, on se préserve dans la prudence, dans la lenteur, dans un immobilisme voisin d'une certaine paresse lascive. À ne pas déranger notre vie qui a pris son pas naturel et reconnu, on est pris du dérangeant fourmillement de la tentation refoulée. Au gré du temps, une usure constante et journalière nous met en phase avec une grande lassitude, elle passe le relais au renoncement.

Un vide immédiat se met en place, nagent encore quelques relents de sentiments, négligeables et épuisés, ils fondent et s'effacent irrémédiablement.

Le vide total et durable n'existe pas, une petite veilleuse reste toujours au fond du cœur, et heureusement, il y a remplacement

compensatoire, parfois transitoire. Ce nouveau sentiment réveille, surprend, dérange, il secoue les wagons de nos lourdes évidences prises au repas de nos provisoires certitudes. La beauté venue d'ailleurs, c'est une apparition qui choque et qui n'a pas beaucoup de peine à briller dans nos retranchements inquiets. Se dessinent des idées d'évasions, les contours imprécis se colorent ; après avoir été saugrenue, l'aventure devient excitante, puis prend forme, s'installe dans le possible, pour s'assurer enfin envisageable et finalement indispensable.

Pour justifier la précipitation, on accuse notre cœur ou notre conscience, mais on part volontiers pour l'escapade en compagnie inconnue, pour occulter le risque de perte, on avance l'excuse d'une décevante soif de nouveauté. Peut-être veut-on simplement voler à l'ennui quelques jours, quelques instants croustillants, sortir un peu de l'insipide suite de notre voyage au long cours. On ne sait plus, on est déstabilisés, on recherche comme dans la vision d'une paire de jumelles, le réglage qui pourrait nous procurer une image nette. Cependant, l'onde de l'eau frissonnante de nos vies n'est jamais tout à fait apaisée, les plissures, dues au vent d'un destin joueur, troublent encore notre discernement. C'est un passage existentiel à contre-jour, avec brouillard, et brume évaporée de cette nouvelle chaleur qui, non maîtrisable, a fondu tous nos repères, on en devient hésitants, tout se refuse désormais à retomber, juste, dans nos marques.

On a passé l'âge de nos assurances, tout est devenu approximatif, on tremble au regard de toutes nos valeurs perdues, on est perturbés de se sentir tourner en rond, nos belles expériences s'avèrent d'aucune pédagogie, on est devant l'image incertaine de nos lendemains.

Le temps ne peut devenir croche, il ne s'arrête pas, il ne nous attend pas, les jours se suivent comme les touches d'un piano, tantôt blanches, tantôt noires. Néanmoins, à l'écoute de la mélodie qui s'en échappe, la déception s'installe, la musique est rarement juste, on s'ébat dans des faux jours, bercés de fausses notes. Rien ne sert d'espérer changer notre oreille, on peut choisir ce que l'on donne,

mais la chanson que l'on va recevoir, on doit la subir, elle n'est pas de notre écriture.

La vie se poursuit, on supporte à nos pieds des souliers qui vieillissent encore plus mal que nous, neufs ils étaient trop raides et pelaient la peau fragile et endolorie de l'enfance. Il n'y a guère que pour notre adolescence que ces chaussures avaient un idéal comportement. Grâce à leurs lignes heureuses, elles flattaient notre image, déclenchant de petits amours en herbe, qui s'épanouissaient en superbes perspectives, et attiraient les regards qui fusaient à l'entourage. Aujourd'hui, étirées par l'usure, elles nous abandonnent en marchant, trouées et effilochées, elles nous meurtrissent plus qu'elles ne nous protègent. On doit toujours une lourde contribution au vieillissement, à porter les mêmes enveloppes à longueurs de journées, d'années et de vie, surviennent des blessures douloureuses, de celles qui laissent des traces indélébiles, la plaie profonde et vive n'a plus rien de superficiel. Devant cette situation insupportable, s'offrent à nous, deux chemins, diamétralement opposés, les intersections de la vie nous ménagent rarement des compromis :

C'est soit la sagesse, et l'on pose délicatement une chape de plomb sur nos idées de vagabondage, on garde vie insipide, nonchalante, lâche, celle qui nous ronge de l'intérieur, comme un cancer envahissant de cellules mortes d'ennuis et de regrets. Soit on se laisse enivrer par ce nouveau parfum et on se laisse porter par ce vent frais, vivifiant, qui peut à tout moment devenir ouragan. On est ainsi à la merci des portes qui bavardent sous ce vent, comme un va-et-vient marquant nos hésitations, avec la perpétuelle menace de devenir subitement claquantes.

Ce vent va souffler sur tous nos tiroirs poussiéreux, ranimer les feux éteints, déraisonner nos agissements, bousculer tout le ciel de notre vie.

C'est une passade de décompositions où, même la famille la plus solide perd ses repères, chacun essaie de se raccrocher à un pieu invisible, dont on ne sait plus si son enracinement sera suffisant. On

se croit capables de revenir à nos exploits d'adolescents, on veut retrouver cette belle période, et l'on croit à tort, que notre long vécu va nous aider, on saute le pas, on prend de dangereux chemins de traverse. On devient peu à peu dépendants d'une espérance que l'on sait pourtant hasardeuse, comme un triangle des « Bermudes », mais comment résister à l'attrance brillante, mielleuse, douceuse, de l'approche ? Pour se prémunir des risques, on avait pourtant fabriqué patiemment, consciencieusement, un château fort pour protéger notre cœur, des assauts des passions violentes venues d'un extérieur conquérant. Cela ne suffira pas, notre forteresse se fissure de toutes parts, sa solide passivité intimidante ne peut rien contre les forces naissantes, persévérantes et passionnées, aux exigences élevées et dévorantes.

L'amour est rayonnant, royalement réaliste, il pétille comme un jeune champagne, explose, s'impose, gagne et nous emporte vers des abymes avec son alchimie particulière et ses ardeurs impressionnantes. Pour espérer le contraindre à lâcher prise, il est impératif de le consommer, il ne nous délivrera qu'après nous avoir entraînés dans la chaleur brûlante de nos nuits aimantes. Dans ces échanges, certaines idées nous ont précédés, elles se sont annoncées comme de prometteuses originalités, d'imprenables visions aventurières, propices à l'égarément total.

On ne saura jamais de ces deux êtres pantois et étonnés, qui a choisi le tracé, la rive ou la rivière, ce tracé nous perd, on cherche un chemin de retour sans honte, un raccourci pour trouver une issue convenable.

On vient de s'apercevoir que la décomposition de l'amour, qui devait accompagner notre vie entière, a été plus facile que la saine composition d'un nouvel engagement. Notre cœur semble partagé entre deux réactions opposées, pour une part il est blessé et meurtri, cela le dissuade d'entreprendre toute nouvelle transplantation amoureuse ; et dans son paradoxe opposé, il se prétend jeune et prompt à s'emballer, il en oublie de raisonner, il se fout encore une fois de

nous, se moque des effets, il décide seul de ses futurs et multiples vagabondages. Il est soudain attiré, aspiré comme la phalène affolée que fascine la bougie vacillante, il ne nous a pas demandé notre avis, il nous met devant le fait accompli. Dans son comportement, il y a l'inconstance et l'insouciance du délinquant, celui qui inconscient ouvre son château fort, le pont-levis est baissé, la sécurité se délite.

C'est à nous de nous débattre dans des océans d'incertitudes, où l'assurance côtoie le doute, et le tri devient d'une complexité désarmante, c'est une forme de nage en eaux troubles. Comment savoir parmi ces amours, lequel est, et peut rester le toujours, qui sait, même eux, ces amours, ne savent pas, est-il plus raisonnable qu'ils s'imposent ou qu'ils disparaissent ? La souffrance, qui va devenir de l'une ou de l'autre de ces deux solutions, restera de toutes façons pour nous, notre douleur ne se partage pas, elle nous consume, elle nous concerne en exclusivité. Où est l'échappatoire, et s'il en est une, elle ne viendra pas de nous, elle sera tributaire d'une élaboration étrangère, quand l'amour est propice à la déconvenue, on a perdu toute maîtrise de notre destin. Ainsi une espèce de généralité exponentielle nous fait traverser l'essentiel de l'existence, de manière pratiquement universelle. Quelles que soient nos réactions par rapport à notre parcours personnel, et malgré le constat de nos notables différences, on est surpris de constater que l'on mène un combat de profonde similitude avec autrui.

Petite enfance composée de gentilles découvertes, basse et haute adolescence, propices à petites expériences qui se terminent par une aventure qui déborde sur toutes les autres.

Cheminement d'adulte, qui se partage entre le travail engloutissant, et le devoir envers une famille à respecter. Cependant, on parvient inmanquablement à cette période de faux plat, où les enfants ont pris leur indépendance, où nous n'avons, comme on le prétend, plus rien à prouver. Le grand amour, qui nous a déposés ici, a perdu sa légitimité, il est victime d'usure, de vieillissement et d'une platonique habitude, ce qui engendre une irréversible morosité.

Toutefois, ici s'arrête le résumé applicable à l'universalité, chacun de nous, après avoir traversé ce long voyage, va prendre sa particularité, comme dit précédemment, ce sera deux choix distinctifs possibles : la lourde et triste sagesse de la chape de plomb ou les risques incalculables de l'ouragan. Ce choix est au cœur de ces écritures, celles que beaucoup d'entre nous auraient pu délivrer comme une espèce de vidange du trop-plein interne. C'est au prétexte de vous faire découvrir mes rêves que j'ai pris ces vacances, mais en vérité, c'est un repli sur moi-même pour décider de mon choix.

Toute période d'hésitation est inconfortable, elle deviendra supportable en envisageant une date butoir. Pour ma part, j'ai décidé un ultimatum, je me l'impose pour le 1<sup>er</sup> août, jour de mon anniversaire, il va devenir en soi une fin, et par là-même, un départ. Ce renouveau, c'est pour un autre avenir, c'est changer pour de grandes différences, dans les tentations de l'extravagance, car vous l'avez compris, j'ai au fond de moi déjà choisi, c'est la solution ouragan. Finis la nostalgie, les éternels retours en arrière, les rêves fabriqués assombris par le passé ; le passé, j'ai décidé de le balayer, de l'oublier, de l'enfouir, de le recouvrir définitivement pour m'en servir de terreau.

Cependant ce sera après un hiver, après une bonne période de gel, celui-ci éradiquera toute bonne ou mauvaise vermine du souvenir. Avant d'enterrer ces rêves et ces souvenirs, j'ai voulu essayer une dernière fois de les comprendre, de vous les expliquer, pour qu'ils donnent à leur pourriture nourricière, tous les sucs, toutes leurs valeurs, tous leurs secrets.

Or, mon premier rêve, celui qui a encombré le départ de ces écritures, se déroulait à propos d'un arbre, je me surprends à comprendre, que même provoqué, ce rêve a un sens, il provient d'évidentes racines. Vous me direz que c'est la moindre des réalités pour un arbre, oui, même en faux rêve, un arbre a été l'essentiel de la base de ma prime enfance.

Mes premiers pas se sont déroulés à l'ombre d'un majestueux tilleul, c'est là que j'ai découvert la douceur de mes premiers jours,

devant la maison de ma naissance. Il reste comme le symbole de la protection de mes tendres années, il a rafraîchi mes étés du soleil mordant, il était l'axe et le point de repère rassurant de mes premiers jeux. C'est dans sa saison florissante et odorante à souhait, que j'ai ressenti la première brûlure d'une piqûre de guêpe. Ainsi mon protecteur m'avait trahi, il devenait le complice de cet insecte infâme, avec lui dorénavant, j'avais un compte à régler. C'est avec le délicieux plaisir de la vengeance, que j'ai pu l'inclure, par extrapolation des images de ce sketch de « Francis BLANCHE », récupéré aux premières heures du petit écran.

La règle vaut autant pour les rêves réels que pour les rêves de composition, tous ont pour base un segment de ma traversée de vie. Les influences de l'existence sont multiples, ainsi je me suis toujours senti attiré par l'écriture, dès que je m'y plonge, je me sens plusieurs, je me multiplie. C'est savoureux, les angles de ma tête semblent commander mon stylo dans tous les sens, je me perçois pris dans un tourbillon de controverses, dont je suis très satisfait de ne pouvoir me passer. Lorsque me manque une de mes tortueuses ambivalences, je parcours une encyclopédie, je sais pouvoir y trouver une eau claire à ajouter à mon moulin, à incorporer à mes singuliers mélanges. Ainsi volontairement je vais à nouveau nager en eau trouble, me débattre et me délecter de mes surprenantes contradictions. Ces contradictions, il me devient impératif de rapidement les partager, je ne les garde pas pour moi-même, ce serait les raccourcir.

Il faut que j'imagine des milliers de participants à mes jeux stupides, avec le plaisir d'être le seul connaisseur et le seul garant du règlement. Il faut immédiatement que je prenne le lecteur à témoin, comme participant privilégié à mes dérangeants délires. J'espère d'ailleurs que vous ne m'en voudrez pas de vous entraîner dans ces extrapolations, mais je ne peux surtout pas me passer de fidèles lecteurs.

C'est une déviance de plus, aux manies qui traversent les générations, je revois mon père, à chaque temps libre, parcourir son

dictionnaire, c'était sa seule lecture sérieuse, mais je le ressentais en éprouver un plaisir certain. Cet ouvrage le comblait, c'était sa source de quiétude et de connaissance, un peu la bible de sa vie. Il savourait chaque page dans l'évidence d'une instruction tardive mais patiente, c'était le complément à son journal quotidien, il compensait ainsi peu à peu sa scolarité sommaire. J'ai remplacé l'humble dictionnaire par quelques encyclopédies, mon fils, lui, va sans doute se vautrer dans la mine des connaissances inépuisables d'internet.

Le tilleul, ancré devant la maison de mes souvenirs enfantines, n'abritait pas seulement mes jeux crédules, il était aussi l'ombrage d'une curieuse mini fourmilière. N'était visible de celle-ci, qu'un petit monticule de terre fine, avec un trou central, tel un cratère de mini-volcan. De là, sortaient en file indienne, une à une, la multitude de travailleuses acharnées, aussi naines que les galeries de leur habitat. À chacune d'elles, se rapportaient les mystérieuses histoires grouillantes de mon imagination. Je parvenais à leur attribuer d'originaux prénoms, je tentais même de leur trouver un scénario d'aventures aussi souterraines que fantastiques. C'était juste de quoi me changer un peu de mes jeux hivernaux de crayons multicolores. Il y a encore, surgissant de l'abyme de mes souvenirs, cette image d'un petit piano que l'on m'avait offert, j'en étais à la fois comblé et frustré, ses dimensions ridicules ne s'adaptaient pas au développement progressif de mes adolescences.

Pourquoi n'était-il pas devenu adulte comme moi ? J'aurais appris à m'en servir et je serais moi aussi devenu le virtuose qui chasse la sinistrose. Il faudra sans doute que je parvienne à mon au-delà, pour apprendre la musique, une spirituelle, celle des nuages poussés par le vent, avec pour auditeurs, les étoiles, la lune et le soleil, je la nommerais musique universelle du firmament.

En attendant, je n'ai pas à me plaindre, j'aurais connu, comme dit « FERRAT », les bruyères de l'Ardèche, les arcs-en-ciel, la neige et la pluie, le vin et ses vignobles, et une nouvelle croustillance de

bon pain, parmi les merveilleuses autres croustillances de la vie. Tout cela jusqu'à mon point d'ancrage définitif, celui qui remplacera mon tilleul, évaдера mon adolescence à la découverte du monde, mais restera là, planté dans la rivière de mon enfance, une comparable à celle de « SARDOU ». Ce rocher qui, par prétention, veut s'identifier comme ma future pierre tombale, quand je dis cela, est-ce moi ou lui, qui veut se donner de l'importance ? Je graverai alors dans ce granit : la vie est aimable, mais bien plus encore la mélodie des temps, alors, laissez-moi partir !

Depuis le début de ces écritures, je me suis laissé porter par mes idées disparates et saugrenues, qui ont engendré l'ensemble de ces rêves dont je ne sais même plus s'ils sont réels ou de composition. Par contre à ma réflexion, mais aussi à ma grande surprise, chacune de ces historiettes a pour origine un passage de mon existence, et très souvent de ma jeune enfance, le hasard semble finalement n'y être pour bien peu de choses.

Le mois de juillet parvient à son point final, demain pour fêter ce mois d'août tout neuf, j'irai revoir mon arbre, il m'est indispensable d'en savoir plus sur son essence exacte, ceci avant ma reprise de travail, programmée pour le lundi 9 août.

La divine dame nature a changé de caractère, elle ne veut s'épancher que par un perpétuel mouvement, ce mois d'août lui inflige de notables différences. Elle a abandonné la magie folle et fougueuse du mois de juin, pour s'habiller d'une sérénité chaude et puissante, à lui consentir un respect définitif.

Je dois prendre mes précautions, je ne veux ni m'endormir sous ses branches, ni subir un orage, ce sont deux entités qui me sont devenues redoutables. Je ne veux entreprendre qu'un bref aller-retour, pas de casse-croûte, seulement un peu d'eau, je dois juste me procurer un échantillon, une petite branche, quelques feuilles. Les herbes sont hautes, les insectes virulents, les bruits plus mats, le ciel plus pâle, mon pas est plus lent. La lourde chaleur semble avoir

éloigné mon arbre, je crois porter le fardeau de mes récentes et de mes extravagantes écritures. Tout est changé, c'est une aubaine, cela me permet d'écrire différemment, cette nature ne sait rien répéter, elle veut de l'original chaque jour, elle possède d'inépuisables sujets, c'est ce qui fait sa force.

Les sous-bois sont secs, l'ombre insuffisante a laissé jaunir les mousses, la feuille morte ne colle plus au sol, elle s'envole au moindre souffle du vent. Le ciel, de ses vapeurs blanchâtres, enveloppe les sommets des Alpes, cet horizon se confond dans sa brume chaude. Genève est toujours là, mais écrasée sous le plomb du soleil, elle ne trouve rien à dire, elle repose, elle sieste, paresseuse. Elle entoure, discrète, la tache bleu pâle de son lac, elle n'ose plus respirer, elle est crispée sous le point d'exclamation de son éternel jet d'eau.

Je ne me souvenais pas mon arbre être si imposant, sa haute stature domine et impressionne, habillé de tant de prétentieuses frondaisons, c'est un géant orgueilleux. Pour me saisir de mon échantillon, il me faut l'extraire de sa branche la plus basse, pour cela j'ai besoin d'un bout de bois mort en forme de crochet.

J'inspecte également minutieusement le tronc et les griffes de son enracinement, j'ai peur qu'il ne se remette en marche, il a vraiment la peau, pardon, l'écorce d'un éléphant. Je me surprends à caresser sa surface couleur gris moyen, un gris, souris effarouchée. Cela est dû aux striures horizontales étonnantes, je peaufine mon expertise, je profite, je ne suis pas stressé par la menace imminente d'un orage.

J'aime ce contact particulier, il me calme et me repose, c'est une détente habitée par une certaine connivence. Il est indéniable de se rendre compte qu'il vit intensément, et ce, malgré son parfait immobilisme. Il est injuste de le savoir emprisonné profondément, et définitivement enraciné dans ce sol ingrat et rude. Il me faut prendre raison et me rassurer, il est sans doute heureux de sa magistrale domination, il procure de nombreux perchoirs aux oiseaux, à voir leur manège, je devine dans sa toison ardue et exubérante, la présence de plusieurs nids. Après tout n'est-il pas en bordure de cette forêt, le

plus majestueux, le plus généreux des protecteurs, il mériterait d'être nommé « Général ».

Me voilà reparti avec mon trophée ridicule, à observer de près, les feuilles sont imperceptiblement découpées en dents de timbre, de forme ovoïdale, elles sont bordées de curieux poils blanchâtres. L'encyclopédie me donne un verdict imparable, il s'agit incontestablement d'un hêtre, je ne m'étonne plus qu'il se soit pris pour un être humain et vivant.

Avec ce bref retour en arrière, j'ai la sensation d'avoir réalisé le tour complet de mes tribulations. Je sais cette dernière semaine de vacances, peu propice à la constitution d'un rêve, la tension de la reprise du travail monte en moi, affolant tous mes rouages, en ces circonstances, les idées se recroquevillent. En vieux routier de l'imaginaire, j'avais déjà tout prévu, je savais avoir besoin un jour d'une idée en conserve. Pour parer aux défaillances inévitables, aux pannes imprévisibles, j'ai localisé en mon cerveau la partie congélateur, conservateur, les coins caves et greniers.

Que ce soit dans la glace, dans la poussière ou dans l'obscurité, ma merveilleuse cervelle (flatterie que je n'emploie uniquement que lorsque j'ai besoin d'elle), soyons basement opportunistes ! Donc, ma parfaite et merveilleuse cervelle me permet aujourd'hui de me sortir de ce mauvais pas. J'invente une nouvelle formule, une perverse stratégie, prendre du recul pour appréhender, de la meilleure manière qui soit, le futur. Le plus difficile dans cette curieuse entreprise, c'est de parvenir à embrouiller le lecteur, à le distraire, sans pour autant me perdre moi-même !

En attendant, mes fabuleuses vacances se terminent, et je constate que l'écriture est fille d'aventures, en cas de manque, fille de rêves. Dans quelques jours, mon travail va encombrer mes pensées, de regrettable manière mes jours vont me dérober ma vie. Je subis constamment cette ambivalence, je m'estime parfois surpayé lorsque je trouve mon labeur distrayant, chasseur d'ennui, mais à la réflexion suivante, lorsque j'observe la multitude de possibilités savoureuses

dont il me prive, je m'estime soudain floué, mon temps précieux vidé de sa richesse, chacune de mes minutes, savamment extorquée.

Si j'avais pu ou su me réserver une vie plus calme, plus douce, plus apaisée, moins envahissante ! Une avalanche de mots, autrement volumineuse, aurait pu noircir mes pages blanches ! C'est un choix entre vivre et mettre sur papier les vapeurs d'une vie plus abstraite, gonflée par le rêve et l'imagination. Il me reste à vous confier ce vieux rêve souvenir, ainsi, tel qu'il est dans un passé inachevé interrompu. Je tourne en rond, comment s'y prendre pour que ce singulier nouveau récit reste, mieux, devienne plausible ?

Ce sera la délicate mission du paragraphe suivant.



*Oublier l'avenir, ce serait idéal  
Ne pas savoir prédire le demain qui fait mal  
Que nos intelligences s'arrêtent contre un mur  
Avec la fin du jour, comme ultime futur.*

## LE PASSÉ DU FUTUR

Un étrange cheminement de pensées se développe en nous, lorsqu'on doit aller chercher dans notre cave, l'exacte bouteille de vin, celle capable d'immortaliser de manière significative mais juste, l'évènement à fêter de notre vie. Trouver le bon niveau, sans manquement ni exagération ; contiendra-t-elle un vin blanc ou plus chaudement rouge, ou bien encore fémininement rosé ? Peut-être devra-t-elle exploser à la libération du valeureux gardiennage de son bouchon, et laisser ainsi remonter dans sa pétillance, les multitudes de bulles de joies, le liquide voluptueux leur procurant l'énergie nécessaire pour effectuer une ultime et subtile danse ascensionnelle. C'est la folle et sublime liberté de prisonnières en évasion devenues heureuses dans la brillance de leurs flûtes, avant de rouler fraîchement caressantes dans nos labyrinthes de dégustation. C'est un peu un sentiment semblable que traverse mon esprit aujourd'hui.

Je taquine les poussières de mes neurones, pour retrouver les détails d'un scénario ancien, un marqueur, me permettant dans une apothéose, d'agrémenter, de valoriser, l'épilogue laborieux de mes écritures. À l'évidence le souvenir de ce rêve s'annonce savoureux, je le ménage depuis mon jeune âge, je le conserve à l'écart, à l'ombre, dans l'abri d'un secret particulier, comme en protection de l'aventure de mes navrants vieillissements. Dans ce calme, à la température stable et constante de mon profond cerveau, à l'insu de mes idées

saugrenues ou soi-disant lumineuses, il ne peut, tel un bon vin, que se bonifier pour devenir enfin un respectable millésime.

Avec l'amertume d'un sentiment réservé, je vais tout de même consentir à vous divulguer ce rêve que je regrette depuis si longtemps, de ne pouvoir exprimer que navrement inabouti, atrophié, tronqué.

1968, c'était l'année de mes vingt ans, une année qui, en plus des événements nationaux, déclenchait à mon encontre, une multitude de turbulences personnelles. Parfaitement intégré dans une vie professionnelle rassurante, sans l'ombre d'un quelconque chômage, un parfait illogisme m'obligeait à tout interrompre. Je venais de recevoir convocation pour, à cette époque, l'obligatoire incorporation au service militaire, en tant qu'appelé du contingent. Depuis Annonay, et après avoir gagné Saint-Etienne par la route, le petit autorail qui devait me traîner jusqu'à Montluçon, s'arrêtait à toutes les gares, tel un omnibus hésitant, complice fortuit de mon antimilitarisme latent. Il n'avait pas plus de goût que moi, pour cette privation de liberté aussi injuste qu'implacable. À chacune de ces stations, montaient dans le wagon, de jeunes hommes qui visiblement, subissaient cette similaire et imparable destination.

De « Feurs, Roanne, Lapalisse », dès le premier coup d'œil, s'établissait la définitive complicité de prisonniers en sursis, qui nous distinguait. L'épreuve qui nous attendait resserrait par avance un lien entre quatre copains qui, dans une fraternité bien que nouvelle, était comparable à celle des quatre doigts de la main. Arrivés à Montluçon, nous avions déjà une idée commune, à savoir, nous dissimuler derrière des wagons marchandises, et laisser repartir les camions militaires qui devaient nous conduire en caserne. Cette stupide supercherie n'avait pour but que de se sentir plus forts, de frauder un peu, de grignoter quelques heures de liberté supplémentaires pour une ballade en ville et un dernier repas au restaurant.

Nous avions déjà convenu de retourner à la gare en fin d'après-midi, pour se disperser parmi les futurs militaires provenant de la région parisienne, dans l'espoir que ce petit forfait reste inaperçu.

Cette entorse horaire que nous croyions à peine remarquée et déjà pardonnée, ne manqua pas de remonter à la surface lors de la signification, deux mois plus tard, de nos affectations définitives. A l'insu de mon plein gré, (comme le dirait notre champion « VIRENQUE »), je me retrouvai d'office, mais impérativement le futur valeureux volontaire parachutiste du 48<sup>e</sup> détachement aéroporté de Montauban.

Afin de ne pas subir de plein fouet les conséquences de cette obligation traumatisante qui allait accompagner mes seize mois de captivité imposée, je me réfugiais dans mes traditionnelles échappatoires que sont le rêve et l'écriture. Embarqué alors dans ces deux locomotives pourvoyeuses d'indifférences, je devenais enfin étanche face à la médiocrité de mon entourage, cela me permettait d'esquiver la fadeur navrante de mes jours. Fadeurs idiotement interrompues par les ordres stupides qui accompagnaient : marche au pas, prise d'arme, parcours du combattant, exercice de tirs, manœuvres diverses, en un mot, tout ce qui composait l'indispensable exigence militaire pourtant paradoxale en ces temps heureux de paix. Pour couronner ces inutiles mais ambitieuses actions, je devais rejoindre le casernement de Pau, et subir un apprentissage systématique qui allait, tant bien que mal, faire de moi un breveté parachutiste. S'épandait dans nos chambrées la sulfureuse réputation de ce stage, aux trois semaines aussi prestigieuses qu'affligeantes. Il me restait, bien évidemment, à juger sur place :

Nous étions logés sous des tentes, dans une promiscuité aux tendances convenues et menteusement accidentelles, avec comme table de nuit, nos paquetages qui s'embrouillaient entre nos piles de lits superposés.

Au matin, nous devenions progressivement des automates conditionnés, étonnés nous-mêmes de nous rassembler en criant « on veut sauter », tout en lançant nos bérets rouges dans un enthousiasme curieux et injustifiable, on se reprochait intérieurement notre criante vantardise. À chacun d'un autre cri idiot : « GO », un automatisme

aveugle nous commandait de nous laisser tomber violemment sur nos casques dans un rouler-bouler approximatif, qui de manière indéfendable, ne convenait jamais à nos supérieurs avertis. Ainsi nous étions, jusqu'au moindre de nos gestes, soumis à l'absurdité de multiples et pernicieux règlements, affinés au fil du déferlement d'appelés, comme autant de souffre-douleurs successifs. Par exemple, se déplacer à l'intérieur du camp, devait se conformer à cette double règle : isolé, ce devait être au pas de course ; en groupe, marche au pas, obligatoire et cadencée, sur un chant emprunté au répertoire inépuisable du parfait parachutiste odieux et vulgaire, en clair, c'était de sulfureuses chansons grivoises. De l'aube au soir, la journée était entrecoupée par trois repas rapides et succincts, le reste du temps, on subissait un entraînement contraignant et continu.

Il s'agissait soit de simulation de sortie d'avion, depuis de vieilles carlingues posées sur chevalets à quelques mètres du sol, soit de la reproduction d'une arrivée suspendue mais néanmoins scabreuse, sur le plancher des vaches. Pour ceci, on escaladait une tour métallique, et harnachés à des sangles reliées à une poulie courant sur un câble tendu, on jouait au téléphérique humain. Transformés en mannequins, nous tentions désespérément de produire l'image d'une chute intelligente. Notre encadrement se régalaît du spectacle de cet incessant jeu de pantins qui, avec l'accumulation de notre épuisement, devenaient de plus en plus désarticulés.

En dernière semaine, il nous fallait accomplir nos six véritables sauts de probation, pour obtenir notre soi-disant indispensable brevet de parachutiste. Dans cet ultime exercice grandeur nature, nos avions, aussi râteurs que nous, paraissaient similairement enrôlés de force dans la même névrose collective. Ils nous oubiaient en plein vol dans la bruyante indifférence de leurs ferrailles vieillissantes. Nos trois premiers sauts se déroulaient tant bien que mal, une parfaite inconscience nous protégeant de la peur. Pour la plupart d'entre nous, le sol surprenait notre réalisme, incapables dans les premières secondes, de déterminer notre provenance, ou de déclamer notre

propre nom. Les trois sauts suivants, un de nuit, un avec ouverture obligatoire du ventral, le dernier avec charge (sac à dos de combat comprenant l'arme), nous engageaient dans un progressif éveil, à la réalité angoissante.

Mon retour en caserne de rattachement de Montauban me soulageait, il me paraissait curieusement devenu comme familial et apaisant, je revenais du demi-enfer vers mon purgatoire. Pour oublier les mille petits tracas du quotidien de nos existences, il n'est rien de mieux que de creuser aux antipodes du bien-être, c'est-à-dire aux profondeurs de la souffrance.

Être de nouveau en terrain de connaissance prend effet dans les deux sens de la relation, les cadres de cet entourage de proximité n'étaient pas dupes. Ils décelèrent parfaitement les retenues de mon état d'esprit, notamment mon manque d'enthousiasme et de motivation pour leur jeu de voyage en avion, avec comme irrémédiable épilogue, ce curieux retour à pied. Étaient-ils dans l'espérance de parvenir à me convaincre enfin à mon implication à leur affaire, ou de déclencher en moi l'improbable engouement ? À moins que ce ne soit le malin plaisir de savourer me sentir particulièrement contrarié ? Je ne le saurai sans doute jamais, mais leurs décisions finales apparaissaient, comme toutes sorties, d'une incohérence chronique incurable.

Toujours est-il que je me retrouvais chaque fois en tête de liste pour leurs plus prestigieuses manœuvres. J'étais alors à la fois jaloux par ceux de mes camarades qui avaient pris le virus du fameux saut en parachute, et bien évidemment moqué par ceux qui me savaient particulièrement angoissé de devoir encore, et à contrecœur, jouer au guignol au bout de mes ficelles, pour sembler démontrer de menteuses prédispositions. Les phrases, toutes faites pour appuyer encore sur l'endroit précis et sensible du mal, ne manquaient pas, du genre : quand tu vois venir le dernier moment, lève ta main gauche, que l'on récupère au moins ta montre ! Ou bien encore, donne-nous l'adresse de tes frangines, on se fera un plaisir de les consoler !

Le rôle de notre spécialité avait la sulfureuse dénomination de techniciens aéroportés, en l'occurrence, il se bornait au largage de charges diverses, et à la récupération des matériels, le plus souvent et de façon sommaire, les parachutes. Pour ce faire, nous devions accompagner ces largages, parfois ceux de matériels, mais plus couramment, deux par avions, celui des troupes.

Il est encore là, devant mes yeux, ce rassemblement matinal et traditionnel, pour cette levée de couleurs, avec tout au plus les quatre-vingts militaires de notre détachement. En vedette, notre maître de cérémonie, adjudant-chef, carrure à la « Carlos », pas le truand, le chanteur. Lourd, mais encore nerveux, rescapé d'Indochine son dernier œil encore vif, se caressant les généreuses moustaches, sans doute pour dissimuler un sourire jouissif et discret. Après son traditionnel discours sur nos cheveux trop longs, et sur nos bérets rouges mal ajustés, il parvenait au sujet essentiel.

Il entrait enfin dans une visible et débordante jubilation, à la lecture de la liste de volontaires d'office, désignés pour la manœuvre automnale de prestige.

Il devenait dommage de ne pas avoir su engager des paris sur mes chances d'y participer, des partis pris occultes n'auraient pu qu'enrichir au moins ma notoriété. Le premier nom, par le plus pur des hasards, fut le mien.

À l'aube du lendemain, le 27 novembre 1968, c'était le départ en camion pour « Francazal », base militaire de Toulouse, huit militaires dont un chef de groupe, brigadier-chef engagé volontaire. Sur la zone d'embarquement, les quatre « Nord 2 500 » nous attendaient, avions vieillissants, qui bien que réformés, étaient par la force des choses, obligés de poursuivre leurs missions. Leurs jeunes remplaçants, les « transals », avaient peine à obtenir pour le largage humain, leur homologation, prolongeant une mise au point laborieuse. Deux par avion, pour charger la soute des trente-quatre parachutes nécessaires à notre escapade aéroportée, Michel et moi étions pour une fois,

heureux de ne pas devoir s'harnacher de l'un d'eux. Nous étions, pour l'instant, maîtres privilégiés de notre wagon de l'air, vide.

Il nous fallait aller chercher les trente-deux faux combattants à mettre au bout de sacs de voiles et de suspentes sagement et méticuleusement pliées. Le décollage assourdissant nous faisait déjà regretter ne pas avoir attaché à nos tripes un de ces parachutes, mais de toutes façons, les portes étaient verrouillées, impossible de s'évader des entrailles de notre gros bourdon. L'idée de subir exceptionnellement l'atterrissage de ce tas de ferrailles devenait, au fil des minutes, proprement insupportable. Presque vides, ces gros vieux coucous avaient outre leur comportement cahoteux, l'apparence de la carapace d'un insecte vidé de sa substance, par un cruel prédateur. Imaginer que cette vieille machinerie ferrailleuse puisse se débrouiller seule, suspendue au vent des miracles, ne se pouvait prétendre que lors d'un rêve invraisemblable. Le grognement des moteurs paraissait encore plus méprisant qu'à l'ordinaire, nous avions tout loisir pour parcourir du regard cet ensemble métallique qui semblait se vanter d'être au bord de la dislocation.

On percevait dans les vibrations, la danse incertaine de la visserie, de la boulonnerie fatiguées, avides elles aussi de quitter l'embarcation dans un justifiable sauve-qui-peut collectif. Chaque rivet observait son semblable voisin pour en attendre une salvatrice capitulation, lui permettant la délivrance de responsabilité pour en faire tout autant.

Pour distraire autant que faire se pouvait mes angoisses grandissantes, je tentais par le hublot, quelques photos de la chaîne des Pyrénées qui déroulait son spectacle matinal. À plusieurs reprises, j'essayais d'immortaliser l'image des trois autres appareils de l'escadrille, mais plus tard, je réaliserai que les vibrations avaient convaincu ma vulnérable pellicule à un inévitable gâchis. Il devenait indispensable de tromper nos paniques intérieures, je sentais dans les yeux de Michel, miroirs des miens, cette même envie de crier ou de chanter.

À l'approche de l'atterrissage, j'évaporais volontairement toutes mes pensées sur mes opportunités heureuses de ces derniers temps. J'avais, à trois reprises, réussi à rencontrer Charles TRENET, nous devons nous revoir prochainement pour finaliser mon parrainage, qui assorti de celui de Guy BEARD, me permettrait en tant qu'auteur, d'envisager mon éventuelle adhésion à la SACEM.

Dans le cri de souffrance des pneumatiques, partagé avec le beuglement des moteurs, en phase inversée, à la recherche d'un providentiel freinage, mon rêve semblait lui aussi atterrir dans une scabreuse libération. Après avoir procédé à une rapide distribution de parachutes, tout notre beau monde s'équipait, à la suite de ce que je venais de vivre, c'était bien la première fois que j'étais rassuré d'enfiler un de ces sacs de sauvegarde. S'organisait sur le tarmac, devant chaque avion, un rassemblement sommaire et improvisé, le commandant DUBALDE se présentait à nous comme étant le chef de l'avion 19, le nôtre.

Il résumait dans les grandes lignes le programme de la première journée de notre manœuvre : décollage pour environ deux heures de trajet sud-nord, pour sauter dans les alentours du Mans. C'était moins drôle lorsqu'on a appris que c'était aussi un entraînement pour les apprentis pilotes, qui en plus, devaient exécuter la plus grande partie de ce vol, en rase-mottes. Histoire abracadabrante de se rendre invisible à d'éventuelles et imaginaires détections provenant de radars ennemis.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à la numérotation de notre avion, le 19, ce n'était pas un nombre bien élevé, de là à comprendre que c'était un des plus anciens « Nord 2500 » de l'armée. Cette déduction avait fait grandir rapidement tous les échelons de mes inquiétudes latentes et légitimes. Je sentais une pensée réciproque, dans un clin d'œil de Michel, dans ce bruyant embarquement, j'avais le sentiment de pénétrer dans une carlingue corbillard. Nos places étaient déterminées, l'ami Michel de Montauban était désigné pour

sauter à la première place, moi à la dernière, c'est la règle dans notre rôle de récupérateur, on nous place à chaque bout du largage.

Mal assis, serrés en deux rangs d'oignons, face à face, sur nos strapontins minimalistes en toile kaki sombre, dix-sept regards cherchaient la rassurance dans le regard d'en face ; en vain, car les travers de sourires se dissimulaient entre vert et jaune, devinés dans la demi-pénombre que nous instillaient nos parcimonieux hublots. Dans les remontées odorantes d'huile brûlée, les moteurs, tels des vieillards souffreteux, parvenaient à atteindre un laborieux point fixe. Le roulage libéré, nos épaules s'écrasaient les unes contre les autres, dans un degré d'inclinaison parallèle et universelle, procuré par les dernières ressources du vieillissant mais néanmoins valeureux appareil.

Une apaisante position horizontale s'installait, l'altitude et la vitesse de croisière étaient enfin atteintes. Il nous suffisait d'attendre la providentielle libération dans cette ambiance assourdissante, où toute tentative de conversation restait inutile. De constantes trépidations alimentaient notre gravissime et collectif Parkinson, entrecoupées de soubresauts qui nous procuraient parfois des haussements d'épaules, déguisés en moqueries ironiques.

Pour se distraire, on comptait avec les doigts ces trous d'air, mais de soudaines proliférations nous dissuadaient de continuer. J'avais la chance, en retournant ma lourde tête emprisonnée dans le casque, d'apercevoir le sol qui n'était décidément pas loin. Il se positionnait dans mon esprit, à mi-chemin entre attirance et menace, attrait ou peur. J'avais le désir urgent de m'extraire, de me parachuter, de me poser, mais, en avançant le temps et sans vivre l'action, pour sentir enfin cette terre solide sous mes pas. Je distinguais tous les animaux de ferme, pris d'une folle et subite panique, courir en tous sens, au passage de notre diabolique escadrille. Sur quoi que ce soit que se dirigeait mon regard, la crainte et l'angoisse entamaient ma confiance et rongeaient mon sang-froid fragile. J'utilisais toute ma force intérieure pour me rassurer, mais je ne pouvais me résoudre à

me convaincre me sentir en sécurité. Je m'accusais d'être coupable de faiblesse, mais je ne percevais pas plus d'assurance dans les regards d'en face. Le danger restait décidément là, tout autour, omniprésent, persévérant, dans cette chaleur lourde et bruyante répandue parmi les minutes interminables de ce vol, affectées de doutes.

Possédaient-ils une parfaite maîtrise du risque, nos gradés responsables de cette inutile aventure ? Après tout, n'étaient-ils pas tout simplement grisés par l'étourdissement du pouvoir ? Je ne parvenais plus à m'évader dans des pensées plus réjouissantes, l'inquiétude était trop dominante, elle semblait être appuyée par le martèlement des saccades oppressantes.

Je fermais les yeux en me raccrochant à l'espérance d'un éventuel endormissement, mais dans ce persistant brouhaha, cela restait définitivement impossible. Après plus de deux heures de ce calvaire, le commandant apparut comme un apôtre de la délivrance, avec toutefois le bémol de s'interroger : à quelle sorte d'apprenti étaient abandonnés nos hypothétiques saluts ? Cependant, il nous annonçait enfin le saut imminent, il ajoutait que le vent était nul et que ces bonnes conditions nous permettaient de sauter à 600 mètres au lieu des 400 mètres habituels : un cadeau !

Par le hublot, effectivement je distinguais s'éloigner la terre, l'angoisse du saut remplaçait celle de notre incarcération en vieille carlingue avide de nous oublier. Notre métro de l'air se stabilisait, reposait ses moteurs dans un soulageant demi-silence de ralentissement. Le zinc prenait instantanément un comportement de lourd planeur. Un courant d'air frais et vivifiant m'indiquait qu'à l'arrière, la porte était ouverte. Accompagné de sa sonnerie criante, le voyant rouge s'alluma, je réajustai le scotch qui maintenait mes lunettes, je serrai la sangle de mon casque, on se leva tous, on accrocha le mousqueton de la sangle « SOA » au câble, nous attendîmes dans une impatience crispée, le feu vert.

Il s'alluma enfin et déclencha au fond de l'appareil la cadence endiablée des « GO » successifs ; disparaissaient un à un mes collègues

parachutistes d'un jour, Michel lui, devait être déjà libre sous son parapluie, j'en étais amicalement jaloux. Soudain, l'élan de la file indienne se bloqua, celui qui se positionnait, quatre militaires avant moi, s'était recroquevillé devant la porte, bras écartés, il se retenait fortement aux deux montants. Le gradé qui tentait de l'extraire ou de le pousser n'y parvenait pas, une ambiance de panique nous enveloppait.

In extremis, dans un dernier effort, il réussit à faire rouler le perturbateur transformé en boule nerveuse, à l'intérieur et à l'écart de notre passage. Il devenait impératif pour nous trois, les derniers, de nous extraire rapidement ; nous étions parfaitement conscients que ces précieuses secondes perdues, se traduiraient au sol, par plusieurs centaines de mètres d'erreur de largage.

Ce fut carrément un bloc de trois parachutistes, qui sortit dans la même seconde. Le jet que je devais exécuter de mon corps vers l'extérieur, fut loin d'être parfait, j'allais vite en comprendre les conséquences. Mon casque frottait durement l'extérieur de la carlingue, provoquant à celui-ci et à moi-même, un immédiat phénomène d'enroulement. Je restais heureusement conscient, je comptais intérieurement les indispensables trois secondes (trois fois 333) après lesquelles on doit impérativement déclencher l'ouverture du ventral. Ce ne fut pas nécessaire, la brusque secousse ascendante me prouvait une ouverture normale. Ce soulagement fut éphémère, mes vingt-quatre suspentes étaient sur une bonne hauteur enroulées en torsades, bloquant mon cou. Je me sentais au bord de l'étranglement, le tourbillon que l'on m'avait prêté aux entraînements, s'élançait, me provoquant une déroutante panique.

J'étais pris au parfait mouvement d'une toupie, prisonnier de l'affolant déroulement du paysage qui, tout en oubliant d'être rêveur, me jetait au bord de l'étourdissement. Ce n'était pas mon premier saut, je connaissais le remède, à la fin de cette éprouvante figure, bras tendus vers le haut, j'écartais fermement les deux groupes de suspentes solidaires de chaque sangle, pour éviter par l'élan, un

enroulement inverse. Manœuvre réussie, je me réjouissais de pouvoir enfin profiter d'un petit reste de descente calme, mais il faut croire que ce n'était pas mon jour.

Sous mes pieds, parvenait une sensation étrange, caoutchouteuse, je rebondissais sur la coupole tendue du parachute qui me précédait. La conséquence fut immédiate, par manque de portée d'air, le mien se mit en torche, je glissais sur le côté dans une mini-chute libre, sous les yeux éberlués de mon camarade.

Valeureux, mon respectable parachute se gonflait à nouveau, mais pour peu de temps, j'avais pris de la vitesse, le même scénario se répétait sur le parachute de mon deuxième précédent collègue. L'épouvantable manège se reproduisit, torche, glissade sur le côté, inévitable secousse de reprise d'air, heureusement ! Cette fois-ci, il me fallait y mettre fin, je parvenais en tirant sur les suspentes opposées au sens d'éloignement désiré, à m'extirper de cette zone décidément trop encombrée. L'instinct de sauvegarde me conseillait de m'inquiéter du sol, il était temps, celui-ci m'avalait à grande vitesse. J'ai eu juste le temps de prendre une approximative position d'atterrissage, tous les points sensibles de mon jeune corps, protégés, car il était déjà celui auquel je tenais encore le plus ! Les détails du terrain qui m'attendait, n'auguraient rien de bon, cela n'avait aucune commune mesure avec une zone ordinaire d'atterrissage. Certes, cette route sinueuse était belle, bien dessinée, mais elle s'accompagnait d'une inquiétante zone de travaux. Une position d'atterrissage correctement prise, ne laisse que peu de place à l'appréciation exacte des lieux : pieds joints et serrés, genoux déverrouillés sur la trajectoire de la vue, fixant la pointe des pieds, serrés plats et tenus parallèles. La tête doit être baissée, plaquée fermement sur le haut de la poitrine, la langue éloignée de la dentition, le paysage n'est alors présent ni dans la vue, ni dans l'esprit. Celui-ci cherche dans sa contraction, une valeur déterminante qui pourrait habiller de manière intelligente le potentiel de ces éventuels derniers instants.

De toute façon, il était bien trop tard pour espérer esquiver ce terrain d'accueil. Mes deux pieds entraient fermement en contact avec un sol étrange, friable et souple, sans doute bienveillant, mais je sentais ma tête et mon corps s'élaner trop fort à l'arrière, un peu comme si je basculais trop violemment de ma hauteur devenue anormale. Je distinguais mal le déroulement de ces dernières secondes, dès le premier contact, dans leurs peurs légitimes, mes lunettes de myope m'avaient lâchement abandonné. Tout s'arrêtait net, dans un choc qui ébranla mon casque, le départ dans le monde particulier et savoureux de l'étourdissement profond fut immédiat :

*Je sautais, léger, heureux sur cet amoncellement en escalier de dômes de parachutes, ce jeu de trampoline semblait m'apporter une énergie grandissante me permettant de choisir en progression prometteuse, une accueillante calotte ronde, dans un élan chaque fois supérieur. C'était merveilleusement jouissif, je me sentais volatil, sans contrainte, une délicieuse aisance se concrétisait dans une ascension qui ne pouvait que me conduire au firmament. Une humidité vaporeuse se cotonnait autour de moi, à perte de vue, c'était des nuages, dans toutes les nuances de gris, du plus foncé au plus clair, mélange de sévérité douce et de clarté bienveillante.*

*Le couchant s'élaborait dans d'éblouissantes teintes de rose saumoné, un soleil pâle rayonnait ses douceurs orangées sur cette mer de nuages. Leurs formes extravagantes se multipliaient à l'infini, striées pour me servir de sol, elles devenaient dans leur partie supérieure, un cheminement de labyrinthes en mouvement. Soudain, devant moi, m'attendait son sourire malicieux, marqué par ses yeux brillants et ronds, Charles TRENET, un peu plus ridé, vieilli par rapport à ma visite du 19 octobre dernier.*

— *Bonjour mon cher Gérard, bienvenu dans ton futur.*

— *Mon futur ? Je ne comprends rien, je me sens juste un peu étourdi !*

— Très étourdi, mais surtout, tu viens de faire un formidable voyage dans le temps, je ne sais comment m'y prendre pour t'expliquer.

— Mais que faites-vous ici, vous avez des vacances nuageuses ?

— Moi, je suis parfaitement à ma place, à la différence de toi, tu dénotes mon cher, et pourtant c'était moi le compositeur.

— C'était ! Pourquoi parlez-vous au passé ? Vous restez un talentueux compositeur, doublé d'un auteur exceptionnel.

— Tu comprendras un jour, qu'à l'époque d'aujourd'hui mes compositions seraient totalement surannées. Oh bien sûr, certains vont prétendre que ce que j'ai écrit ou composé n'a pas pris une ride, mais ce ne sont que quelques phrases de fabuleux hypocrites, de flatteurs déplacés, avides d'audience. Je vais te dire une bonne chose, la jeunesse ne nous appartient qu'une seule et unique fois, s'en inventer une deuxième est sans doute la plus maladroite des illusions.

— Vous dites aujourd'hui, on est en novembre 1968, et sans être tout à fait dans la nouvelle vague, vous profitez encore d'un respectable succès.

— Toi, tu es en 1968, pas moi, plus moi !

Je le sentais maladroit, gêné, et pourtant il avait le désir de tout me communiquer, et chacune de ses révélations me désorientait. Qui plus est, son apparence étrange, à la fois légère et chargée d'âge, me poussait à lui poser une question extrêmement gênante.

— Vous me mettez des doutes sur les dates, c'est vrai que vous me paraissez, comment dire, pardonnez-moi, ce n'est pas facile de vous dire cela, mais vous avez anormalement vieilli.

— Le temps ici, c'est comme le vieillissement, il n'a pas d'importance, on est, voyons comment dire, stabilisé.

— Ici ! Mais où sommes-nous ? Comment pouvez-vous supporter une telle humidité, un tel amoncellement de nuages ?

— Nous sommes dans un autre monde, dans ce monde que vous appelez en bas un paradis, parfois un purgatoire.

*En vérité, c'est beaucoup plus simple, ce monde n'a pas besoin de telles appellations, ce monde d'« après » n'est que de la vapeur, d'une diffusion universelle. Ainsi, nous-mêmes, ne sommes plus que de l'évaporation de vie, une fuyante vapeur d'âme.*

— *Vos réponses sont décidément de plus en plus étranges.*

— *Essaie de comprendre, tu es dans un rêve, Gérard, et dans la puissance de ton rêve dû à un profond étourdissement, tu as malencontreusement ouvert un passage. D'une manière tout à fait exceptionnelle tu as traversé les rideaux de l'au-delà, et qui plus est, avec un décalage temporel. J'essaie de te guider pour traverser cette rarissime épreuve, de la manière la plus douce qui soit, mais toi, il faut que tu y ajoutes une exceptionnelle patience doublée d'une parfaite discrétion.*

— *Comment je peux croire cela ?*

— *Tu vas un jour en avoir la preuve, tu as franchi le temps, tu as remonté les années, présentement, comme dirait un homme de couleur, présentement nous sommes en avril 2012, pour être plus précis, le mercredi 18 avril 2012, ainsi tout est parfait.*

— *Parfait, pourquoi dites-vous ça ?*

— *Parce que nous sommes à la saint Parfait !*

— *Et moi je suis parfaitement perdu.*

— *Aujourd'hui tu vas apprendre, plus tard tu vas tout comprendre, dans un instant tu vas repartir dans ta tendre jeunesse, moi je n'ai pas cette chance, je suis dans mes éternités.*

— *Tendre jeunesse, mes sauts en parachutes calamiteux !*

— *Ce ne sont que des miettes d'épreuves passagères, ce sont elles qui feront ta force pour traverser ta longue vie. Dans l'immédiat, il me faut t'avertir, tu vas subir un blocage, le souvenir de ta visite parmi nous sera tronqué, le peu qui va te rester sera indéfendable, cela te dissuadera de dévoiler, tu en auras le solde, la totalité, seulement à partir de ce 18 avril 2012, de ton 18 avril 2012.*

— *Mais c'est cruel de n'avoir qu'une partie de rêve en souvenir, pourquoi ne pas tout savoir maintenant ?*

— *Pace que tu en subirais de fâcheuses conséquences, le futur n'est pas toujours bon à savoir, nul n'en a le droit et c'est le propre des rêves de garder leurs secrets.*

*Après un silence qui me donnait à réfléchir, à me poser de dérangeantes questions, il reprenait :*

— *Tu vois ici nous sommes dans les brouillards de notre sous-sol, ce sombre stratus-opacus est la base de notre monde, on va prendre ce nuage en escalier, on va se rendre sur ce nimbo-stratus, il faut que je t'avoue, mon rôle de guide est jubilatoire, je suis devenu incollable sur la science complexe des nuages. J'aime bien, cela me change de mes chansons de jadis, qui bien que mignonnes, je dois le reconnaître aujourd'hui, étaient trop naïvement poétiques et frivoles.*

— *Pardonnez-moi, mais elle n'est pas aisée à croire cette aventure étrange, je suis impatient de poursuivre et surtout de comprendre !*

— *L'impatience ne te servira à rien, tu vas bientôt avoir un arrêt net, comme l'arrêt sur l'image d'un film, ton rêve va s'interrompre brusquement.*

*Il disait cela en m'invitant à l'accompagner sur son étrange escalier de coton sombre, qui nous permettait d'accéder à un nouvel étage composé d'un nuage, dans lequel se dessinait une porte. Au moment de la franchir, tout s'arrêta, il disparaissait dans l'embrasure floue et vaporeuse, et je restais là, figé, comme bloqué, il avait raison, je vivais intensément mon propre arrêt sur image. En même temps, je sentais mon esprit en partance, lui seul était parvenu à franchir la mystérieuse porte, accompagné de Charles TRENET, dont je sentais encore la forte présence. Dans l'incapacité de bouger ou d'agir, je me sentais pourtant arpenter cette montagne de nuages, je percevais être en train de rencontrer de surprenantes personnalités.*

*J'apprenais, de la voix de Charles, de curieuses histoires, mais comme au matin de certains rêves, je m'épuisais à essayer de percer le sujet exact de ces mystérieuses et nombreuses révélations. Je sentais toutes ces découvertes insaisissables et abstraites m'échapper, se*

*soustraire à ma perception dans un malin stratège, et pourtant je les devinais aussi délicieuses qu'insondables*

*Je me trouvais enfermé dans un sentiment de frustration, ce rêve me pénétrait de réalités précieuses, dont j'étais privé par une instance supérieure mystique, je subissais une punition amère d'une injustice insupportable. Je me perdais dans l'insistance de savoir, de percer cette déroboade, et en même temps mon esprit me tambourinait les dernières paroles de Charles. Comprendre, mais pas avant 2012, comment vais-je faire pour attendre patiemment aussi longtemps ? Se confier à qui, qui va croire une histoire aussi extravagante, qui de surcroît, s'interrompt, se défile ?*

*Je n'avais aucune notion du temps que je passais là, à attendre bêtement, dans une grande incertitude, torturé par des questions intenses, intimes, et insolubles. Crispé dans cette position statuaire interminable, une progressive délivrance me procurait l'impression de revenir vers moi, de revenir en moi, de m'extirper de cette visite fantôme, je m'approchais virtuellement de l'autre face de cette porte. Je comprenais bientôt me reconstituer, ma partie mobile revenait à l'intérieur de ma posture immobile. Charles réapparut, avec l'attitude d'un personnage à la porte de sa demeure, disposé à ne consentir réapparaître seulement pour un ultime au revoir. Je distinguais, à peine audibles, ses derniers mots accompagnant une prévisible et définitive disparition.*

*— Au revoir petit frère, à bientôt, prends soin de toi et sois discret.*

La tête à l'envers, les jambes et le corps curieusement inclinés à 45°, les pieds au sommet de ce qui devait être un imposant tas de sable, c'est ainsi que je me retrouvais. Je ne comprenais rien, secoué par mes sangles d'harnais, attachées aux épaules, je cherchais avec les mains où me raccrocher pour me relever. S'évapora brutalement un grand voile blanc, je venais en tatillonnant, d'ouvrir mon parachute ventral. Le vent, nouveau venu, en saccades, le soulevait. Mes deux

parachutes, chacun de leur côté, tentaient de m'entraîner, je me sentais le ridicule jouet de leur stupide discorde.

Ma tête avec son casque comme base, était posée sur le goudron, je m'extirpais avec peine de ma posture originale, j'essayais de reprendre mes esprits, je retrouvais mes lunettes intactes, sagement plantées dans le sable. Le temps se gâtait, le vent redoublait, le ciel devenait sombre, il me fallait réagir promptement, mes parachutes semblaient vouloir m'écarteler. Tout me revenait, le vol interminable, le largage laborieux, la descente scabreuse et mouvementée, et cet atterrissage qui semblait, après avoir été mal engagé, être devenu miraculeux. Je décrochais rapidement mon équipement, je procédais au pliage sommaire de mes deux voileries. La chance me retrouvait encore, au loin s'approchait le « GMC », celui de la récupération des parachutes, Michel en était le jubilant passager, il accourait.

— Tout le monde est inquiet, nous avons eu peur, sur ordre du Quartier Général, nous étions prêts à abandonner les recherches, heureusement, au loin on a aperçu ta voile blanche.

— Alors comme ça, on voulait m'abandonner ?

— Ils allaient simplement passer le relais aux hélicoptères.

— Et la récupération des parachutes ?

— J'ai dû tout me taper, fainéant, cela fait trois quarts d'heure que tu te caches.

— Je m'en serais bien passé !

— Au fait, tu n'as rien, tu n'as mal nulle part ? Je vois que pour t'accueillir, la providence t'a aménagé un bon tas de sable.

— J'ai été étourdi à l'atterrissage, au réveil j'ai ouvert le ventral avec un geste maladroit, mais où est-on ici ?

— Tu t'es écarté de la zone de saut, il me montrait la route, c'est le virage « d'Arnage » du circuit des « 24 heures du Mans ».

— Et la manœuvre ?

— Les faux combattants sont en pleine guéguerre, on est en retard, tes parachutes et toi, vous êtes les derniers, il n'y a que toi pour jouer au sable, on doit rejoindre Rennes au plus vite. C'était un départ au

complet, avec les parachutes des quatre avions de l'escadrille, et les huit militaires récupérateurs ressortissants de l'unité de Montauban.

Une de nos détestables rations de survie avalée en roulant, quelques commentaires sur cette manœuvre ressortaient. Le brigadier-chef, responsable de notre groupe, au bénéfice d'une radio, répondait à nos innombrables questions.

— On a des nouvelles du parachutiste qui a refusé le saut ?

— Il va être exclu du régiment parachutiste, c'était son septième saut, il a tardivement réalisé qu'il allait se jeter dans le vide ; pour son entraînement à Pau, il avait occulté sa peur derrière son devoir de sauter, c'est une réaction peu courante mais connue.

— Cela a été facile de le sortir de sa crispation ?

— Vous allez rire, il a été tétanisé une deuxième fois, il n'a pas eu de chance, il a eu droit à une nouvelle grande frayeur, j'ai appris que l'avion n° 19 a éclaté un pneumatique à l'atterrissage à « Rennes », ils ont fini par une embardée dans les arbres en bord de piste.

— En marge, j'expliquais les mésaventures de ma descente.

Le brigadier-chef reprenait : — Tu as eu énormément de chance, c'est le saut à 600 mètres qui t'a sauvé, à 400 mètres tu ne t'en sortais pas.

Michel me tapant sur l'épaule : — Tu reviens de loin, au prochain saut, dis-moi où tu veux atterrir, que je te fasse aménager ton petit tas de sable !

À cette époque dépourvue d'autoroute, rejoindre Rennes depuis Le Mans, en camion militaire, n'avait rien à voir avec une partie de plaisir. Accueil rude de cette base lointaine et méconnue, on aménageait dans des baraquements sommaires, avec un repas du soir minimaliste et peu engageant. C'était le lot courant de toute manœuvre, heureusement la fatigue nous entraînait dans un sommeil profond, nous dissuadant de toutes critiques sur les literies qui pourtant, avaient le même déplorable niveau.

Réveil matinal traditionnel, petit-déjeuner et ablution à la hâte, transport sur la base d'envol, distribution des nouveaux parachutes,

cette deuxième journée s'engageait normalement. Équipement et rassemblement sous les avions, le commandant reprenait son rôle d'orateur, pour nous annoncer notre départ imminent : vol d'environ 2 heures 30, nous allons traverser la France, du Nord au Sud, pour rejoindre une zone de saut près de Tarbes. La manœuvre qui nous attendait devait être plus complexe, car après notre propre saut suivi de récupération, nous devions attendre un largage de matériels. Je me rassurais à monter à bord de cet avion n°208, qui semblait en bien meilleur état que celui de la veille. Les quatre avions, tremblotants mais immobiles, vrombissaient de tous leurs moteurs, soudain le nôtre se tut. L'explication ne tarda pas, l'équipage de bord sortant de la cabine de pilotage : on n'obtient pas une pression d'huile suffisante, on change d'avion.

On débarque, une bonne demi-heure plus tard, on voit arriver, sortant des hangars, notre vieux remplaçant, avec une bien mauvaise mine qui s'accordait parfaitement à son ronronnement hoqueteux. Mon moral était de nouveau dans les chaussettes quand j'apercevais son numéro fétiche, le 13 !

Avant d'escalader la passerelle, j'ai eu le temps de demander à Michel : pour toi, 13 c'est porte-bonheur ? – Je préfère ne pas te répondre, en tout cas, même dans les poches, je n'ai pas de sable. Un bon quart d'heure plus tard, ce sont les quatre avions qui coupaient leurs moteurs. Débarqués, nous rejoignons tous, le bord de piste, assis sur nos casques, échappatoire minimaliste à la froide et humide émanation du sol. Le diagnostic était simple, le vent dépassait dorénavant les normes limites de sécurité, pas de saut, manœuvre en attente !

La nôtre, d'attente, était insupportable, nous étions désespérés, à demi-anxieux, à demi-harnachés, à demi-nourris, par encore une fois, cette boîte de ration aux pâtés immangeables, accompagnée de biscuits en bois. Pour nous reconforter, dans une petite fiole, une dose d'une eau-de-vie, sans doute plus détestable que de l'alcool à brûler. Vers 16h, ce fut comme une délivrance, on reprenait notre

jeu étrange de militaires disciplinés, à l'endroit où on l'avait laissé, avec quelques lassitudes et épuisements en plus. Il était temps, le vent s'était transformé en froidure immobile, qui devenait vive et mordante.

Je cherchais par le hublot une distraction pour tromper la monotonie déplorable de mon voisinage triste et sombre, bruyant et insipide. De belles lames d'écumes blanches, sur fond d'océan bleu nuit, caressaient le littoral charentais. Bas de plafond, l'horizon se préparait à occulter un coucher de soleil, qui ne devra rester qu'en décevante supposition, dans un spectacle avorté.

Dans cet environnement, je n'avais plus aucune chance de trouver un quelconque divertissement, ne me restait qu'à fermer les yeux, et retrouver mes habitudes de retranchements sur la personne que déjà je préférais, c'est-à-dire moi-même. Mon doux égoïsme entraînait en ferveur pour un demi-rêve commandé, j'essayais dans mes pensées secrètes et profondes, de trouver des explications plausibles à mon rêve indéfendable de la veille.

La passerelle que j'avais entrevue avec l'au-delà me dérangeait, de l'intransigeance de mes tendres 20 ans, je ne voulais me laisser gagner par aucune stupide croyance. Je me persuadais considérer ce rêve comme les autres, naturellement interrompu, après tout, n'était-ce pas dans la tradition de tous les rêves qui se sectionnent brutalement à notre éveil ? Mais à réfléchir, cette fois-ci, cet arrêt semblait parfaitement annoncé, commandé, intégré par le rêve lui-même, partie prenante et logique de son histoire. Me revenait avec insistance la netteté de l'image de Charles TRENET, son vieillissement constaté, plausible, et cette attente figée et ressentie, compatible à cette étrange délivrance programmée pour 2012. Mes égarements de pensée me déposaient dans une seule certitude, celle de ne jamais consentir dévoiler cette histoire, j'avais moi-même de la peine à la croire ; en parler serait source d'inévitables moqueries. De plus, n'avoir su opposer aucun mot aux investigations de Charles, m'engageait comme dans une promesse de définitive discrétion.

Entraîné dans ces évaporations sereines de l'esprit, j'étais parvenu enfin à trouver le sommeil brutalement interrompu par la sonnerie accompagnée du feu rouge, qui annonçait le saut. Rien à dire de celui-ci, dans une nature généreuse au pied des Pyrénées, à part avoir été accueillis par la morsure glaçante de l'hiver, le froid installait ses quartiers pour la nuit toute proche. Divisés en quatre groupes sur le pourtour de la zone de largage, on attendait en grelottant l'atterrissage des divers matériels de combat. Seuls les deux groupes positionnés à l'axe, en début et fin de largage, avaient droit de se constituer un feu qui en plus de les réchauffer, permettait de guider les avions largueurs. Sous l'emprise de l'insupportable froidure, le groupe latéral en face du nôtre, céda, malgré l'interdit, les hommes allumèrent un brasier.

Dans un sentiment de se sentir solidaires de leur faute, on en fit tout autant, il devenait inutile de s'en priver, tout en se frottant les mains, on se rassurait à l'idée d'avoir contribué à la dilution de leur culpabilité.

On eut dit que nos flammèches en étaient l'élément déclencheur, depuis la lointaine nuit devenue profonde, lourde et noire, apparaissaient les lumières des quatre avions de la nouvelle escadrille. Leurs sourds vrombissements revenus au ralenti, on percevait, tels des jouets miniatures, des paquets-cadeaux suspendus à la masse sombre et dansante de leurs « PL 12 ». Nous étions avides et impatients de voir arriver au sol, tous ces équipements, il nous restait à vite déconditionner l'ensemble, et de le remettre à nos amis combattants factices, qui attendaient dans une clairière alentour. Nous n'avions qu'une idée en tête, achever ce calvaire, plier sommairement tous ces parachutes, rejoindre les camions, retourner en caserne comme on rentre à la maison après un mauvais voyage, après l'épreuve de notre épuisante aventure, oublier et dormir au chaud. Je percevais du fond de mon esprit une certaine culpabilité, à soudain constater que ma caserne de Montauban reprenait l'étonnante valeur de refuge familial.

Dans une inquiétude grandissante, l'ensemble des charges venues du ciel prenait une bien mauvaise direction. Dans nos cervelles jeunes mais réalistes, s'inscrivait déjà une prévisible et épuisante distance à parcourir pour espérer les rejoindre. Quand, s'approchant de l'impact au sol, un ensemble de gerbes d'étincelles explosait au-dessus des frondaisons. Nos méfiantes interrogations seront de courte durée, une Jeep folle fonçait sur nous. Au porte-voix, celui annoncé comme un colonel, nous invitait à un rassemblement sommaire au centre de la zone de largage. Sa diction, forte en décibels, s'étranglait par intermittences dans sa violente colère, mais l'essentiel de son discours nous assommait de reproches :

Êtes-vous conscients de vos bêtises ? Une ligne haute tension à été détruite, par votre incompetence, par votre indiscipline, je vous interdis de toucher aux charges ce soir. Vous dormez dans vos camions, et surtout ne me parlez pas de froidure, ce sera votre première punition, demain à l'aube, après intervention de l'EDF, on avisera. Tout le détachement technique de Montauban est consigné pour un mois, les coupables seront identifiés et mis aux arrêts. La manœuvre toute entière, compromise par vos fautes, est désormais annulée, tout feu de camp est déclaré définitivement interdit.

Cette nuit exécration nous libérait par les lumières d'une aube blanche, la neige avait envahi le paysage. Elle appuyait de son humidité glaçante notre souffrance de matinée amère. Le jour qui suivit fut interminable, on eut dit que le temps se prélassait au cœur de nos douleurs, nous avons pataugé au travers de nos fatigues, pour ce qui, finalement n'était pas récupérable. Je n'avais pour me réchauffer que mon rêve secret, encore bien présent, j'avais envie de le crier à mon entourage, pour le soulager de nos besoins aussi inutiles qu'absurdes. Mais la simple idée de parler d'un rêve, dans cet environnement de borborygmes abject, avait une consonance aux antipodes du sujet, et par là-même, devenait totalement inaudible. Comment parler de Charles TRENET et de sa poésie superbe,

imaginative, génie du jaillissement, soumis à des ordres tout droit sortis de l'affligeante médiocrité.

Ainsi mon service militaire se poursuivait dans sa monotonie déprimante, ombrageuse, interrompue par de rares permissions, comme autant de douloureuses piqûres de rappel de la vie civile, empreintes de cette liberté qui nous faisait si cruellement défaut. À l'occasion de l'une d'elles, le 15 mars 1999, je devais pourtant rencontrer à nouveau Charles dans la maison de son enfance, à Narbonne.

La présence de son frère Claude, me donnait l'excuse de ne pas avoir le courage de lui parler de mon invraisemblable rêve tronqué de parachutiste assommé.

J'étais bien dans le réel, mon interlocuteur n'était plus maître de ses nuages, les réalités redevenaient dominantes, au point de me laisser douter de mon insistant souvenir. Il était d'ailleurs indispensable de ne pas troubler les pistes de mes espérances futures, j'avais grandement raison, car grâce à sa respectueuse parole, la SACEM m'accueillait en tant qu'auteur, en septembre 1970.

Je suis pris d'une culpabilité dévorante, moi qui voulais vous conter un rêve de plus, je suis là, faute de dépaysant songe, à vous infliger l'histoire d'une lamentable manœuvre militaire avortée, qui se substitue à un rêve, encore une fois navrement dérobé. Je m'en veux, ces vacances se terminent comme un film noir, taché par le vide du déroulement, c'est une réalité rêveuse qui m'échappe, qui m'évite. Je ne me sens aucun goût pour achever ces écrits.

Habituellement, lorsque je subis une telle panne, je compense grâce à mon inépuisable et prolifique imagination. Je parviens généralement à construire une suite logique sur les cendres de ces nombreuses et traditionnelles dérobades, je me promène, je vous emporte dans une aventure menteuse, certes, mais plausible et savoureuse. Ce soir, rien ne vient, un peu comme si une force clandestine mais souveraine, invisible et tenace, m'interdisait formellement de composer ou de broder. La grande espérance, que j'avais accumulée autour de ce

rêve me laisse dans une déception d'autant plus profonde. Impossible d'aller plus loin, encore moins de jeter mon pourtant insuffisant manuscrit, les mots de celui-ci ne sont pas coupables de ne plus savoir peindre mes maux. Il faut bien reconnaître que le malaise vient de mon incapacité mémorielle et inventive, à savoir encore si c'est une surchauffe temporaire ou une usure définitive.

Le témoignage de mon humble vie se heurte au devoir d'être réel, s'épuise à l'impossible transmission d'un rêve qui se prétendait plus complet que les autres, mais qui est puni pour révélations illicites de trop mystérieuses irréalités. J'entre en privation de la nostalgie de mon futur, je suis injustement démuné des fantastiques aventures des avènements impénétrables de l'au-delà. Je vais laisser dormir ce tas de feuillets douteux, tout comme le reste de mes souvenirs, le tout restera dans un tiroir poussiéreux, ainsi s'enroberont mes mots de la bienfaitrice et saine poussière de l'oubli.

Demain je retournerai au travail, mon œuvre inachevée en restera là, décevante, inexploitable, elle attend l'hypothétique hauteur d'un valorisant épilogue, pour l'instant tout reste suspendu.



*Charles Trenet au côté de Gérard Bouvet à Narbonne plage.*

## LE RÊVE

*On peut compter sur ce voleur, un cachotier perturbateur  
Compositeur d'idées débiles, qui nous amène dans ses îles  
Pour déguiser notre repos en roturier de ses complots.*

*Il y a des jeux où il excelle à rendre fou notre réel  
Il sait trouver même le soleil caché derrière nos faux sommeils  
Notre cerveau lui sert de scène dans les  
histoires qui sont les siennes.*

*Sous le prétexte d'un équilibre il fait d'absurde notre logique  
On est l'otage qu'il utilise dans son désordre et à sa guise,  
Dans nos passés il prend lumière pour des légendes de faussaire.*

*Mais au matin la dérobade jette au mystère nos nuits malades  
A manœuvrer le ridicule notre mémoire devient crédule  
Ne se souvient que d'un fantasme dont l'esthétique nous désarme.*

*C'est un théâtre qui s'installe, nos certitudes se font la malle,  
Le scénario devient étrange, il nous emporte et nous dérange.  
Meilleur ou plus mauvais moment tout s'évapore dans le vent.*

*Quelques versions de ses exploits nous ont permis d'en être rois  
On entre enfin en espérance dans l'avenir de nos errances  
Et quand le jour nous est propice, c'est l'apogée de nos délices.*

## SEMENCE MYSTÉRIEUSE

L'aube était belle, encore sublimée par une bien timide lueur à l'Est, comme chaque matin, j'entamais le trajet pour mon travail. Au sortir de mon garage, la radio distillait les fraîches nouvelles de 6 h. Je me reprochais presque cette navrante banalité, de subir une fois de plus, le calque parfait de mon jour précédent, certain de devenir l'inévitable modèle de mon lendemain. Entame de journée discrète, parfaitement anonyme, avec pour simple décalage, quelques minutes du lever du soleil, et la suite inexorable des saisons, ponctuée par la date, le seul repère inédit :

11 septembre 2001, le speaker terminait son journal parlé, par l'éphéméride du jour, à croire que, à part ce saint Adelphe, ce jour, il ne se passe par habitude rien, absolument rien. Je souriais intérieurement, je savais cette date marquée par l'anniversaire de ma fille, elle avait aujourd'hui, 29 ans. De prolifiques réflexions défilaient dans ma tête, je conduisais tel un automate : ce soir il me faudra absolument écourter ma journée de travail, je dois tondre ma pelouse, elle en a un besoin urgent.

Soulagé d'être parvenu à m'éclipser à peu près dans les horaires de cette prévision, le démarreur réveillait mon moteur pour ce trajet de retour, qui fidèle à son euphorie habituelle, se distrait des chansons entrecoupées des bavardages de l'autoradio. Subitement, ce ne sont plus des bavardages insipides, cela devient les commentaires sur les événements atroces que subissent les New-Yorkais. Pendant

tout mon parcours, se déploient d'incroyables affolements verbaux, marquant l'étendue du désastre. À mon arrivée, les travaux de tontes, envisagés sur ma pelouse, avaient perdu toute légitimité. Il devenait pour une fois impératif et parfaitement justifiable de se poser devant la télévision.

Était-il pervers de se retrouver dispensé de mon devoir, par le plus indiscutable des mobiles pour, encore, repousser l'élagage de mes verdure frondeuses ? Décidément, je me retrouvais sous le mauvais sort qui poursuivait notre lignée, comme pris dans les lois immuables de la descendance. Depuis ma plus tendre enfance, je constate ce syndrome de refoulement de culture de pelouse, je dois tenir cela de mon père, il détestait cultiver de l'herbe, c'est contre nature, toute terre, à ses yeux, honorée par les faveurs travailleuses de l'homme, devait produire. Que ce soit du blé, du potager, de la vigne, mais produire pour l'humain, à la rigueur et par défaut, éventuellement pour les animaux, ceux nourriciers.

Par exemple, le carré de luzerne, c'était la terre promise au repas des lapins. Mais aucune chance de pardonner l'existence provoquée d'une herbe vouée uniquement au loisir, je subissais le tiraillement de ma génération charnière entre privation guerrière et opulence démesurée.

Après la soirée copieusement commentée et imagée, sur l'inépuisable sujet des atrocités de l'espèce humaine, il fallait que je m'isole de ces drames, que je respire à l'extérieur la douceur du soir. J'avais besoin de prendre l'air, de me changer les idées, de distancer les mauvaises influences du mal sur le sommeil, avant de dormir. À l'éclairage des lampadaires de la ruelle, la demi-pénombre marquait encore plus l'étendue de mon laisser-aller, l'été sec m'avait permis de ne point tondre depuis la fin du printemps. Le laxisme à demi-convenu, de justifications héréditaires, m'avait laissé occulter les effets immédiats des orages de la semaine écoulée, il va falloir agir en urgence sur mon indésirable prairie, s'il vous plaît, pas d'horreurs télévisuelles pour demain !

Avant de rentrer me coucher, mon regard fut attiré par deux tiges plus fières encore que le reste, elles dépassaient allégrement la toison verte pourtant déjà drue et fournie. J'approche, je caresse, ce n'était pas de l'herbe, cela avait déjà la tenue et la fermeté de deux petits arbustes. À les croire plantés de la main de l'homme, de part et d'autre de la fenêtre de ma chambre, situés à égale distance de ma maison, soit environ 4 mètres. On eut dit deux sentinelles de garde, en alignement de l'ouvrant de mes volets. Demain au jour, il faudra que j'observe de plus près, c'est vraiment curieux. Voilà une excellente raison de prendre mon après-midi de congé, il ne sera pas de trop pour coiffer ma luxuriante verdure, et pour mener une étude approfondie de mes passagers clandestins.

Après une rude bataille de diplomatie, j'arrachai ma demi-journée, euphorique à l'idée de confondre le secret de mes deux plants mystérieux.

Le vert de leur jeune feuillage était plus tendre, mais à la comparaison des gravures savamment reproduites de mon encyclopédie, cela ne faisait aucun doute, ces deux arbustes, manifestement des hêtres, poussaient naturellement parmi ma pelouse. Comment comprendre, comment expliquer, il y avait plus de deux ans maintenant, que j'avais écrit ce rêve étrange, superficiel et en grande partie de composition. Comment cette inoffensive ballade en montagne, pouvait avoir rapporté cette semence mystérieuse, en cet endroit précis ? En quoi ma sieste crapuleuse mais néanmoins imaginaire, pouvait avoir eu une telle curieuse influence ? Pour justifier ce surprenant concours de circonstances, je cherchais en tous sens une explication éventuelle et plausible. Or cela demeurait parfaitement inexplicable, comment mettre en doute la définitive réalité qui avait pris racine et vie, sous ma fenêtre ? Je n'avais pour solution, que de tondre enfin ma pelouse rebelle, en prenant bien soin de ne point endommager les deux précieux témoins de cette histoire incroyable.

Je retrouvais mon manuscrit, et avec lui le plaisir de le relire, cela me déclenchait une motivation suffisante pour reprendre mes

écritures. Sans pouvoir encore rédiger la partie manquante de mon rêve de parachutiste, je prenais tout de même le soin et le temps d'immortaliser ce mini-paragraphe, la tête embrumée de questions. Mes écrits avaient-ils un pouvoir particulier ? Fallait-il pour comprendre, immobiliser à nouveau mon manuscrit sous les étranges facultés de la poussière ? Ma réflexion intime se confortait à l'idée de devoir céder à la sagesse de la patience, qui sait, celle-ci pouvait peut-être élucider mon problème !

Je me retrouvais définitivement décidé d'oublier à nouveau cet ensemble d'écritures, pratiquement certain de devoir attendre maintenant ce fameux 18 avril 2012. Je me préparais à ces presque douze années de silence, à cette privation de la jouissance de poursuivre et de conclure ces écrits qui m'avaient tant savoureusement animé.

Après tout, cette interminable attente avait toute sa légitimité, elle devenait indispensable pour aboutir au plus réel des épilogues. Composer un final autre, prendrait le goût d'un travail bâclé, attendre peut me procurer l'inespérable chance d'immortaliser enfin le soi-disant seul rêve réel de cet ouvrage.

*Les printemps d'impatiences de nos tendres années  
Vont noircir pages blanches d'écritures affamées.*

## LA FONTAINE DES VENTS

Mon manuscrit, couvert d'une providentielle épaisseur de poussière silencieuse, est resté dans son long sommeil, posé depuis 2001, et nous voilà parvenus à ce laborieux printemps 2012. La persévérance du souvenir est devenue, elle, plus dense, à première vue impénétrable, invisible mais bien réelle. Ces écrits ont dû suivre, sagement entassés, un empilage de pages blanches noircies de mots sans vie, sans lecteur, ils sont restés neutres, pétris de discrétion, immobiles dans mes mouvements, ils ont accompagné mes déménagements. Car entre-temps, cette décennie a tout bouleversé, comme tout ouragan qui se respecte, le paysage de ma vie en est méconnaissable. Je suis entré dans cette période que l'on nomme « retraite », comme si la hauteur de l'âge commençait à nous retirer de la vie.

Malgré ce retrait, je pratique de manière encore plus intense le jardinage et l'écriture, cet étourdissement volontaire me distrait à ne plus penser me faire dérober la vie, par cette issue universelle et imparable qu'est la mort. Géographiquement, j'ai opéré un radical retour sur le Sud Ardèche, tellement au Sud qu'il empiète sur le Gard.

J'ai procédé à l'acquisition d'une demeure à Saint-Christol de Rodières, minuscule village calme, ocre par ses pierres, vert par ses vignes, bleu par son ciel. Cette maison devrait s'appeler « La Gardèchoise » ; c'est le Gard, certes, mais de plusieurs fenêtres, je peux surveiller mon Ardèche. Le style, c'est havre de paix, posé sur

un petit promontoire, ce village a su s'entourer de vignobles fiers et de quelques oliviers. Par endroits choisis et bien exposés, des parcelles proprement travaillées donnent de belles et succulentes asperges. De généreux printemps nous procurent de précoces cerises, avant de nous offrir tous les fruits d'été. Le soleil omniprésent a, pour distraction principale, de se disputer l'espace avec le vent ; ces deux-là jouent en permanence jusqu'à l'épuisement.

En période estivale, la vie alentour s'anime, le vacancier s'approprie les nombreuses curiosités du coin. Le très original village d'Aiguèze semble venu se poser en équilibre instable et vertigineux, sur le surplomb déjà impressionnant des falaises dominant la rivière Ardèche. En contrebas, le village de Saint-Martin d'Ardèche, joue le rôle de petite bourgade de fausse Côte d'Azur, il est en outre, et grâce à son remarquable plan d'eau, spécialisé dans la récolte de canoës colorés, aux rames fatiguées, de la descente des gorges. Après ce curieux mais soi-disant indispensable épuisement, le touriste s'enfonce à l'ombre de la roche humide, dans les nombreuses grottes ou avens, de ce territoire creux qui se déguste comme un bon emmenthal. Pour étancher leur soif inépuisable de découvertes, ils trouveront dans la vallée voisine, les cascades du Sautadet, tout aussi étonnantes que le village de la Roque sur Cèze qui les contemple. Les pierres et les roches de l'endroit restent prudemment statiques, l'antique pont ne semble pouvoir supporter aucun nouveau et moindre mouvement.

Relire ses propres écritures quelques années après, déclenche étonnamment quelques sourires, quelques autocritiques, de nombreuses corrections et beaucoup de doutes. Je m'analyse moins crédule, et j'envisage sérieusement que cette date du 18 avril ne va m'apporter aucun évènement substantiel, je me persuade que ce vieux rêve n'est plus qu'un lointain fantôme. Je reste calme, la sagesse de l'âge m'indique d'éviter les déceptions, elles réveillent trop de douloureux souvenirs, si vraiment il advenait bonne surprise, il n'est que préférable de s'attendre à moins.

Pour tromper mes impatiences, hier, dimanche 15 avril, je me suis imposé une petite ballade à pied, vers le hameau ensoleillé d'en face, Hullias, petit promontoire qui se distille une quiétude semblable à celle de mon versant. Cet effort m'a gratifié d'une belle trouvaille, un gîte accueillant qui a pour nom « La Fontaine des Vents », il n'y a pas plus belle et plus juste définition. Dans deux jours, si j'ai besoin de combler un vide, celui prévisible de ce 18 avril aux promesses improbables, je tenterai de broder sur ce sujet idéal. Je produirai un approximatif épilogue, de couleurs et de sensations en controverse, sur ce perturbateur patenté qu'est le vent. Car le vent ici, c'est la terreur, la puissance, le souffle, la force inépuisable, et quand il tombe dans son humble murmure, il nous inspire une peur sournoise, voisine de la menace, tout en sachant rester fidèle comme un ami étrangement attirant.

J'ai principalement vécu à Annonay au Nord Ardèche, lieu de ma naissance, et encore plus longuement près de Genève. Dans cette région du Languedoc, je n'ai que peu d'expérience de ce microclimat capricieux. Il m'apparaît indéniable qu'il est des plus caractériels, avec une dominance des extrêmes, trop de soleil, trop de vent, trop de chaleur, et parfois même trop d'eau. Il s'agit alors de l'épisode cévenol bien connu, le gendarme Mont Aigual, directeur d'hostilités, s'acharne sans raison sur nous.

Après les avoir retenus comme derrière un mur, dans une espèce de garde à vue malicieuse, il nous jette vent et pluies en forces décuplées, telle une délinquance délivrée, avides d'accomplir leurs méfaits de truands notoires. Puis, par miracle inattendu, revient un calme soudé, espèce de demande de pardon gêné, qui donne au ciel frais et lavé, de l'intimidation à notre éventuelle solitude. Étonnamment, quand les entrées de courants sont dites maritimes, s'incruste alors une humidité outrageusement persistante qui nous transperce d'un paradoxe mouillé. Pour parachever ce tableau, même nos hivers de sudistes sont plus froids grâce à ce dominateur, Monseigneur le vent ! C'est lui qui peut se prévaloir de rester le plus des trop. Au cœur de

l'hiver, un tueur vient nous rendre visite, c'est le gel, il vient mordre nos oliviers et nos lauriers roses, mais pour assassiner nos mimosas et nos citronniers, il va se servir du poignard destructeur des rafales glacées, celui de notre fameux diable régional qu'est le vent.

Aujourd'hui, il hurle dans le conduit de ma cheminée, il est fou de rage, il ne supporte pas mon indifférence ; protégé, le stylo à la main, j'observe amusé la flamme qui s'énervé. Je souris : - Tu ne m'auras pas, je ne sortirai pas te voir, le dialogue est définitivement impossible, tu as trop mauvais caractère ! Quand il est au plus violent de ses crises de colères, je le sais tout proche de son rapide et définitif apaisement. Il s'use, il use ses nerfs et finit par avoir le mérite d'user l'hiver tout entier.

Je n'ai que peu et mal dormi, seul le temps qui passe n'a pas d'état d'âme, ce matin du 18 avril s'éclaire, sa lumière est bleue, douce et vive à la fois. Je suis partagé entre le bonheur de savoir ce jour enfin venu, et la tentation de pouvoir l'éviter, comme un obstacle que l'on redoute, dont on espère presque le contourner, tout en restant dans sa sublime attirance.

Mon copain le vent est raisonnable, je vais jouer à l'impassible, jouer à mon ordinaire. Il me reste à préparer le terrain sur la butte en contrebas, sous mon jardin, avant ce soir j'aurai semé mes courges, je réussis toujours mes courges. Il n'y a que les menteurs et les amoureux qui réussissent leurs courges, il ne me reste plus qu'à m'analyser !

Pour mes après-midi, au courage fatigué, je ne garde que des petits travaux faciles, semer ne sera plus rien (NOUKA). Le soleil s'est enhardi, je le soupçonne vouloir brûler ma vieille peau, mes bordures de tête à crins blancs ne protègent plus rien. Je parviens à l'épilogue du plus gros du jardinage de printemps, je mets en place les dernières graines, il est temps, il revient ce petit vent joueur, il soulève mon couvre-chef. Ce petit malin guette tous mes gestes, il me faut maintenant une main sur la tête, une main pour les graines, une main pour tenir le plantoir et créer le petit trou. Il me faut vite sortir une quatrième main de la poche pour recouvrir les graines

avant leur envol. Il gagne toujours ce filou, il m'a volé mon galurin de paille, je cours sur la murette pour le rattraper, mais à ce jeu de mains, j'ai perdu pied. Je tombe, ma tête heurte la pierre, pas très violemment, mais bien suffisamment pour provoquer mon abandon. Ce n'est pas grave, je range l'outillage, j'en ai fini avec mes courges et mes équilibres délicats, je rentre.

La douche est agréable, bienfaisante, apaisante, j'avais la sensation qu'une force étrange et surnaturelle me l'imposait indispensable et surtout immédiate. L'eau chaude, les vapeurs, les bulles de savon, tout se mélange dans une brume qui disperse mes pensées. Je me sens bizarre, comme perturbé par une mini-perte de connaissance, toute logique s'est interrompue, j'ai de la difficulté à reconstituer dans le bon ordre mon passé récent, de multiples repères semblent m'échapper. Je ne sais plus reconstituer logiquement mes manières d'agir ou de penser.

Je m'impose de petits tests : je ne sais plus le code de ma carte bancaire, d'ailleurs je m'aperçois que je ne sais plus grand-chose de moi-même, de mon entourage, d'hier, de la semaine précédente. Je subis l'effet d'un vide, d'un fossé, et ce trou mémoriel me fait peur, faut-il que je consulte, ce choc à la tête serait-il plus grave que ressenti ?

Je ne vais pas céder à la panique, je n'aime pas courir le médecin pour rien ; le canapé, il me faut du repos et faire le point. Je scrute tour à tour l'ensemble de mon intérieur, comme si les objets pouvaient me provoquer un redémarrage de la mémoire. Par instants je perçois une faille, une vision incertaine, des images qui se brouillent, ne reste que le spectre d'un mirage qui se dérobe, comme aspiré par une force autoritaire et rigoureuse qui me ferme définitivement le coffre soudé de mes souvenirs.

*L'air en embuscade, sa force en réserve,  
Lance des rasades de colères superbes.*



## LE FUTUR DU PASSÉ

Je me suis assoupi un instant, une sieste bizarre, improvisée ; soudain, je me sens autre, je reprends mes esprits, je sais ne plus rien avoir à chercher, mon syndrome du 18 avril est bien là !

D'hier, je ne sais plus rien, mais de l'image de la porte où avait disparu Charles TRENET, je sais tout. Je peux tout raconter, tout écrire, vite stylo, papier, avant de me faire tout dérober par la faible capacité de ma regrettable mémoire fuyante.

*Cet escalier et la porte franchis, nous sommes dans un environnement étrange, une espèce de cathédrale imposante composée de montagnes, de nuages, en mouvances lentes et enveloppantes. Ils montent en colonnes disparates, soutenant de multiples étages semblant cacher autant de niches, d'alvéoles particulières, intimes et pourtant ouvertes aux visites. Avidé de questions à Charles TRENET qui, comme un guide, me précède dans la fierté jubilatoire de mes découvertes, il semble savoir ma voix bloquée par une timidité tenace. Les interrogations les plus insistantes sont celles qui me concernent, mais je n'ose pas, j'ai peur du ridicule ; apaisante, une évidence absolue se confirme en moi, j'ai les réponses dans mes propres ressentis, mises à part celles concernant mon propre avenir, visiblement sérieusement et définitivement verrouillées.*

*Je me sens léger, j'ai retrouvé l'esprit de mes 20 ans, j'ai quitté cet avion seulement depuis quelques minutes, pour subir ma descente*

*mouvementée, je comprends en 2012, mais je vis en 1968. Je me sens entier, et pourtant je sais avoir quitté mon corps, je ne suis plus qu'une infime vapeur, mais toutes mes fonctions intellectuelles et sentimentales s'en trouvent particulièrement surdéveloppées. Je nage dans un plaisir intense, qui m'abreuve du ressenti d'une intermittence continue, c'est le déguisement d'une espèce d'orgasme à l'effet permanent. C'est encore Charles TRENET qui rompt ce silence plaisant, mais je perçois encore ce dérangement agréable.*

*- Alors petit frère, trop de questions à poser, cela t'embarrasse, t'embrouille, je vais te répondre, je sais ce que tu penses, rien ne m'échappe. Vos imaginations bassement terriennes vous ont entraînés dans des histoires abracadabrantes, le ciel n'a pour ombre incertaine que celle des nuages, nos nouvelles existences sont très claires. Vos stupides et innombrables religions nous portent à rire à défaut d'en pleurer, toutes ces explications délirantes aussi variées qu'affligeantes sont ridicules.*

*À la vision de vos zizanies latentes et parfois même dévorantes, pour de telles absurdités, à en trouver même des prétextes pour alimenter de piteuses guerres, nous montre à quel point vous êtes loin de la sagesse et de l'apaisement.*

*Dès notre arrivée ici, une merveilleuse lumière débarrasse nos épaules de tout le poids de la haine inutile et veule, accumulée au cours des siècles sur votre pauvre monde, dont j'ai presque honte aujourd'hui d'avoir appartenu. Quand je parle épaule, c'est un terme déguisé, pour à ta convenance, signifier, âme, cœur, cerveau, pensée ! Nous avons tous quitté notre enveloppe, mais on ne nous a pas greffé des ailes d'anges, on a tous gardé l'aspect de notre dernier jour, tout en ayant perdu notre substance. Par notre simple et profond désir, on se trouve dans une communauté en accord avec notre intime résolution, de plus, nous pouvons en changer dans le temps par notre propre impulsion. Ce temps n'a plus d'emprise sur nous, nous sommes éteints, mais parfaitement conscients de notre propre existence définitivement achevée.*

*Une nouvelle énergie nous anime, débordante, inaltérable et parfaitement en mesure d'accompagner nos souhaits de longévité. Nous avons gardé la faculté de ressentir tous les sentiments qui, bien qu'étant surnaturels, sont beaucoup plus pertinents, plus performants. Ils restent immatériels tout en gardant notre personnalité exclusive, les maux de votre bas monde nous ont abandonnés, c'est parvenu ici, le plus fantastique des soulagements. Ainsi, ce qui a entraîné notre décès est effacé, cancer, Alzheimer, maladies et violences de toutes sortes, sont oubliés avec les souffrances qui allaient avec. Nous n'avons aucun besoin, et l'on profite d'une espèce de plaisir permanent tel que tu le perçois à l'instant. Mais attention, ce plaisir peut se graduer à tous les niveaux d'intensité, il peut revêtir multiples facettes, et sera directement proportionnel aux actes de notre passage sur votre monde d'en bas. Ainsi, un personnage odieux, vil, cruel, percevra ici une souffrance permanente plus ou moins intense, dont la durée sera également en rapport aux agissements de sa précédente vie.*

*Il est nettement préférable de se trouver ici en béatitude continue, dans une longévité à notre choix, plutôt que de subir le contraire, dans une durée imposée. Voilà, tu en sais assez, maintenant tu vas profiter d'une visite assortie de nombreux exemples.*

*En me disant cela, il me conduisait dans une alvéole nuageuse douce et bleutée. Elle semblait abriter un beau vieux monsieur, dans un antique pardessus râpé, calme, serein, apaisé, visiblement habité de la lueur d'un grand bonheur. Vois-tu, il s'agit du père de Daniel GUICHARD, il attend patiemment, il sait qu'un jour ou l'autre, son fils viendra, ils trouveront ici le dialogue qui leur a fait défaut en bas. Sa chanson est bien réelle, c'est la force d'un respectable talent, c'est très bien exprimé, sur votre vieux monde on ne sait pas trouver le temps pour parler entre père et fils. C'est un exemple, tu vois, on a la possibilité par impulsion d'inviter un proche auprès de nous, sans pour autant avoir le pouvoir d'en décider le moment. Il faut encore que je te précise, cette faculté de pouvoir s'interrompre nous-mêmes,*

*de s'effacer, de s'évaporer, c'est le mot qui convient ici, ceci par notre simple désir, ce n'est pas par lassitude, mais par la simple compréhension d'être parvenus à notre aboutissement. Cette tendance à s'auto-interrompre ne se manifeste que proportionnellement à la force de vos souvenirs de nous, sur Terre. Je t'explique : tant que les humains d'en bas pensent à nous, cela nous dissuade de disparaître définitivement. Ainsi une longue et belle trace chez vous, nous permet ici longue villégiature de plaisir. Par contre, ceux qui ont engendré le mal, ne choisiront pas l'emplacement de leur calvaire. Ils ne seront pas regroupés dans une communauté de sensibilité similaire, et devraient subir un accompagnement d'êtres exécrables et belliqueux. En outre, la durée sera laissée à l'appréciation de la haute divinité, et ceci en rapport aux rancœurs d'en bas.*

*Vois-tu, on est habités par une espèce d'instinct céleste, nous savons notre devoir, ce à quoi nous devons participer, notre chemin résiduel est tracé avec le plus équitable et le plus scrupuleux discernement.*

*À croire toutes ces précisions insuffisantes, je me suis permis une question, une qui me brûlait les lèvres, à un niveau encore plus intense que les autres :*

*— Mais que fais-je parmi vous ?*

*— C'est le pouvoir particulier du rêve ou du cauchemar, et à plus forte raison, pour des voyages encore plus prolifiques d'un étourdissement, comme le tient aujourd'hui. Ils ouvrent des portes temporaires avec l'au-delà, il se trouve que j'ai par sympathie, envie de te faire profiter de cette visite exceptionnelle. Vois-tu, cette communauté dont j'ai la chance de servir de guide, c'est celle de la variété française, je baigne dans mon jus, je suis, comme on dit, aux anges !*

*En me disant cela, il me conduit vers une salle aux dimensions impressionnantes, il prend sa posture jouissive de guide intarissable : voici la grande salle de manifestations, elle est principalement vouée à nos réceptions de bienvenue, l'aménagement y est aisé, on*

*profite de ce grand cumulus congestus radiatus. En son sommet, des perforations judicieuses laissent entrer le soleil, tels autant de projecteurs intelligemment disposés. Il s’amuse de me voir étonné, ébloui, et il reprend, oui, tu les as reconnus, c’est bien Pascal SEVRAN qui prépare le spectacle avec ses complices, ils ont tous à tes yeux pas mal vieilli !*

*On s’approche, et je me surprends à trouver cela presque ordinaire d’accorder crédit aux présentations, ébahi je salue outre le présentateur, Sacha DISTEL, Pierre BACHELET et Alain BASHUNG. Et mon hôte de m’expliquer, je ne peux te dévoiler le nom, mais dans quelques jours une vedette de la variété va nous rejoindre, on lui prépare comme de coutume une belle réception.*

Je réalisais soudain que je poursuivais en parallèles deux époques. Je vivais dans ma tête ce merveilleux voyage en au-delà, avec l’ardeur de cette jeune année 1968, et d’autre part, seul dans cette demeure gardoise, je me surprénais à nerveusement écrire aujourd’hui, un récit rétro-commandé vieux de quarante-quatre années. Heureusement une providentielle solitude me protégeait d’une analyse extérieure, une tierce personne aurait pu me croire atteint d’une intraitable démence. Je griffonnais par saccades des brouillaminis au bord de l’illisibilité, sur tous papiers qui se présentaient, le geste imprécis, avide, désordonné, et pourtant se protégeant de la décapante névrose de la hantise de l’oubli.

La suite de cette aventure céleste ne me parvenait que par une averse intermittente, se libérant peu à peu, avec une parcimonie sournoise, comme un feuilleton habilement interrompu au moment le plus crucial des épisodes. On eut dit mon cerveau agir comme un traître, prenant malin plaisir à me faire languir. Ainsi pendant plusieurs jours, le papier et le stylo suivaient ma vie, tel un chien fidèle et inséparable. Que ce soit en extérieur, au jardin, en chambre, à la salle de bain, cela prenait l’importance première de toutes mes occupations ordinaires. Mes neurones, embrigadés dans ce passé au

futur, lâchaient leurs miettes, je ramassais le tout in extremis, dans une espèce de conscience professionnelle, il était en effet hors de question d'en perdre la moindre des particules.

J'avais à cœur de reconstituer toutes les pièces de ce puzzle émanant d'un rêve si longuement désiré. C'est dans ce fouillis de mots, de phrases, de dialogues, de situations, que j'ai pu rassembler laborieusement ce récit. Revenons à mes nuages, à mes ascensionnelles découvertes.

*J'accompagne Charles TRENET, toujours surpris moi-même de ne pas être étonné, on s'éloigne de cette vision de salle de spectacle nuageuse où Pascal SEVRAN, prend très au sérieux son nouveau rôle de metteur en scène.*

*Je perçois, anormalement naturelles, ces bribes de mélodies s'évaporant de ces improbables et étranges répétitions. De part et d'autre de notre lente progression, se découvre une multitude de niches, de loges, d'où s'échappe de chacune d'elles un son nouveau qui en couvre un autre, dans un enchaînement qui semble savamment harmonieux. Je devine que lorsque Charles s'arrête devant l'une d'elles, c'est pour que je savoure une croustillante rencontre. On croise entre-temps, de nombreux personnages qui restent totalement anonymes, sans poser de questions, je les suppose être de mystérieux proches, invités accompagnateurs de la communauté.*

*Un égrainement de douces notes, accompagné de belles voix en duo, attire mon regard vers ce piano blanc qui cache mal Joe DASSIN ; saisi de cette vision, je ne peux m'empêcher de demander à mon guide de luxe :*

- *Mais pourquoi n'a-t-il presque pas vieilli ?*
- *Cela veut simplement dire que sa vie sur Terre sera courte !*
- *Qui est la belle et jeune personne qui l'accompagne au chant ?*
- *C'est JOELLE du groupe « Il Était Une Fois », elle aussi, comme on dit en bas, est partie très vite, mais vous êtes égoïstes ! Pour nous, arriver plus tôt, c'est un peu de jeunesse, et cela ne nous*

*fait pas de mal ; en l'occurrence, tu ne peux la connaître, en 1968, son succès était à venir !*

*Il avait raison, j'étais bien le petit frère qui découvre avec son aîné, un jardin surprenant parsemé de plantes et de fleurs prestigieuses.*

*Par la même occasion, j'apprenais un peu la science des nuages, car il ne tarissait plus de ses explications, de détails, que par ailleurs, je n'ai pas cru bon de retenir. Je gommait volontairement certains petits passages, par peur de priver ma mémoire de l'essentiel, de plus je redoutais le terme de l'aventure.*

*Il reprenait : - J'aime bien cet étage, c'est celui des cirro-stratus, celui-ci, un undulatus procure un son parfait.*

*En effet, celui d'un nouveau piano prenait le dessus, et se découvrait devant nous dans une cotonnade envoûtante, un couple de duettistes improbables. Auréolée d'un évident et sublime bonheur, grande et belle, DALIDA couvrait de sa superbe voix, notre radieux BECAUD, toujours intenable, éclatant de plaisir dans le feu de sa vibrante partition. Je ne savais plus si je devais avoir de la peine de la trouver ici relativement jeune, je me demandais intérieurement, si parfois il ne serait pas préférable de venir se blottir dans ce monde un peu plus tôt, d'autant plus, qu'avec ce que je venais d'apprendre, à savoir : on regrette plus intensément, plus longtemps une personne disparue jeune.*

*Charles reprenait ses commentaires, notre cher BECAUD, n'a pas volé son surnom de « Monsieur 100 000 volts », ici je le devine de plus en plus coupable de nous, de vous déclencher la foudre. Soucieux de mes égarements, il reprenait ses conversations divinatoires. Tu vas en trouver d'autres de personnages célèbres venus nous rejoindre trop tôt, viens te changer les idées, on a aussi de surprenants réconciliés : on s'approchait d'une zone instable, au sol vibrant en mesure avec des chants endiablés, généreusement distillés par deux voix décidément parallèles, deux notables blondinets, C. JÉRÔME et Claude FRANÇOIS. L'environnement ajoutait aux exceptionnels pas de danse de ce dernier, une dimension hautement surnaturelle.*

*Et Charles d'ajouter, j'ai pourtant toujours des problèmes avec lui, il a gardé son sale caractère, il me casse les pieds, il me réclame des « Claudettes », où vais-je lui trouver de belles et jeunes personnes, qui plus est, douées pour la danse ? Encore une fois, ce n'est surtout pas moi qui peux écourter la vie de vos séduisantes danseuses au corps de mannequin ! Il reprend : on va découvrir un secteur moutonneux, de nuages gardés par un naturel Michel BERGER, accompagné d'un inconnu de ta belle jeunesse, Daniel BALAVOINE, celui-ci est pourvu d'une voix à la tessiture exceptionnelle, de très bas elle parvient au plus haut des aigus, dans de superbes montées chromatiques.*

*Tous deux font preuve d'une complicité exceptionnelle, une particularité d'une telle intensité, qu'elle a traversé le rideau hermétique de nos deux mondes.*

*Arpentant de nouvelles altitudes, je m'entends préciser : c'est la dernière cellule de jeunes mélomanes, maintenant on va se détendre, on va parvenir aux étages du rire. Je me sens pris d'une panique intérieure, à penser qu'il ne doit rester personne sur Terre en 2012 pour chanter. Il faut que je me ressaisisse, ne rien perdre de mes séduisantes découvertes. La vertigineuse ascension se poursuit, et à chaque pallier, me parviennent des explications nuageuses : vois-tu ce sont des cumulus lenticularis, c'est plus stable pour jouer à la pétanque. Je reconnais facilement un certain CARLOS, toujours bien en chair, tapant sur l'épaule de son compétiteur et riant de bon cœur avec lui qui n'est autre que Henri SALVADOR, dont l'aspect très âgé laisse présager qu'il avait dû bien user sa jeunesse sur notre bas monde. Charles, prévenant, m'interpelle : non, cela ne risque rien pour votre vieille Terre, tout ce que l'on imagine toucher prend naturelle imitation, l'aspect réel, mais vide de substance. Ces boules de pétanque ne sont que de la vapeur, elles n'ont de leur modèle, que leur comportement. Comprends-tu, notre relative éternité serait insupportable si nous ne pouvions nous distraire !*

*Suis-moi que je te présente un autre quartier de la décontraction : c'était plus calme, mais également entrecoupé de rires, COLUCHE,*

tête baissée, jouait l'accusé repent, dans son dos, Thierry LE LURON, avocat de la défense, œil toujours malicieux, déroulait son plaidoyer en se perdant dans ses mots de assurances. Il faut dire que tous étaient au bord du fou rire, à commencer par le président du tribunal, interprété par un certain Jean YANNE au sérieux calculé mais trahi par un rictus débordant. Il donnait la parole au procureur, qui n'était autre que notre national et impérial Pierre DESPROGES qui déclamaient un irrésistible réquisitoire.

Charles TRENET d'ajouter : Eh oui, on ne perd pas ses habitudes si facilement, les jours pairs, on a droit au tribunal des flagrants délires, les jours impairs, c'est le spectacle « chronique de la haine ordinaire ». Pour cette spécialité, c'est le jongleur de mots DEVOS qui vient donner la réplique, c'est nouveau et irrésistible. DESPROGES est insatiable, il se trouve plus à l'aise chez nous, notre monde est plus en phase avec son caractère particulier. Il jouit ici de l'aura de sa dominance, il opère librement de sa fausse sombritude rigolote, état d'âme de sa référence, et dans nos hauteurs, nous aimons bien nous entourer d'état d'âmes.

Nous avançons de quelques pas pour trouver un autre trio, il s'agissait de Jacques MARTIN qui avait recréé son école des fans, avec un certain « SIM », déguisé en hilarante petite vieille fille. DEVOS était ce jour-là, musicien, il accompagnait de son mini-accordéon, un chant approximatif et des plus aigus, de la fausse petite fille en jupette plissée, qui se laissait manger son chant par une crise de rire. Mon guide reprenait ses explications : Vois-tu, la fuite du temps ne nous épargne pas, nous devons, nous aussi, subir la perte continue de nos plus anciens contemporains de notre monde de nuages, Pierre DAC et Francis BLANCHE viennent de nous quitter définitivement. À ce sujet, un mystère persiste quant à la destination de ces âmes qui ont vécu ici une espèce de pose, de repos de leurs fatigues terrestres. Des indices flagrants me donnent à penser que ces âmes, riches d'expériences, vont vivre à nouveau sous une autre enveloppe, une prochaine existence sur votre bas monde. Mais

*ce n'est qu'une supposition qui n'engage que moi, oublions cette parenthèse, passons à autre chose.*

*Je te parlais de sombritude, nous en avons les représentants, les voisins d'au-dessus, c'est un cirrus-floccus, qui les abrite. L'alvéole est effectivement sombre et vapoureux, intime, à part dans le désordre brouillé de fumées à base d'eau, on distingue difficilement, deux ombres pourtant brillantes.*

*Je reconnais enfin Nino FERRER et Serge GAINSBURG qui, visiblement, se sont découvert une belle complicité dans leurs intonations nerveuses et saccadées. Là, je ne résiste plus : - Dites-moi, par deux fois vous avez dit « sombritude », d'où tenez-vous ce mot, vous nous avez habitués à plus de rigueur par rapport à notre chère langue française ?*

*— Petit frère, comme disait Léo FERRE, « avec le temps, tout s'en va », le futur crée son école. C'est une certaine femme politique, pour ne pas la nommer, Ségolène ROYALE, qui va s'approprier et reprendre un vocabulaire exponentiel et particulier. Étonné, je l'interroge encore : - Royal vous dites, nous allons avoir un retour de la royauté ? – Non, rien de tout ça, si ce n'est un accès plus aisé des dames en politique, Royal, c'est son nom de famille. Tiens, en parlant d'école, suis-moi, tu vas découvrir la cellule de la sagesse, elle est habitée par le groupe que je nomme amicalement « le clan de nos vénérés professeurs ».*

*Comme inscrits à un atelier d'écriture, appliqués sur leurs pupitres, je suis encore surpris de trouver là, une grande dame en blanc, BARBARA, surprenante dans cet habillement d'une originale inversion ! Elle est accompagnée d'un très studieux Monsieur Claude NOUGARO, certainement encore à la recherche du mot parfait. L'œil brillant et rond de TRENET se mit à rouler malicieusement, il me raconte : nous avons eu un épisode croustillant entre BARBARA et GAINSBURG, son habitude de dragueur intraitable l'avait suivi jusqu'ici, mais dans son rapprochement bien en règle, il est tombé en grande désillusion. Le toucher pour nous est impossible, il n'a*

*pu que se fondre dans le vide vapoureux de BARBARA, qui a éclaté délicieusement dans une grandiose et volubile moquerie ! Des chants à peine perceptibles parvenaient jusqu'à nous, je ne distinguais qu'une langue étrangère, des sons et des rythmes aux tendances marquées anglo-saxonnes.*

*Encore une fois, avant même de poser la question, Charles me précisait : - Ces sons proviennent d'une communauté voisine, il s'agit d'Elvis PRESLEY qui a pris sous sa coupe un certain Mike BRANT, que tu connaîtras lors de sa courte carrière en France. Excuse-moi, mais en 2012, c'est difficile de me souvenir exactement qui tu as pu déjà connaître en 1968, certains étaient à leurs débuts, dans les cabarets parisiens ou ailleurs. Tu rempliras les vides lorsque tu auras le fin mot de ta visite, plus tard, lors de ton mémorable 18 avril 2012, arme-toi de patience !*

*Nous poursuivons la visite, mais je percevais dans le comportement de Charles, une espèce d'urgence gênée. Il répondit à mes doutes.*

*— Excuse ma progressive précipitation, mais ton étourdissement n'est pas éternel, et tant mieux pour toi, à 20 ans, ce serait dommage, je sais ton devoir de bientôt me quitter.*

*Il laissa apparaître dans ces mots, un sentiment de regret, manifestement cet exercice de guide céleste lui procurait un réel plaisir, et avec mon départ, il en savait le terme proche. Sans rien dire, cela me conduisit à deviner que le seul inconvénient de son rôle étrange, devait être, par période, l'ennui. Encore une fois, il me prouva sa capacité à tout deviner, il reprend : - Ne m'en parle pas, viens plutôt voir notre grand dernier. Quelle ne fut pas surprise de découvrir Jean FERRAT, lucide, venir lui-même vers moi, et de lâcher cette surprenante phrase : - Je vous connais déjà, puisque l'on va se rencontrer en bas, donc, à bientôt ! Je pensais en moi-même, décidément ici tout le monde sais tout sur tout, dans le passé et l'avenir, enfin, passé et avenir, tout s'embrouillait, Charles reprenait : - Je dis grand dernier, car il est arrivé ici relativement récemment, nous avons organisé, comme à notre excellente habitude, une réception*

*spectacle à son honneur, ce fut l'une des plus émouvantes, elle restera sans doute inoubliable.*

*À ce sujet, je t'informe que nous subissons une influence des instances célestes supérieures et inférieures, une espèce de mimétisme surnaturel qui traverse les mondes. Vos adieux à Jean FERRAT sur Terre, ils seront exceptionnels, tu les connaîtras, comme l'a été notre cérémonie de bienvenue.*

*Dans l'esprit de mes 20 ans, je bouillais, je savais par moi-même, ne pas avoir le droit d'avoir la moindre précision, le moindre indice concernant ces dates de réceptions. Le sourire loquace de Charles suffisait à me faire comprendre ces secrets inviolables bien gardés. Comme pour couper court à mes réflexions intimes, il m'invite à visiter ce qu'il a élégamment appelé, le 14<sup>e</sup> étage du 7<sup>e</sup> ciel.*

*Vois-tu, dans la sérénité de ce cirrus fibratus vertebratus, nos ou vos âmes les plus respectables et anciennes préparent leur ascension définitive. On les appelle ici, les libérables, comme à l'armée, elles vont pouvoir bientôt nous quitter. Leur destination exacte ? Je n'ai pas la réponse, donc je ne peux rien dire de plus que les suppositions dont je t'ai déjà parlées. Voûtée de quelques draperies luxuriantes de nuages, semblant venir d'elle-même vers nous, cette immense salle éclairée d'un éblouissant rayon de soleil, se positionnait comme suspendue au firmament. L'éclairage, que distillait l'astre roi, rayonnait de jaune brillant, paradoxalement flouté par des striures nuancées de saumon. Des ouvertures sur le pourtour, telles des fenêtres aux contours informels, donnaient une vue imprenable sur un océan de nuages supérieurs. Ces perceptions me procuraient comme un choc, c'était l'apogée de l'imaginaire, une riche impression de feu d'artifice statique, dans un théâtre imposant, magique et mystérieux, tel le sanctuaire d'une cathédrale.*

*Là encore, dans de petites niches indépendantes, profitant d'une quiétude certaine, de célèbres personnages apparaissaient sereins, comme parvenus à l'évidente récompense d'une envoûtante éternité.*

*Dans une contradiction évidente, je reconnaissais Edith PIAF habillée d'une ravissante petite robe rouge, apaisée, radieuse, heureuse, perdue dans le regard de son éternel amour, Marcel CERDAN, tous deux manifestement parfaitement indifférents à notre passage. Non loin de là, je distinguais Léo FERRE et Mort SHUMAN poursuivant, impassibles, une conversation discrète, proche du chuchotement. Avec un peu plus d'ardeur, et surtout gestuel, Yves MONTANT occupait la niche suivante, il était en train de rallier à son opinion, deux amis qui semblaient réticents, il faut dire qu'ils n'étaient pas nés de la dernière pluie, nos célèbres MOULOUDI et Serge REGGIANI.*

*Une voix forte et enflammée, que je reconnaissais, m'attirait dans une autre direction : Jacques BREL, théâtral, dominant, tentait de convaincre BRASSENS, les yeux toujours brillants derrière sa pipe, coupable d'un certain laxisme paresseux. Au passage, je percevais quelques mots railleurs : Sète, l'Auvergne, ou Paris, tu es resté casanier, sédentaire, il t'a manqué de l'aventure, quelques voyages, un peu de folies, quelques îles lointaines ! Et Charles de commenter, tu vois ces deux-là s'adorent, ce sont des cinéastes de la conversation, à longueur de vie, pardon, à longueur de survie, ils peuvent meubler l'éternité, de leurs fausses chamailleries.*

*Bizarrement, sur le ton particulier d'une ultime recommandation, Charles m'interpelle encore ! Excuse-moi de changer de conversation, mais avant de nous quitter, je vais résoudre une gênante interrogation sur ton futur : quand on prend un échantillon de branchage sur un arbre, il se compose également de faines, fruit et graine du hêtre. Il n'y a alors rien de surprenant de voir pousser deux jeunes arbustes dans sa pelouse.*

*— Pourquoi dites-vous cela ?*

*— Tu sauras plus tard, souviens-toi !*

*— Je me disais, en moi-même, que de choses à me souvenir !*

*Soudain, pris de frissons et de tremblements, je me suis perçu de trop, comme plus à ma place. Un silence insupportable m'envahissait, me figeait, il me fallait quitter cet endroit rapidement, je n'avais plus rien à en attendre, plus de légitimité, je me découvrais interdit de questions, presque gêné de m'être attardé. Je me sentais revenir vers moi, revenir en moi, revenir de cette visite. Charles, avec l'attitude d'un personnage à la porte de sa demeure, semblait disposé à ne consentir réapparaître, seulement pour un ultime au revoir. Je distinguais à peine audibles ses derniers mots accompagnant une prévisible définitive disparition :*

*— Adieu, petit frère, mais dans le passé, à bientôt ; prends soin de toi, et sois discret. Il ne me restait qu'à subir la brutale frustration de la cassure nette et cruelle du rêve.*

Le 29 avril 2012, Eric CHARDEN disparaissait, mais je suis réconforté, là-haut, je sais une admirable équipe lui avoir préparé une belle réception de bienvenue !

*C'était un rêve savoureux où nos absents étaient heureux  
Berger du ciel, il était là, avec son piano sous les doigts  
MICHEL, sur une île du ciel.*

## NOUKA

Est venu le temps des explications. À la page 160, de cet ouvrage, apparaît entre guillemets, un non étrange, venu se poser au travers de mes écrits. Ce n'est ni erreur, ni hasard, il est acte volontaire que je pose cette définitive empreinte au milieu des mots, comme un pense-bête, c'est le cas de le dire !

L'ossature essentielle de ce livre terminé, je m'employais au laborieux labeur de corrections, de rectifications, pour un définitif affinage.

Le 5 juillet 2012, je copiais au propre cette mémorable page 242, et notamment cette phrase « pour mes après-midi fatigués, je ne garde que les petits travaux faciles, semer ne sera plus rien (Nouka) ! » C'est une chienne dont il s'agit. Avant ces mots, elle était encore vivante, couchée à mes pieds, sous la table, son museau sur mes chaussettes, elle rassurait mes écritures. Elle a redressé péniblement sa douloureuse charpente, s'est étirée, a marqué de ses pas hésitants et du crépitement de ses ongles, le plancher. Piteusement absorbé par mon ouvrage menteusement essentiel, je n'ai pas cru bon de surveiller ses déplacements. Je la croyais, fidèle à ses habitudes, attirée par l'eau fraîche de sa gamelle, ou par la douceur du molleton de son panier, humble et ultime aventure de chienne vieille et fatiguée.

La porte du balcon était ouverte, elle n'y allait jamais ordinairement, cet endroit sans issue ne l'intéressait pas. Ce jour-là, sa persévérance força la largeur exigüe entre les barreaux, elle avait fait le choix de la

plus définitive des libertés. Arraché à mes mots par les cris de douleur de sa chute et de ses maux, j'ai accouru. Elle marchait encore, près de la haie, comme pour se cacher, disparaître, se dissimuler à la vue des humains, partagée entre volonté et honte de mourir. Sans doute l'ultime orgueil de ne pas exposer sa regrettable défaite au regard de son maître. Quelques minutes plus tard, dans mes bras, elle me jetait son dernier et insoutenable regard. De sa petite tête penchée et oblique, l'œil gauche semblait chercher la fuite inexorable de son âme vers le ciel. Son silence parlait encore, elle avait compris imminent son avenir définitivement rompu.

L'oreille opposée tentait de discerner, venus de mes bras, un tremblement et une chaleur familière. Plaquée contre moi, elle a dû sans doute percevoir mes battements de cœur, affolés, crépitant de tristesse. Je percevais son intelligence lui créer son mal, elle avait compris qu'elle entendait tomber ses dernières minutes comme des gouttes de pluie d'hiver, noyant définitivement sa vie. Éclaboussait de cette triste pluie, une larme amère et salée qui ravinait ma joue pour venir goûter mes lèvres, et me donner le frisson de ce dernier abandon. Un éclair de froid dense irradiait mon corps, son insistance navrante et négative me figeait.

Pas facile, pas évident de reprendre la phrase suivante de mes écritures : « Le soleil s'est enhardi, je le soupçonne vouloir brûler ma vieille peau, mes bordures de tête à crins blancs ne protègent plus rien ». J'étais en oppression, pris dans l'état d'un insupportable remord, habité du désir démesuré d'un invraisemblable retour en arrière, encore un ! Le dérangent espoir de vivre un détestable cauchemar battait à chaque instant sur le constat de la déplorable et incontestable réalité. Comme j'aurais voulu mettre mes lignes de mots en marche arrière, réinjecter dans le corps de mon stylo, cette encre trop navrement étendue sur mes feuillets désormais insignifiants. Avoir ainsi la capacité de changer d'aiguillage, de changer la destination de cette malheureuse petite existence de chienne qui allait depuis son insouciance, droit au désastre. Comme

j'aurais voulu l'avoir cette faculté de mettre le temps en mode retour, remonter mes phrases de quelques mots, de quelques pages, pour simplement caresser sa chevelure.

Il s'agissait d'un petit « coton de Tuléar » et pour cette race, le terme « chevelure » est plus juste. Lorsque je passais devant son panier, éveillée, son regard m'accrochait, dans cette soudure, je percevais son désir, intense et insistant. Dans ses yeux, les mots d'une chanson : ne passe pas sans me voir, accorde-moi la reconnaissance que je mérite pour ma fidélité !

Une caresse, une ou plusieurs, douces, pour elle comme pour moi, et je laissais en connivence traîner ma deuxième main devant son museau, sa langue parcourait mes doigts, c'était le plus délicieux des échanges. Le temps inexorable avançait, le mien se comptait en mots, en phrases ou en pages. Aujourd'hui je comprends que le sien, d'alors, était plus précieux, parce que plus court, mais aussi et surtout parce que plus pur, plus noble, elle ne savait compter les jours que par les regards, et la simple douceur d'une caresse.

J'observais ma main idiote, seule et vide, juste capable maintenant de tenir un stylo, elle supportait mal ce rôle désolant d'orpheline. Je la surprénais reprendre des postures caressantes, tel le geste du berger sur l'agneau qui vient de naître. Étrangement comme lui, je me gargarisais du plaisir prétentieux et douteux, de lui faire admettre par instinct surnaturel, l'assurance de l'absolue nécessité de ma main protectrice. Je la maudissais cette main, qui malgré sa courbe appliquée sur sa nuque, n'avait pu sauver cette merveilleuse chienne de ce froid définitif, atroce, injuste et cruel. Elle, qui éclairait mes nostalgies, mes ombres, mes mélancolies et comme pour me rassurer, savait diluer ma solitude, elle, cette petite chose, finalement plus lumineuse et plus forte que moi. Elle était là pour démontrer son état supérieur, comme pour prouver que l'être humain que je suis, vieillissant, n'était pas plus indispensable à la société, pas plus nécessaire que sa présence à elle.

Aujourd'hui, je me sens seul, dans une utilité douteuse, dans un présent et un futur de survie imméritée, qui a perdu brillance et légitimité, creusée de l'absence de sa pourtant minuscule réalité. Elle m'a blessé de son unique infidélité, sa première, sa dernière, ce n'était pas une contrainte, mais une force supérieure qui lui a demandé de partir sans m'attendre. Et je reste là, dans le vide, mon regard tombe sur son panier, sur sa gamelle, sur son collier, elle me laisse tout, même sa laisse.

Avec à chaque extrémité, tant de bons souvenirs que je reste dramatiquement seul à remuer. Je vais m'en sentir coupable, mais il faut que je cache tous ces objets à la cave, pour espérer tarir la souffrance, il convient de procéder à l'ablation totale d'un quelconque rappel. Mes jours n'ont plus de rythme, son éveil, sa patte contre le lit, sa sortie du matin, sa sortie du soir, les heures impératives de ses repas, singulièrement cadencées par une chimérique horloge suisse. Quand venait l'heure de sa nuit, ce dont elle était seule à décider, il me fallait mettre son panier devant la porte de notre chambre. Son poste de garde en place, elle devenait la première pour arpenter le noir de la nuit, une exigence qui l'a conduite aujourd'hui à être la première pour arpenter le noir de la mort, elle sera encore précurseur dans le placement de son âme ; s'il te plaît, ne tire pas sur la laisse !

Comme mes pensées, mes écrits se balancent incohérents, parce que devenus en perpétuelle comparaison, je navigue sans arrêt de l'avant avec elle, et de l'après sans elle. Je suis dorénavant dans la profondeur de son absence, criante du manque cruel d'une personnalité qui, bien qu'animale, ne pouvait pas s'imaginer si forte. Elle a eu l'art de dissimuler son affaiblissement, sans doute dans la précaution de nous épargner. Il faut dire que l'intensité de la lueur de sa personnalité rayonnait avec force sur nous, depuis la hauteur qu'avait prise son étoile au firmament de nos pensées.

Que s'est-il passé dans sa vieille tête, car elle avait 15 ans, et depuis quelques mois les liens qui la rattachaient à la vie s'effiloçaient.

Devenue sourde, suivant l'angle de notre approche, notre contact la faisait sursauter. On la devinait se diriger presque exclusivement grâce à son odorat, un brouillard épais devait lui encombrer la vue.

Depuis quelques semaines, elle subissait les insupportables exigences médicamenteuses d'un lourd traitement pour le cœur. Comment estimer le niveau des souffrances que devaient lui infliger ses rhumatismes, tous ses laborieux changements de postures trahissaient sa douleur. Les derniers jours, je me réveillais angoissé par l'attente de ses manifestations. Lorsqu'elle tardait, j'avais peur de me lever, de la trouver sans vie dans son panier, et pourtant, secrètement, je lui souhaitais cette fin-là.

Ses déplacements étaient devenus lents, je la soulageais au mieux en la prenant à bras, dans le sentiment d'avoir tort de l'abaisser, de trop compatir à cet abandon progressif d'autonomie. Comment comprendre son geste, cette chute du balcon ? S'agissait-il d'un suicide ? Avait-elle eu cette inestimable force ? Avait-elle compris que notre acharnement à lui infliger un traitement de vétérinaire était tout simplement coupable, coupable de l'égoïsme de l'être humain, à vouloir à tout prix garder en vie sa petite chose ?

Chose certaine, un chien pense, réfléchit, analyse, sentimentalise la moindre de ses réactions, tout en étant différent dans l'aspect, son comportement est similaire à celui de l'humain. Privé de parole, donc de faculté de communication, il doit même compenser, et par là-même, avoir des instincts et des comportements dictés par des raisonnements bien supérieurs aux nôtres. Nous avons pour preuve de cette estimation inattendue, le déroulement de leurs nuits habitées par une comparable abondance de rêves ou de cauchemars.

Nouka, par exemple, avait des phases de sommeil particulièrement tourmentées, des soubresauts, de petits grognements, son expressive et mignonne tête était pleine, elle possédait la science du rêve.

On en vient au sujet principal de ces écritures, le rêve s'invite aussi dans le thème de ce chapitre, comme je voudrais pourvoir vous raconter un rêve de chien, un rêve de cette chienne provisoirement

et prétentieusement mienne. Encore une déplorable habitude de se permettre la coupable et illégitime opportunité de se croire propriétaire de cette vie, une bien médiocre réponse à son inconditionnelle et absolue fidélité.

Et arborer de toutes pièces un rêve de chien ne se conçoit que par suppositions, ainsi ne me restent que les sauvetages de mon imaginaire, et là encore, je suis court, plus court qu'elle, de ses à peine 30 cm sur pattes.

Est-il juste de croire que cette privation de la parole n'est que désavantage, on peut y voir une espèce de noblesse de la discrétion. Cela doublé d'une concentration plus intense sur l'étude et l'observation du comportement de l'autre, et notamment celui qui se croit supérieur d'être humain. Cette clairvoyance de l'analyse de leur situation leur apporte peut-être une pertinence supérieure de la lecture de leurs propres rêves. Nouka ! Quand tu rêvais, quand tes aventures de nuit te tourmentaient, c'était pour quelle histoire, pour quel passage de ta petite et néanmoins, dans le compte restrictif de ta longévité, de ta grande vie ? Était-ce les jeux de ton enfance qui revenaient, tes courses endiablées, folles, celles du temps où nul ne pouvait te suivre ? À moins que ce ne soit ta fière démarche sur les trottoirs, quatre pattes dansantes, heureuses, comme montées sur ressorts, à retourner ton regard sur moi ? Tu avais l'air de me dire, d'un bout à l'autre de la laisse, on ne sait plus très bien, qui est le maître, qui est le chien ? Aujourd'hui, en la circonstance, j'ai la certitude de n'avoir jamais eu le droit de me considérer ton maître.

À cette époque, c'était déjà toi la première, la première de cordée, tu dirigeais la promenade, si tu décidais de t'attarder pour isoler une odeur, tu imposais mon attente.

Lors de ces balades, combien de fois avons-nous dû interrompre les frémissements de tes rencontres ? Lorsque tu découvrais un de tes congénères, tu n'étais pas la dernière pour renifler en tous sens, et je me sentais pitoyable de sembler ignorer tes attirances, de stopper brutalement tes effusions. Comme tu devais nous en vouloir de nos

menteuses incompréhensions, de ne plus te laisser poursuivre le cours de tes idylles naissantes. À quel titre ne seraient-elles pas aussi importantes que celles des humains, comme à justement dit un certain homme politique : nul ne peut s'abroger le monopole du cœur ! Car après avoir constaté l'influence du rêve, ou peut-être celle du cauchemar, sur le repos de vos corps, comment considérer suffisant à vos yeux, à vos sens aiguisés, l'amour physique ? Vous, qui sans un mot, avez su imposer à votre intense regard, à la seule pertinence de vos yeux, une telle puissance de l'image de l'amour que vous semblez nous porter, et ce, sans aucune condition. Qui plus est, chez vous, cet amour n'a jamais été tarifé, n'a jamais été prémédité pour soutirer un quelconque profit, vous n'y avez même jamais songé !

Dans sa tête, dans son cœur, NOUKA, avait-elle un petit chien noir et blanc en regret, ce coup de foudre au hasard des rues lui revenait peut-être à chacun de ses rêves ? Lorsque dans ses nuits, elle était prise de ses nombreuses agitations, il ne fait aucun doute qu'elle devait revivre tous ses beaux jours, comme malheureusement les mauvais.

Tous ces chiens, de toutes les couleurs, de toutes provenances, de toutes tailles, races, démontrent une étendue de tolérance inconditionnelle à nous faire honte. Ils n'ont eux, aucun préjugé pour l'approche de l'autre, une nouvelle connaissance les intrigue peut-être, mais après la petite peur, ils savent instinctivement s'enrichir de l'opportunité de toute nouvelle rencontre.

On a ainsi définitivement de toutes ces vies de chiens, que peu de témoignages, peut-être est-ce mieux ainsi, car ils nous apprendraient de nous une bien déplorable image. À n'en point douter, je les soupçonne de garder en souvenir, sans nous en porter rancune, une multitude de nos décevants comportements. Finalement, le cours de mes écritures est à l'image d'une route, et ce prénom : Nouka, au

milieu de la page 242, c'est le bouquet de fleurs au bord de la route, encore impériale, elle avait décidé de s'arrêter là.

*Et de l'un et de l'autre on ne sait plus très bien  
Qui au bout de la laisse est le maître, est le chien.*





## ÉPILOGUE

À longueur de pages, et dans un désordre absolu, je me suis laissé guider au gré de mes rêveries, à la merci de quelques idées folles, dérangeantes, saugrenues ou savoureuses. Ce fil disparate de mots s'est échappé de ma surveillance, dans un besoin naturel de liberté, il est, je l'espère de belle manière, sorti de lui-même des réalités, pour habiter de soi-disant rêves. Or, le rêve réel ne me convient pas, il est trop bref, il promène souvent des histoires courtes et absurdes, qui plus est, dénuées de logique, ce qui en interdit toute utilisation. Je ne leur ai emprunté que quelques bribes et certaines de leurs manières, et pour les mettre en valeur, je les ai étirées au laminoir prolifique de mes compositions. Ne me restait qu'à les assembler en gerbes, attachées par quelques ficelles sans doute mensongères, mais surtout avantageuses.

Il en ressort un reportage, un épuisant voyage au fond de moi-même, et pour ne pas être déçu d'un trop réel commentaire, dans un souci de bonne présentation, avec acharnement, j'ai fait briller les ombres, j'ai astiqué l'ordinaire. Habité par l'horreur de la platitude, je me suis employé à prendre des angles de vues, parmi les plus complexes, ceux qui donnent à l'image, l'originalité du plus surprenant profil.

Il faut avouer que le sujet de mes évasions me permettait tout, le rêve n'est-il pas avant tout le magicien fou et incontrôlable de notre cerveau ? Je soupçonne ce cachotier en perpétuelle vengeance, enfermé qu'il est dans la prison de sa boîte crânienne hermétique

et infranchissable. Il convient de le comparer à un ordinateur qui, branché en permanence, ne se résoudra pas à prendre une pose, la nuit, libre des influences extérieures, il devient un délinquant heureux. Il profite de l'aventure diurne, ordinaire, de la personne qui le loge, pour en nuit, selon ses désirs, s'extrapoler et s'évader de sa morne prison, au moins en image. Sans cette échappatoire, son silence et son inaction lui seraient sans doute insupportables. Comment ne pas être séduit par ses multiples et ingénieuses divagations, on devient résolu à les apprécier, à les encourager, à aimer nos rêves.

Au moment de la relecture, je suis affolé par l'embrouille générale de mes commentaires, incapable que je suis d'isoler les passages cousus de fil blanc, trompeuses extravagances diluées au bouillon de navrantes et discutables réalités. Il y a paraît-il dans cet ouvrage un rêve réel, une révélation venue de l'au-delà, mais de tout cela, le mot certitude est le plus difficile à localiser.

Je me suis efforcé d'écrire cet épilogue, pour mettre fin, enfin, à mes délires, par peur d'une surchauffe, il me faut délivrer ma vieille tête de ses égarements. Arrivé à ce stade, je me perçois sorti d'un mirage, retrouvant un désert, les jours semblent vides de sens, atrophiés par une implacable sécheresse.

Avant ma première ligne, avant la toute première touche de mon stylo sur papier blanc, la prairie de mes songes était merveilleusement verte, grasse, composée d'un fantastique foisonnement riche, dru et fleuri. Mes écrits ont procédé comme une moissonneuse, ou une tondeuse, d'une efficacité redoutable, qui a fait table rase de toutes mes idées, de tous mes rêves. Ne me reste que ce terrain sec et aride, vidé de toutes matières, de toutes substances, exposé à la canicule, en mal d'engrais, de vie, une terre épuisée et inculte.

Ce désert, a besoin de temps, de plaies, de saisons, de gel, de germination lente, de sève fraîche, l'immédiat n'est propice qu'à un endormissement stérile. Ainsi, plus rien je ne peux rêver, plus rien je ne peux composer, le réel n'est plus, le rêve s'est évadé, ne dit-on pas que l'on me la dérobé !

Toutes espérances d'extravagances, sont mortes, écrire une originalité aujourd'hui, équivaldrait à trouver sécheresse au fond de l'océan. Perdu sous cette masse d'eau, je voudrais m'exprimer, je voudrais crier ; à quoi bon, qui m'entendrait ? Seule l'écriture peut me survivre à condition de placer mon manuscrit dans l'étanche abri d'une bouteille. L'océan et sa capacité respiratoire, sera le véhicule, il restera toujours celui qui utilisera son dernier grain de sable pour décrire sa dernière vague.

J'espère simplement ne pas avoir dissimulé la pénurie latente de mes idées, par de trop voyantes ficelles, celles composées d'historiettes sans valeur, aux rebours saugrenus, débordants et insipides. Le commun des mortels que je suis, ne fait que transposer ses derniers maux dans l'écriture, et le lecteur aura peut-être la patience et l'attention suffisantes pour trouver du plaisir à me lire jusqu'au dernier mot.

*Et l'on s'endormira à l'ombre,  
De quelques mots qui font le monde,  
À demi-mot.*

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

Prologue .....	5
Vacances forestières .....	13
<i>Saint-Gothard</i> .....	29
Guêpe infâme .....	31
Considérations éditoriales.....	39
Encyclopédie.....	45
J'ai des fourmis au pilier.....	55
Monsieur Osmose .....	67
<i>Parents</i> .....	75
Au-delà.....	77
Arc-en-ciel .....	83
Le cycle de l'eau .....	91
<i>Je voudrais</i> .....	107
La réincarnation .....	109
<i>Le globule blanc</i> .....	125
Écritures fantomatiques .....	127
Les voix du cœur.....	135
La roche de feu.....	143
Fleur d'aventure .....	155
<i>Je rêve d'un amour</i> .....	165

Croustillances.....	167
<i>Il y a</i> .....	185
Mélodie des temps .....	187
Le passé du futur.....	207
<i>Le rêve</i> .....	233
Semence mystérieuse.....	235
La fontaine des vents .....	239
Le futur du passé.....	245
Nouka.....	259
Épilogue .....	269



Imprimé en France  
ISBN 979-10-203-0493-3  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2014